

Le Mars celtique et son ascendance indo-européenne

Bernard Robreau

Résumé: Mars Nodens, éclairé par une documentation archéologique antique et la littérature médiévale, est le correspondant du dieu irlandais Núadu. Nous montrerons que ces deux divinités celtiques insulaires doivent être rapprochées du dieu cadre indo-européen défini par Georges Dumézil à partir du Heimdallr scandinave et du Dyu indien, puis nous rechercherons si cette définition s'applique également aux Mars de la Gaule protohistorique et antique.

Mots-clés: bélier, David, Dyu, dieu cadre, épée, eschatologie, fin du monde, Heimdallr, Lac d'Antre, Lenus Mars, Lludd, Mars celtique, Mars Ciccolos, Mars Nodens, Mars Mullo, Mars Nabelcus, Mars Toutatis, Núadu, roi pêcheur, tête, trompe.

Abstract: Mars Nodens, illuminated by ancient archaeological documentation and medieval literature, is the equivalent of the Irish god Núadu. We'll show that these two Celtic insular deities should be compared with the Indo-European framing god defined by G. Dumézil on the basis of the Scandinavian Heimdallr and the Indian Dyu, and we'll then investigate whether this definition also applies to the Mars of protohistoric and ancient Gaul.

Keywords: Celtic Mars, David, Dyu, end of the world, eschatology, Fisher King, framing god, head, Heimdallr, horn, Lac d'Antre, Lenus Mars, Lludd, Mars Ciccolos, Mars Nodens, Mars Mullo, Mars Nabelcus, Mars Toutatis, Núadu, ram, sword.

Comme toujours, en ce qui concerne la religion celtique, la documentation est dispersée sur de larges espaces géographiques et temporels et nous pouvons la répartir entre deux ensembles principaux :

- un ensemble protohistorique et antique surtout continental où les sources sont dominées par l'archéologie, notamment l'épigraphie, et les textes peu nombreux.
- un ensemble médiéval surtout insulaire (Irlande et GB) où les textes sont relativement abondants.

Au sein de cette documentation, la Grande-Bretagne, et plus particulièrement le Pays de Galles, occupent une situation privilégiée parce qu'il s'agit de contrées romanisées mais plus tardivement que la

Gaule et qui, sans connaître l'abondance indigène textuelle médiévale de l'Irlande, ont néanmoins conservé une tradition qui a su rayonner sur le continent voisin (la matière de Bretagne). Bref, elle possède à la fois des mentions épigraphiques et des textes médiévaux qui peuvent servir de passerelle entre les deux ensembles documentaires. Cela est particulièrement vrai à propos du Mars celtique, même si cette seule appellation peut soulever bien des interrogations.

L'expression remonte en définitive à César¹ qui désigne Mars comme une des principales divinités gauloises après Mercure et Apollon en disant qu'il « régit la guerre ». Comme Ch.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux², nous distinguons ce Mars de l'Hercule celtique, Ogmios en Gaule, Ogme en Irlande, qui combat et serait l'équivalent celtique du Varuna védique. Lors de notre synthèse de 2006 sur les divinités celtiques, nous avons essayé de synthétiser le dossier du Mars celtique³ et aussi d'éclairer sa typologie d'un point de vue génétique et de sa position au sein du système théologique celtique⁴. Il nous faut aujourd'hui avouer que si la première partie nous paraît encore valable, nous nous sommes largement égarés par la suite. Trompé par son bras coupé, nous avons plutôt recherché du côté du germanique Tyr alors qu'il aurait fallu plutôt considérer Heimdallr.

C'est pourquoi nous avons entrepris de reprendre ici la question du Mars celtique à partir du Mars Nodens/Núadu insulaire qui présente l'intérêt d'une documentation assez abondante, à la fois tardo-antique et médiévale, archéologique et textuelle, bretonne et irlandaise. Ce sous-dossier du Mars celtique sera constitué dans la première partie et soumis dans une seconde à une comparaison que nous pensons probante avec le type du dieu cadre indo-européen illustré par Heimdallr et le Dyu védique. Ces deux parties seront enrichies par l'apport d'un nouveau document, de type hagiographique, que l'on n'avait pas jusqu'ici songé à rattacher au dossier de Mars Nodens : la *Vie de saint David* par le gallois Rhygyfarch. Dans une troisième partie, nous chercherons ensuite à

1. *La guerre des Gaules*, VI, XVII.

2. Le Roux et Guyonvarc'h, 1990, p. 134-135.

3. Robreau, 2006, p. 26-31.

4. Robreau, 2006, p. 50-51.

savoir si l'exemple de ce Mars celtique insulaire est tout à fait original ou s'il peut être systématisé à partir de la documentation continentale et bretonne d'époque antique.

Mars Nodens et son nuage documentaire

Un dieu tardo-antique de Grande-Bretagne

Mars Nodens ou Nodons est connu par quelques inscriptions uniquement localisées dans l'ouest de la Grande-Bretagne. À Cockersand Moss⁵, dans le Lancashire, il fut trouvé en 1718 une statuette en argent, depuis perdue, dédiée au dieu Mars N(odons) (le nom est en grande partie restitué). Mais le principal site qui a livré quatre inscriptions⁶ au dieu est un sanctuaire romano-celtique qui fut découvert sur une éminence dominant l'embouchure de la Severn à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Gloucester⁷. L'une d'entre elles est une tablette de plomb contenant une malédiction pour le vol d'un anneau. Les autres témoignent de vœux, notamment d'un maître d'armes. Mais la plus importante qui figure sur une mosaïque mentionne le donateur comme un officier ayant en charge un dépôt de la flotte.

Il s'agit d'un temple rectangulaire de style classique assez grandiose avec une *cella* centrale d'environ 30 m x 50 m. On l'a interprété, sans doute de manière abusive, comme un sanctuaire guérisseur en se fondant sur la présence d'une hôtellerie pour les pèlerins, un bras creux en bronze compris comme un *ex-voto* et un cachet d'oculiste. Faut-il y associer aussi les bains qui sont accolés à l'aire propre du sanctuaire ?

Le monnayage et le matériel céramique exhumés indiquent que le sanctuaire semble avoir été fréquenté essentiellement dans la seconde moitié du III^e siècle apr. J.-C. et au IV^e siècle mais il est installé sur un site fortifié fréquenté plus anciennement à l'âge du fer (La Tène II et III) en lien avec l'exploitation d'un gisement de fer à proximité et la fabrication de fibules.

5. Le Roux, 1963b ; Collingwood-Wright, 1965, p. 206, n° 616-617.

6. Wheeler, 1932, p. 100-104.

7. Wheeler, 1932, avec p. 132-137 l'annexe n° 1, « The Name Nodens » de J. R. R. Tolkien où il indique *the exact phonological equation* entre Nodens/Nodent et l'irlandais Nuadat.

Les offrandes (monnaies, fibules, bracelets) sont très nombreuses mais certaines, telles celles de neuf chiens en cuivre ou en pierre dont l'un à face humaine, laissent assez perplexe F. Le Roux qui sait pourtant que le chien peut être une métaphore⁸ pour le guerrier celtique. Le décor marin a aussi beaucoup intrigué mais il semble bien montrer une connexion du dieu avec l'élément aquatique. L'élément principal en est la mosaïque qui ornait la *cella* avec sa frise de monstres marins et de poissons, mais plusieurs représentations, notamment des objets fragmentaires en bronze ne laissent aucun doute sur l'association du dieu avec l'élément liquide : personnage tenant une ancre et une coquille, pêcheur (de saumon ?) et tritons, probable divinité dirigeant un char à quatre chevaux marins encadré de *putti* et tritons tenant des ancres...

Cette ambiance maritime a été liée aux caractéristiques du site⁹ d'où il est possible d'observer le mascaret décrit par Nennius¹⁰ au IX^e siècle comme « les deux rois de la Severn. Chaque fois que le flux marin envahit l'estuaire, deux hautes vagues s'y forment qui semblent se livrer bataille comme deux béliers combattifs. Chacune se lance contre l'autre et elles se cognent à tour de rôle jusqu'à ce que l'une cède. Il en est ainsi depuis l'origine du monde jusqu'au jour d'aujourd'hui ». Le mascaret de la Severn est un des plus impressionnants d'Europe et le fleuve est aussi renommé pour sa richesse en poissons selon Guillaume de Malmesbury¹¹ (vers 1125).

Mars Nodons et le dieu irlandais Núadu

Ce Mars Nodons a été sans difficulté rapproché d'un des plus importants dieux de l'Irlande païenne qui se nomme Nuad(h)a (ou Núadu) et leur identité fait l'objet d'un consensus¹². Cela permet en théorie de confronter

8. Par exemple dans *Forbuis Droma Damhghaire*, 118 : « Les guerriers de Munster parcoururent les rangs ennemis de droite et de gauche, tels des chiens au milieu de petit bétail, les traversant, les transperçant, les décapitant... » (trad. M.-L. Sjoestedt, in *Revue celtique*, 43, 1926, p. 113).

9. Goetinck, 2003, p. 293.

10. *Historia Britonum*, 56, 57.

11. *Gesta Pontificum Anglorum* (éd. Rolls, p. 292).

12. Déjà affirmée par Wheeler, 1932, p. 39, cette identité ne semble jamais avoir été remise en question. Ainsi Le Roux, 1963a, intitule son article « Le Dieu-roi Nodons/

les deux dossiers bien que ceux-ci soit par nature assez différents, celui du dieu gallois étant archéologique et celui de son confrère irlandais essentiellement textuel et mythologique. Le Roux¹³, signale néanmoins deux bustes de pierre grossiers venant d'Armagh qui représenteraient un Núadu pourvu d'un bras gauche raide et tenu dans la main droite, lequel évoquerait un des mythes lui ayant donné son surnom de Núadu Airgetlam (« au bras d'argent »). Le dieu ayant en effet perdu son bras dans un combat¹⁴, le dieu médecin Diancecht lui avait alors fabriqué une prothèse en argent avec l'aide du forgeron Credne. Cela autorise le rapprochement avec le prétendu ex-voto du bras de Lydney Park et aussi le métal de la statuette du Lancashire.

Pour le reste, le dossier mythologique du dieu irlandais est relativement conséquent. Il est particulièrement lié à un attribut qui est l'épée et qui entre dans une série qui le relie à d'autres divinités importantes. En effet, les Túatha Dé Dánann, les dieux du paganisme, avaient apporté de quatre villes au nord du monde où ils avaient étudié les arts magiques et le druidisme, quatre talismans : la pierre de Fál qui criait sous chaque roi d'Irlande, la lance de Lugh, le chaudron du Dagda et l'épée de Núadu¹⁵. Ce glaive auquel nul n'échappait venait de la ville de Findias où était un sage, druide et poète, du nom de Uiscias. On remarque que le toponyme Findias renvoie à la couleur blanche (*find*) pour lequel Núadu semble avoir une prédilection particulière¹⁶ et que le nom du sage Uiscias dérive de celui de l'eau (*uisce*). Si nous prenons la notice mythologique comme une sorte de rébus, nous obtenons l'idée que l'épée de Núadu est en lien avec une eau blanche, c'est-à-dire avec la crête écumante des vagues. Nous ne sommes pas si loin des deux grandes vagues écumantes qui se combattent comme des béliers dont Nennius nous parlait à propos du mascaret de la Severn. Bien que peu évident dans la mythologie irlandaise, le lien de Núadu avec l'eau apparaît cependant puisque

Nuada » sans vraiment se donner la peine de justifier la proposition. Voir aussi Sterckx, 1994b, p. 39-40.

13. *Ibid.* p. 31.

14. *Cath Muige Tuired Cunga*, 48 = Guyonvarc'h, 1980, p. 36.

15. Raydon, 2015, p. 21-32 ; Oudaer, 2017, p. 504-511.

16. Voir Raydon, 2015, p. 36, n. 22.

Carey¹⁷ après avoir donné une étymologie à partir de *neudh- (« prendre à la pêche ») montre que, dans le *Colloque des deux sages*¹⁸, X, 34-35, Núadu semble identifié à Nechtan, le Neptune irlandais. La même identification est postulée par Bernard Sergent¹⁹ et G. Oudaer²⁰.

Núadu est considéré comme le premier roi et l'ancêtre dans de nombreuses généalogies irlandaises²¹. Mais son rôle de roi qui conforte sa place dans la mythologie irlandaise est malheureux. Ayant perdu son bras au combat, il doit d'abord céder sa place à Bres, puis l'ayant récupérée à la faveur de sa prothèse argentée, il laisse à Lugh son siège royal et le rôle principal dans l'armée des Túatha Dé Dánann lors de la seconde bataille de Mag Tured qui les oppose aux démoniaques Fomóire²².

Le bras coupé de Núadu fait couple avec l'œil de son portier. *La mort tragique des enfants de Tuireann*²³ débute en effet par un récit où après avoir remplacé l'œil du portier par un œil de chat, Miach, le fils de Diancecht, réussit une opération chirurgicale particulièrement soignée en greffant un bras humain, celui du porcher Modhan, pour remplacer la prothèse d'argent de Núadu. L'œil greffé au portier, qui avait besoin de surveiller une troupe ou une assemblée²⁴, s'avéra particulièrement efficace car il s'ouvrait au vol des oiseaux, au cri des souris ou au froissement des roseaux. Nous semblons nous trouver en présence du thème indo-européen du borgne et du manchot²⁵, connu de l'histoire romaine (Horatius Coclès et Mucius Scaevola) mais aussi germanique (l'œil d'Odin et le bras de Tyr). Ce portier n'est pas nommé, il est seulement qualifié de *jeune homme*²⁶ ou de *jeune guerrier*²⁷ ce qui convient parfaitement à Lugh qui est l'équivalent celtique d'Odin²⁸ et

17. Carey, 1984.

18. Guyonvarc'h, 1999.

19. Sergent, 2000, p. 261-273.

20. Oudaer, 2017, p. 540.

21. O'Rahilly, 1946, p. 275 et 467-468 ; Carey, 1984, p. 5-6 ; Hily, 2007, p. 481-483.

22. Nous résumons à grands traits Oudaer, 2017, p. 523 et suiv.

23. *Oidhe Chloinne Tuireann*, 1-4 = O'Curry, 1863, p. 158-161.

24. O'Curry, 1863, p. 159.

25. Dumézil, 1968, p. 423-428 ; Dumézil, 1973, p. 267-289.

26. Traduction de O'Curry, 1863, p. 159 (« young man »)

27. Traduction de Guyonvarc'h, 1980, p. 106.

28. Sergent, 1992, p. 397 ; Sergent, 2004, p. 343-344 ; Robreau, 2006, p. 48-50 ; Hilly, 2012, p. 308-312 et 588-592.

dont la magie guerrière utilise un procédé consistant à faire le tour de l'armée ennemie sur une seule jambe avec un seul bras et un seul œil. De plus, Núadu au bras coupé s'oppose à Lugh Lamfada (« au long bras ») à qui il cède sa fonction de direction royale lors de la seconde bataille de Mag Tured. On note aussi le rapport bien connu de Lugh avec les suidés²⁹ et le fait que c'est un bras de porcher qui lui est greffé par Miach. Mais si Raydon³⁰ avait considéré que le thème des talismans, placé en ouverture du combat de Mag Tured, s'apparente à une sorte de théogonie³¹, posant le récit des origines des dieux et aussi de la fondation de la souveraineté irlandaise, Le Roux caractérisait le jeu mythologique du borgne et du manchot comme *une scène tragique de fin du monde*³². Bien évidemment la perte de son bras mis en gage dans la gueule du loup Fenrir par le dieu germanique Tyr a certainement influé sur cette conclusion. Mais faut-il croire que l'histoire mythique de Mars Nodens/Núadu couvre toute l'histoire du monde, de la création à la bataille finale ?

Lludd et Llefelys

Au pays de Galles également, Mars Nodens a eu une descendance médiévale légendaire. Il y existait un dieu Nudd, mais mal connu sinon comme le père d'un autre personnage, Gwyn³³ (« blanc »), ce qui traduit une association comparable à celle unissant Núadu à la ville de Findias. En fait, la tradition galloise connaît surtout un Lludd Llawereint (« à la main d'argent ») dont le surnom semble l'exact correspondant de celui du Núadu Airgetlam irlandais. Le nom médiéval semble une altération de la forme Nudd, peut-être par assonance le *ll-* remplaçant le *n* initial attendu sous l'effet d'une assonance avec le surnom Llawereint³⁴ ou avec Llefelys³⁵, un personnage présenté comme son frère et avec lequel il partage la vedette dans le *Cyfranc Lludd a Llefelys*³⁶, principal récit où Lludd apparaît.

29. Sergent, 2004, p. 225-232.

30. Raydon, 2015, p. 28.

31. *Ibid.*, p. 30.

32. Le Roux, 1963a, p. 454.

33. Roberts, 1981 ; Stalmans, 1995, p. 15-20.

34. Carey, 1984, p. 1.

35. Dumézil, 1968, p. 613 ; Stalmans, 1995, p. 12-15.

36. Roberts, 1975 ; trad. française Lambert, 1993, p. 180-185.

Là encore, l'accord est quasi général³⁷ pour voir dans les deux héros la descendance de Mars Nodens/Núadu et de Llew/Lugh. Le couple où le roi Núadu laissait en Irlande sa place à Lugh se retrouve sous une forme assez différente où Lludd, présenté comme l'aîné et un roi de Bretagne insulaire, grand bâtisseur de nombreuses tours et de hautes maisons mais aux prises avec trois fléaux, sollicite les conseils de son frère, le roi de France. Dumézil³⁸ n'a guère eu de difficulté à démontrer le caractère trifonctionnel des soucis du roi Lludd : apparition d'une race d'invasisseurs doté d'un savoir extrême, notamment d'une acuité d'oreille extraordinaire qui leur permet d'entendre toute conversation tenue à travers l'île ; combat le premier mai entre deux dragons dont l'un pousse un cri terrifiant qui stérilise tous les êtres humains, tous les animaux et la nature tout entière ; vol de la nourriture et de la boisson que le roi entasse dans son palais. Nous dirons que cet aspect trifonctionnel est en adéquation avec le caractère royal de Mars Nodens/Lludd mais aussi qu'il confirme les enseignements irlandais. En effet, d'une part, comme Núadu par rapport à Lugh, Lludd est l'élément faible par opposition à Llew/Lugh qui lui indique les moyens de résoudre ses problèmes, et d'autre part, dans les deux cas la méthode exprimant la supériorité de Llew/Lugh s'exprime à travers une série de trois épreuves (Lugh l'emporte face à Ogma dans le lancer d'une énorme pierre, bat Núadu aux échecs et satisfait à une épreuve musicale³⁹). Nous pouvons aussi noter que dans les deux cas le combat que doit mener Núadu ou Lludd l'oppose à des peuples démoniaques, celui des Fomorians en Irlande, celui des Coraniaid au Pays de Galles⁴⁰.

Nous avons montré⁴¹ que la crise du *Cyfranc Lludd et Llew/Lugh* correspondait au mythe explicatif d'un rituel dont la forme christianisée est celle des

37. Voir en dernier lieu Hily, 2007, p. 156-157 et 429-432.

38. Dumézil, 1968, p. 613-623,

39. Nous noterons que d'un point de vue irlandais, la triple épreuve de Llew face à Núadu n'est pas trifonctionnelle. En tout cas l'art des échecs et la musique sont rapportés relever de la même province, celle du sud (les Munster) alors que la science est à l'ouest (Connacht), la bataille au nord (Ulster) et la prospérité à l'est (Leinster) selon *La fondation du domaine de Tara*, § 23 et 27, trad. Guyonvarc'h, 1980, p. 162-163. Elle n'est même pas royale puisque « la souveraineté est au centre (*ibid.*, § 23 et 28) ».

40. Sterckx, 1994, p. 44.

41. Robreau, 1997, p. 171-175.

Rogations gauloises instituées par saint Mamert. L'accroche calendaire est très claire dans le texte gallois où la date du premier mai est fournie explicitement pour le combat des dragons et confirmée par le fait que Gwyn, fils de Nudd, est aussi attaché au thème du combat des calendes de mai qui se déroulera chaque année jusqu'au jour du jugement⁴², c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps. Mais elle s'oppose tout aussi évidemment au mythe irlandais où la seconde bataille de Mag Tured se tient à Samain, six mois plus tard, au terme et non au début de la moitié claire et chaude de l'année. Il faut sans doute aussi noter les thèmes de base du récit et de sa résolution : l'acuité auditive que l'on peut contrôler par une aspersion d'eau additionnée d'insectes broyés, la protection guerrière qui implique la détermination d'un point central, enfin la capacité à surveiller et attendre sans dormir afin de surprendre le voleur. Il n'est pas certain que ces éléments apparaissent fortuitement et il faut se demander si leur assemblage peut s'expliquer par une logique non trifonctionnelle, l'explication purement dumézilienne n'épuisant probablement pas le schème mythique et ne constituant sans doute qu'une réfection.

Le roi pêcheur

La matière de Bretagne dans ses formes littéraires continentales connaît un personnage que l'on a depuis longtemps rapproché de Mars Nodens/Núadu⁴³. Il s'agit du célèbre roi pêcheur⁴⁴ qui intervient notamment dans *Le conte du Graal* de Chrétien de Troyes ou *l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron. Il existe aussi un conte gallois, *Peredur*⁴⁵, qui permet de penser que le récit courait notamment dans les contrées où Mars Nodens se rencontrait plus anciennement.

42. L'histoire est racontée dans *Culhwch ac Olwen* (voir Bromwich et Evans, 1992, p. 35, ll. 988-1004).

43. Par exemple Le Roux, 1963a, p. 442-443 ou Mathey-Maille, 2015, p. 5 ; *contra* : Raydon, 2019, p. 288-289 (lire notamment les notes 4-6 qui font la synthèse des autres tentatives d'identification) et 340-343.

44. Les sources médiévales concernant le Graal, et donc le roi pêcheur, ont été détaillées avec beaucoup de soin par Raydon, 2019, p. 11-15.

45. Lambert, 1993, p. 260-281.

Le roi pêcheur est anonyme, ou bien il se nomme Amfortas (chez Wolfram von Eschenbach qui doit y lire pseudo-étymologiquement *imfirmitas*) ou Pelles, mais il rappelle la représentation de Lydney Park⁴⁶ et le caractère aquatique du Mars Nodens qui y réside. Il est tardivement présenté comme le dernier d'une lignée chargé de veiller sur le saint Graal. C'est un roi méhaigné, blessé aux jambes et ou à la hanche, un roi résigné incapable de remplir sa tâche au combat et même sans doute impuissant sexuellement. Mais sa stérilité n'est pas sans lien avec celle de la nature toute entière car elle s'étend à tout son royaume. Elle rappelle le cri effrayant qui s'élevait chaque année au premier mai et contre lequel Lludd devait se prémunir car il faisait avorter les enfants dans le sein de leur mère et menaçait toute production animale ou végétale.

Il faut aussi revenir sur les liens du roi pêcheur avec les talismans irlandais. Nous avons toujours été plutôt méfiant sur leur nature trifonctionnelle⁴⁷, mais une étude récente⁴⁸ prétend dégonfler le mythe du Graal de ce point de vue. Il ne serait pas l'équivalent du chaudron du Dagda et la lance saignante n'est peut-être pas la lance ardente de Lugh venue de Gorias. Quant à la Pierre de Fal, on voit mal où serait son équivalent. En revanche, il faut insister sur toute la partie du *Peredur* gallois qui précède l'apparition de la lance sanglante et de la tête coupée qui y remplace le graal. Au cours de ses pérégrinations, Peredur parvient près d'un étang où un homme à cheveux blancs pêche avec ses valets. C'est un boiteux qui lui demande s'il savait bien jouer de l'épée et sur sa réponse négative l'engage dans une longue préparation à cet art : exercices avec un bâton et l'écu, puis dans un second château avec un second vieillard à cheveux blancs un apprentissage consistant à briser un anneau de fer avec une épée, ce qu'il fait mais en brisant l'épée. Le châtelain lui apprend ensuite à rajuster et ressouder les deux morceaux, mais à la troisième tentative Peredur frappe un tel coup que les morceaux ne peuvent être rajustés. Son initiateur lui apprend qu'il n'a encore que les deux tiers de sa force mais que lorsqu'il l'aura toute entière personne ne

46. Faut-il envisager une possibilité de rapprochement entre les noms de Lludd et de Lydney Park ? Nous laissons l'hypothèse, qui dépasse largement nos compétences, à la science des linguistes.

47. Robreau, 2006, p. 76-77 ; Robreau, 2019, p. 12.

48. Walter, 2022.

sera capable de lutter avec lui. On voit donc que si l'épée n'entre pas dans une série analysable globalement, surtout de manière trifonctionnelle, le roi pêcheur ou plutôt son double en paraît un maître attiré. Surtout la place que le texte gallois accorde à l'épée est particulièrement importante, occupant l'essentiel de la visite chez le roi pêcheur et ne laissant qu'un espace très secondaire aux développements relatifs à la lance.

Un autre enseignement dégagé par Philippe Walter est l'appartenance du conte qui a servi de modèle à Chrétien à Troyes à un type de la classification internationale ATU (le 910B « les bons conseils ») qui associe un royaume aquatique (le roi pêcheur, vu l'état de ses jambes, pourrait être anciennement un roi des poissons) à une classification des métaux qui nous ramène peut-être aux prothèses métalliques de Núadu/Lludd. Enfin, il faut noter le nom que la tradition, là encore fort tardive, attribue au château du roi pêcheur : Corbénic où la lecture « cor béni » semble préférable à celle de « cœur béni » ou d'un dérivé d'un corbeau, même si l'étymologie médiévale est souvent polysémique. Car si, comme le dit la mère de Perceval dans le conte de Chrétien, « par le non conoist l'an l'ome », le nom de lieu possède toujours aussi une importance dans un récit d'origine mythique. Et il n'est pas interdit de penser que ce nom est également en lien avec la lueur d'espoir qui sommeille au plus profond du texte. Le roi pêcheur attend le bon chevalier, Galaad, qui le guérira et mettra fin à la stérilité de son royaume, qui incarne comme dit Laurence Mathey-Maille⁴⁹ les espoirs d'une résurrection.

La Vie de saint David par Rhygyfarch

L'hagiographie a été jusqu'ici peu sollicitée ; Carey puis Sterckx avaient cependant évoqué le saint martyr armoricain Melar dont les actes ont depuis été l'objet des soins attentifs de A.-Y. Bourgès⁵⁰. Cet enfant roi aurait eu en effet un destin tragique sous la forme d'une double amputation du bras droit et du pied gauche destinée à l'empêcher de régner qui lui valurent de bénéficier de deux prothèses : un bras d'argent et un pied de bronze.

49. Mathey-Maille, 2015, p. 7.

50. Bourgès, 1997.

Mais ce rapprochement n'a jamais apporté que des données très secondaires pour la compréhension du dossier de Mars Nodens. Tel n'est pas le cas d'un autre document hagiographique que nous pensons être le premier à verser au débat : la plus ancienne *Vie de saint David de Menevia*⁵¹, devenu le saint patron du Pays de Galles. Elle fut rédigée en latin par un membre important du clergé gallois et sa datation dans la dernière décennie du XI^e siècle est bien assurée. Sa valeur implique que nous nous attardions plus longuement sur ce document dont nous donnerons une traduction française en annexe.

Cette pièce hagiographique doit être classée parmi les textes les plus précieux pour leur intérêt mythologique et, à cet égard, son importance égale celle des *Vies de sainte Brigitte de Kildare* qui ont recueilli une partie essentielle du dossier de la Brigit païenne. L'historicité de saint David de Galles est rien moins que prouvée et ce n'est pas l'intervention d'un ange qui avertit saint Patrick de laisser le champ libre à un enfant nommé David qui naîtra trente ans plus tard, ni le miracle qu'il effectue alors qu'il est encore dans le ventre de sa mère et par lequel il oblige saint Gildas à quitter les lieux, qui peuvent nous aider à fixer la chronologie du personnage. Même si nous nous faisons encore des illusions à propos d'un saint censé vivre au temps de Patrick et de Gildas mais dont le culte n'est pas attesté avant les martyrologes irlandais du IX^e siècle, l'affirmation de Rhygyfarch selon lequel David mourut à l'âge de 147 ans nous ôterait nos derniers doutes tout en nous dissuadant de rechercher une période d'existence tant soit peu précise du saint.

L'aspect historique du personnage doit être ici complètement évacué au profit de deux autres motivations : l'intérêt politique et économique, les aspects mythologiques. Il y a un siècle, l'abbé Duine résumait déjà

51. Rees, 1853, p. 102-116 (*Buchedd Dewi Sant*), 117-143 (*Vita Sancti David* par Rhygyfarch), et 144 (*De Genealogia Sancti David*) ; Baring Gould et Fisher, 1908, t. 2, p. 285-322 (notice sur saint David produisant une biographie très historicisée à partir de l'ensemble des documents hagiographiques) ; Wade Evans, 1923 (traduction anglaise avec une abondance de notes souvent très utiles et de textes complémentaires tirés des *Vies* d'autres saints) ; Evans et Wooding, 2007, p. 107-155 (la meilleure édition de la *Vita* de Rhygyfarch avec une traduction anglaise par Sharpe et Davies), 41-83 (géographie du culte par H. James), 161-273 (études sur le culte), 274-295 (études consacrées aux reliques), 296-323 (études contextuelles sur le diocèse médiéval).

admirablement l'œuvre de Rhygyfarch lorsqu'il jugeait : « La vie du héros est tissée de fables et elle poursuit un but de polémique⁵² ». La compréhension du document ne nécessite en effet que de séparer ces deux composantes essentielles du discours afin de mieux faire apparaître la nature mythologique de ces « fables ».

La *Vie de saint David* présente un plan chronologique qui satisfait à première vue aux nécessités du genre : ses origines, sa formation, son œuvre monastique, son rayonnement qui culmine avec un voyage auprès du patriarche de Jérusalem et sa participation aux deux synodes bretons de Brevi et Victoire, enfin sa mort édifiante. Mais cette chronologie, nous l'avons dit, est tout à fait illusoire et inhabituelle. Elle accorde notamment une place importante aux trente années qui précèdent la naissance du saint et qui occupent avec le fabuleux récit de cette dernière et du baptême de l'enfant près d'un cinquième de la longueur du texte (§ 1 à 7). La formation de David est expédiée rapidement en quelques lignes (§ 8 à 10) et un miracle (§ 11), la guérison des yeux de son maître qui ne fait que doubler celui intervenu lors du baptême. Rhygyfarch place alors une extraordinaire et peu crédible œuvre de fondation de douze monastères bretons (dont Glastonbury, Repton et Leominster...) aux § 12-13 avant d'embrayer sur la fondation de son propre monastère sur lequel le rédacteur insiste longuement (§ 14-34). Ce récit juxtapose deux parties, l'une d'aspect plus mythique qui présente la manière dont David affronte le tyran Baia⁵³, gouverneur (*satrapes*) et devin (*magus*) et le dépossède du lieu où il fondera son monastère (§ 15-19), et une seconde où il décrit selon un modèle inspiré des pères du désert égyptien l'organisation et la vie d'un couvent idéal (20-34). Les deux derniers paragraphes qui relatent la surrection de sources effectuée par l'abbé servent de transition vers une nouvelle section où les miracles tiennent plus de place et sont en liaison avec le passage de la mer en direction de l'Irlande (§ 35-43) et qui se termine par le fameux voyage à Jérusalem

52. Duine, 1918, p. 123.

53. Les variantes Boia, Boya et Bwya ne figurent pas dans l'édition de Sharpe et Davies fondée sur le *Vespasianus* A XIV (B.M. fonds Cotton). Boia se trouve notamment dans *Buchedd Dewi Sant*, la *Vie* galloise dont le plus ancien manuscrit est du milieu du XIV^e siècle (Vendryès, 1928, p. 141).

(§ 44 à 48) où le patriarche l'élève au rang d'archevêque. À son retour, il participe, après s'être fait quelque peu tirer l'oreille, aux synodes de Brevi et de Victoire (§ 49 à 57), où sa contribution à la défaite de l'hérésie pélagienne lui vaut d'être reconnu par tous les évêques bretons comme leur métropolitain et le chef d'une église bretonne qu'il organise sur le modèle romain. Nous entrons alors dans la dernière semaine de vie de David, laquelle s'allonge considérablement sur sept (§ 58-64) ou huit (en comptant l'ensevelissement du § 65) paragraphes et environ le dixième du texte. Une conclusion termine le texte en présentant l'auteur (§67) et ses sources (§ 66).

Ce résumé de la *Vie de saint David* met bien en lumière les motivations politiques de l'auteur. Celui-ci entend bien démontrer que son héros qui est le fondateur de son diocèse a été un personnage extraordinaire, particulièrement saint par sa manière exemplaire de vie religieuse emprunté au modèle des pères du désert égyptien, particulièrement important par son travail d'organisation de l'église bretonne sur le modèle romain et qui fut de son temps reconnu comme le chef de cette église bretonne à la fois par ses confrères évêques et par le patriarche de Jérusalem. Inutile de dire bien sûr que tout cela est aussi inexact qu'intéressé, que la probabilité de l'existence historique des conciles de Brevi (Brefi en gallois moderne) et Victoire est aussi sujette à caution que le voyage à Jérusalem ou que l'affirmation du § 13 à propos de sa visite à Bath, où « les eaux mortifères devenant guérisseuses par sa bénédiction, il leur donna une perpétuelle chaleur de sorte qu'il les rendit convenables pour le bain des corps ».

Nous pourrions aussi réduire l'apparition de l'ange à Patrick ou le miracle effectué par l'enfant David depuis le ventre de sa mère, à des données seulement destinées à prouver la supériorité du saint vis-à-vis de concurrents plus célèbres. Mais si cela a certainement été un des buts, nous aurions tort de croire que la matière se résume à cela. Rhygyfarch n'était pas obligé de sacrifier la vraisemblance en plaçant l'apparition d'anges au père du saint et à Patrick trente ans avant la naissance du héros et encore moins de prétendre que ce dernier était mort à 147 ans. Et pourquoi accorder tant de place à la période prénatale et à la dernière

semaine, au début et à la fin ? Il est encore trop tôt pour s'appesantir sur le détail de la *Vita*, notamment sur les miracles ou les métaphores, qui nous livrera la solution. Mais il nous faut déjà expliquer pourquoi nous considérons que ce document relève du dossier de Mars Nodens.

Disons d'abord que lorsqu'il utilise ce dossier, Rhygyfarch n'est certainement pas le premier car les trois données que nous retiendrons préexistent de plusieurs siècles à l'œuvre du clerc gallois. Ce sont même les trois rares données que nous possédions antérieurement à elle.

La première est le surnom *Aquaticus* (§ 2) ou *Aquilentus* (§ 42), l'« Aquatique » qui est déjà connu de Urmonoc, un moine armoricain de Landévennec auteur à la fin du IX^e siècle d'une *Vie de saint Paul Aurélien*⁵⁴ où l'on dit que Paul était un condisciple de saint David qui était surnommé « l'Aquatique ». Or ce surnom convient parfaitement avec l'image de Mars Nodens suggérée par son sanctuaire de Lydney Park, lequel se trouve sur l'estuaire de la Severn en lisière de l'actuel Pays de Galles et à environ 200 km du médiéval Saint-Davids. De plus, si l'auteur essaie d'expliquer le surnom d'une manière on ne peut plus chrétienne⁵⁵, les intérêts aquatiques de saint David sont particulièrement prégnants dans les faits merveilleux de la *Vie* de Rhygyfarch : surrection de sources (§ 7, 13, 18, 33, 34), pluies torrentielles (§ 6 et 35), miracles liés au passage de la mer (§ 37, 39, 40, 42, 43, 48), notamment d'Irlande.

La seconde réside dans la date de mort du saint qui survient un premier mars et qui est indiquée dans les martyrologes irlandais d'Óengus ou de Tallaght qui ont été rédigés vers 830⁵⁶. Rhygyfarch insiste sur le fait que David est mort le troisième jour de la semaine, donc, un mardi, et

54. Plaine, 1882 (éd. d'après le manuscrit de Paris, B.N. lat. 12942) ; Cuissard, 1883 (éd. d'après le manuscrit de la B. M. d'Orléans 261 [217]) ; Kerlouégan, 1997 (manuscrits et commentaire contextuel et littéraire) ; Robreau, 2002 (commentaire mythologique, notamment ses correspondances avec le Yima iranien).

55. Vendryes, 1956, critique cette explication chrétienne du « buveur d'eau », assurément peu convaincante et même parfois assez lourde quand Rhygyfarch nous affirme que, lorsqu'elle était enceinte, la mère de David ne buvait que de l'eau.

56. Ó Riain, 2006. Voici l'entrée pour le premier jour du mois de mars dans le martyrologe versifié de Óengus (*Félire Óengusso*, éd. W. Stokes, London, Henry Bradshaw Society, 1905, p. 80, 237-240) : *For calaind mis Marta / nít mórdai fria n-gudi, úú/ Senán, Moinenn, Moysi, / Daid Cille Muni.*

il précise aussi que le saint a été prévenu de sa mort huit jours avant qu'elle survienne, à nouveau un mardi. Or le mardi est le jour du dieu Mars de même que le mois de mars doit également son nom à la divinité romaine. Or le Nodens breton a été identifié au Mars romain à la fois par les inscriptions de Lydney Park et par le type de la statuette du Lancashire.

La troisième donnée est liée au nom même de David qui n'est pas celtique mais celui d'un roi biblique qui est l'ancêtre de la principale dynastie juive. Or en mythologie, un nom est toujours un programme, Mars Nodens est présenté avec sceptre et couronne sur un char marin à Lydney Park et son homologue irlandais Níadu comme le premier roi des Túatha Dé Dánann, les dieux du paganisme. Il s'agit d'un roi malheureux qui doit céder sa place et la notion revient de manière lancinante dans notre dossier : Lludd est un roi de Bretagne qui doit passer la mer pour solutionner ses ennuis et *Le conte du Graal* évoque un roi pêcheur méhaigné. Malgré le statut ecclésiastique de son héros, Rhygyfarch affirme que « Dieu lui a donné le privilège, la monarchie et le gouvernement de tous les saints de Bretagne... que la monarchie sur tous les hommes de cette île lui a été remise (§ 5) » et que « tous les évêques sans exception donnèrent à saint David l'autorité et la monarchie et la domination (§ 57) » et il n'est pas sûr du tout que ces formules soient seulement des jeux de mots sur son nom. Il est bien plus vraisemblable à notre avis que ce soit au contraire le nom de David qui ait accroché à lui la matière liée à un dieu-roi mythique des Celtes.

Mars Nodens et le dieu cadre celtique

La notion de dieu cadre

La notion de dieu cadre a été définie par Georges Dumézil⁵⁷ à partir de la comparaison du Dyu védique et du dieu germanique Heimdallr. À vrai dire, le dieu ciel védique est mal connu et la comparaison indienne porte surtout sur Bhīṣma, un personnage du *Mahābhārata* dont il a été reconnu qu'il constituait une transposition épique du Dyu védique.

57. Dumézil, 1959 ; Dumézil, 1968, p. 176-190 ; voir aussi Allen, 2007.

Bhīṣma a reçu le privilège de ne mourir que lorsqu'il y consentira et, en attendant, sans perdre sa force, il traverse toutes les générations. Lui-même a renoncé à régner et même à procréer, mais il s'assure que de ses frères cadets naîtra une descendance royale. Il fait tout ce qu'il peut pour éviter les injustices et le conflit, mais lorsque la guerre éclate, il prend le commandement des troupes du mauvais camp. Frappé mortellement, il suspend sa mort jusqu'à la victoire des bons. Il est donc un équivalent de Mars en tant que chef de guerre, sait en toute occasion où est le droit, mais reste neutre dans ses actions, ne mettant pas son autorité au service du camp des bons.

Le *Mahābhārata* juxtapose deux variantes assez proches de la naissance de Bhīṣma dont l'une affirme explicitement qu'il est Dyu. Dans les deux cas, il est le fils de la Ganga (la rivière Gange) et d'un roi terrestre. C'est pour permettre le remariage de ce père amoureux de la fille du roi des pêcheurs que Bhīṣma/Dyu accepte de renoncer à la royauté et même à procréer et c'est en remerciement de cette renonciation qu'il reçoit ce privilège de ne mourir que lorsqu'il le désirera.

Nous voyons ici que si Bhīṣma est bien Mars, il est également éminemment aquatique⁵⁸ en tant que fils de la Ganga et beau-fils de la fille du roi des pêcheurs, et même qu'il existe un lien entre son impuissance royale et sa qualité aquatique comparable à celui qui fait que le roi pêcheur arthurien est également un roi méhaigné présenté comme le dernier d'une lignée.

Heimdallr est le correspondant scandinave de Dyu/ Bhīṣma. Né à l'aube des temps, il est le plus ancien des dieux mais non leur roi, rôle qui revient à Odin, et il mourra le dernier des dieux de cet âge du monde, lors de la grande bataille eschatologique qui marquera la fin de l'âge présent. Il tiendra notamment une place importante dans cette bataille, car il habite au haut des cieux dans son palais d'Himinbjörg d'où il surveille

58. Cohen, 2022, ne se contente pas de comparer Heimdallr à Dyu selon les enseignements duméziliens acceptés par De Vries et Allen, mais elle rapproche également Heimdallr du Apam Napāt iranien et de son correspondant védique, c'est-à-dire des équivalents indo-iraniens du Neptune romain et du Nechtan irlandais, le dieu gardien du feu dans l'eau. Faut-il en déduire que le dieu cadre celtique est aussi le feu dans l'eau, ce que Sergent, 2000, p. 261-264, laissait ouvert ?

l'arrivée des géants pour l'affrontement final. Il est le guetteur à l'acuité visuelle et auditive particulièrement développée et aussi l'avertisseur des dieux qui annonce par la sonnerie de sa trompe le drame où le monde va périr, ce qui justifierait facilement le nom du château du roi pêcheur : Corbénic.

Né le premier et mort le dernier, Heimdallr est une figure cadre qui traverse toute l'histoire du monde jusqu'au Ragnarök de la même manière que Bhīṣma traverse toute l'histoire du *Mahābhārata* jusqu'à la grande bataille de Kurukṣetra. Le souci des deux est d'assurer dans la société ou dans la lignée l'existence d'un roi bien instruit, ce qui nous vaut pour Heimdallr une légende où sous le nom de Rigr (probablement celui du « roi » en irlandais) il rencontre trois couples que leurs noms désignent comme formant trois générations successives et engendrant dans les femmes trois fils nommés successivement « esclave » « paysan libre » et « noble », ce dernier ayant de nombreux fils vivant en guerriers et dont le dernier s'appelle *Konr ungr* (« le jeune roi »). La mythologie de Mars Nodens nous est inconnue mais celle de Núadu est celle d'un roi qui règne peu mais tarde à laisser sa place tout en débouchant sur le règne du jeune et beau Lugh.

La tête de Heimdallr et l'épée de Núadu

L'une des caractéristiques essentielles de Núadu est sa possession d'une épée. On a, à la suite de Dumézil, voulu l'intégrer à une triade trifonctionnelle aux côtés de la lance de Lugh et du chaudron du Dagda, mais nous avons exprimé plus haut notre scepticisme là-dessus. En fait, l'épée s'intègre à une série de quatre talismans dont le quatrième, la pierre de Fal qui crie sous chaque roi d'Irlande, pourrait symboliser la terre-mère trivalente. Mais au sein de cette triade, il semble bien que l'épée ait une affinité plus particulière que les deux autres avec cette pierre. Cela ressort surtout de la légende arthurienne où l'on connaît le célèbre perron duquel Arthur retira l'épée qui le désignait pour la royauté. Le motif apparaît dans le *Merlin* de Robert de Boron au début du XIII^e siècle. Il s'agit ici d'une pierre qui désigne un roi et semble synthétiser en un mytheme ce que l'Irlande sépare en deux talismans,

la pierre et l'épée, et qui pourrait être compris comme la hiérogamie de la terre-mère et d'une divinité masculine qui serait logiquement le dieu ciel, laquelle pouvait aussi s'exprimer rituellement par l'union du roi et de la reine. En Irlande, les composantes du mytheme arthurien restent disjointes : d'un côté, la pierre symbolique de la terre-mère, de l'autre, l'épée⁵⁹ dans laquelle il faudrait voir, à l'image de Dyu ou de Heimdallr, un dieu du ciel, mais aussi un emblème royal, ce qui expliquerait la description de Núadu comme un roi des dieux.

Il nous faut maintenant revenir à Heimdallr dont Dumézil signale deux traits singuliers. Le premier concerne l'absence d'une arme spécifique, ce qui le distingue de la plupart des autres grands dieux scandinaves :

Il n'a pas d'armes, ou plutôt son arme est sa tête, à la manière des béliers et, en dépit de contestations, il y a un rapport probable entre son nom et un nom poétique du bélier, heimdali ; des kenningar, ou périphrases scaldiques, désignent l'une l'épée comme la tête de Heimdallr, Heimdallar höfuð, l'autre la tête comme l'épée du même dieu, hjörr Hamdallar⁶⁰.

Le grand comparatiste français relie le fait à un autre trait selon lequel Heimdallr serait né au début des temps, aux confins de la terre et de la mer, de neuf mères qui sont en fait neuf vagues. Et c'est une légende galloise, celle de Gwenthudwy (probablement « la sorcière blanche ») dont les vagues moutonnantes étaient ses brebis et la neuvième vague⁶¹ son bélier, qui lui permet de comprendre ce petit dossier qui a une correspondance aquatique précise dans la mythologie du Dyu/Bhīṣma indien qui est le dernier né de neuf frères dont les huit autres ont été noyés. Heimdallr a en fait pour arme sa tête par la comparaison avec le

59. Selon Hérodote, *Histoire*, IV, 62, l'Arès scythique était représenté sous la forme d'un sabre de fer placé au sommet d'un tas de bois. On lui offrait des sacrifices animaux, surtout des chevaux, et le centième des prisonniers de guerre. Les victimes humaines sont égorgées et leur sang recueilli dans un vase est ensuite répandu sur l'arme. Puis on coupe un bras avec l'épaule aux cadavres des sacrifiés et le jette en l'air de manière à ce qu'il reste séparé du reste du corps. L'assimilation du dieu à une épée et le motif du bras coupé sont intéressants à noter et il faut peut-être les rapprocher de la pratique des Gaulois protohistoriques de vouer à leur Mars le butin y compris les animaux et victimes humaines.

60. Dumézil, 1968, p. 185.

61. Voir Sterckx et Oudaer, 2014, et en dernier lieu Sterckx, 2019.

bélier dont il porte le nom poétique et qui se sert de cette partie de son corps en percussion lors des combats qui l'opposent aux autres mâles. Si l'on revient à Mars Nodens/Núadu, son épée attribut serait donc en fait sa tête assimilée à celle d'un bélier, ce qui renvoie assez explicitement au site de Lydney Park où on pouvait observer le mascaret décrit par Nennius comme « les deux rois de la Severn », deux grandes vagues qui semblent se combattre comme des béliers tout en répandant des nuages d'écume blanche. Tout y est : le caractère royal de l'affrontement, spécifique de Núadu aussi bien que de Lludd, l'aspect de Mars aquatique évoqué par des vagues assimilées à des béliers se livrant bataille, la couleur blanche de l'écume des vagues qui explique que l'épée de Núadu vient de l'île de Findias (« la blanche ») où enseignait le sage Uiscias (« l'Aquatique ») et que le fils du Nudd gallois, kidnappeur de Creiddylad, fille de Lludd Llawereint, et qui combat victorieusement à chaque calende de mai pour conserver la jeune fille, se nomme Gwynn (« blanc »).

L'épée de Núadu, roi impuissant au bras coupé d'argent, s'oppose donc à la lance de Lugh au long bras et à la face de soleil, son successeur à la tête des Túatha Dé Dánann. L'arme du Polytechnicien vient de Gorias, l'île « ignée », ce que l'on peut relier à la percussion des têtes de bélier symbolique de l'allumage du feu car les Gaulois représentaient fréquemment les têtes de béliers sur des chenets⁶² ou des briquets⁶³. Mais il s'agit de deux armes et qui toutes deux incarnent à la fois la seconde fonction guerrière et deux rois des dieux qui se succèdent. On peut tergiverser sur la valeur de première ou de troisième fonction du chaudron inépuisable venu de Murias (la « maritime ») où enseignait le sage Semias (« subtilité ») mais avec la pierre trivalente, il ne reste aucune place pour l'une des trois fonctions. En fait, Françoise Le Roux l'avait déjà montré⁶⁴, le chaudron du Dagda a pour fonction d'apaiser l'ardeur de la lance dangereuse qui est à l'origine de la blessure du roi pêcheur et, s'il faut trouver une symbolique pour unir les quatre talismans, ce serait plutôt pour elle celle des quatre éléments : la pierre (Falias), le feu (Gorias), la mer (Murias) et l'air car Findias est indiscutablement le nom

62. Galliou et Clément, 1981.

63. Sterckx et Oudaer, 2014, p. 26.

64. Le Roux, 1958, p. 385-393.

de la couleur blanche et donc de l'air (*contra* la blancheur de la vague écumante du mascaret, ce qui redouble le mytheme aquatique mais l'épée vient de Uiscias !). Dans cette optique, il faudrait donc considérer Mars Nodens/Núadu comme un dieu céleste.

C'est cette solution que nous recommandons l'analyse de la *Vie de saint David*. Selon elle, la conception de David est le fruit du viol d'une jeune moniale appelée Nonnita (« petite nonne ») par le roi Sanctus (« saint »). Et le lieu où cela s'était produit était un champ, *bien pourvu du don de la rosée céleste, où deux grandes pierres apparurent, l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui n'étaient pas visibles auparavant. En effet, la terre, se réjouissant de sa conception ouvrit son sein pour que soit annoncée la solidité de sa descendance*⁶⁵. David semble bien ici le fruit de l'union de la terre-mère et d'un roi dont l'humidité du ciel (« la rosée céleste ») décrit bien la nature à la fois aquatique et céleste.

La naissance de David confirme d'ailleurs cette interprétation. Un tyran du voisinage, ayant appris qu'un enfant devait naître bientôt dont le pouvoir s'étendrait à toute la contrée, il décida de le tuer dès sa naissance. *Mais une telle tempête survint que personne ne pouvait sortir à l'extérieur, car il y avait un grand nombre de très forts éclairs, l'épouvantable bruit de trompette du tonnerre et de grandes inondations causées par la grêle et la pluie. L'endroit où la mère pleurait en accouchant resplendissait d'une lumière si sereine qu'il brillait comme si le soleil était visible et que Dieu l'eût mis au-dessus des nuages. La mère, dans son travail d'accouchement, avait près d'elle une certaine pierre sur laquelle, poussée par la douleur, elle s'était appuyée avec ses mains, raison pour laquelle la pierre montre à ceux qui l'examinent des traces imprimées comme sur de la cire. La pierre, compatissant aux souffrances de la mère, se casse en son milieu, une partie sautant par-dessus la tête de la religieuse jusqu'à ses pieds alors qu'elle donnait naissance à l'enfant*⁶⁶. On voit à nouveau la conjonction de la terre-mère qui ouvre son sein (la pierre qui se brise en deux) et de l'humidité céleste (le terrible orage, les pluies diluviennes). L'aspect céleste est bien marqué puisque le lieu de l'accouchement est baigné d'une lumière comme s'il se trouvait au-dessus des nuages.

65. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 4 = Sharpe et Davies, 2007, p. 112.

66. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 6 = Sharpe et Davies, 2007, p. 114 et 116.

Enfin, il ne faut pas oublier le site traditionnellement attribué à l'événement qui est localisé à la chapelle de Sainte-Non à environ un kilomètre au sud de Saint-Davids. La chapelle se situe en bord de mer au sommet d'une falaise dont la mer vient battre le pied. Saint David est donc né aux confins de la terre, du ciel et de la mer, au-dessus de l'endroit où la neuvième vague assimilable à la tête d'un bélier marin vient percuter la terre. L'épée de Núadu, c'est cette tête de bélier dotée d'une force de percussion, mais c'est aussi un symbole de la hiérogamie d'un roi (Sanctus ou Arthur retirant l'épée du perron) et de la terre-mère éternellement vierge (Nonnita).

La longévité du Mars celtique

Nous savons par les représentations de son sanctuaire que Mars Nodens possédait un certain caractère royal et que ce dernier n'était sans doute pas sans lien avec l'eau. Si nous acceptons sa correspondance avec le nom et l'aspect de bélier d'Heimdallr, nous pouvons l'identifier à l'un des deux rois de la Severn de Nennius, lesquels s'affrontent sous la forme des deux vagues blanches écumantes lors du phénomène du mascaret. Il faut alors ne pas oublier la phrase qui sert d'épilogue au passage selon laquelle, il en va ainsi *depuis l'origine du monde jusqu'au jour d'aujourd'hui*. En effet, il existe un élément commun au dossier d'Heimdallr et Dyu/Bhīṣma, celui qui permet justement de les caractériser comme des dieux cadres, à savoir que, nés les premiers et morts les derniers, leur existence couvre toute l'existence du monde. Le témoignage de Nennius est cependant indirect puisqu'il ne nomme pas Mars Nodens et que c'est nous qui avons identifié la divinité avec le mascaret. Cependant l'information revient à travers les traditions concernant Gwyn, fils de Nudd, même si elle est adaptée à un rythme différent, non journalier ou mensuel comme le mascaret qui est surtout observable au moment des grandes marées, mais annuel et donc fort probablement rituel. C'est chaque année jusqu'au jour du jugement dernier que se déroulera le combat entre Gwynn (« blanc », c'est-à-dire la crête écumante de la vague du mascaret) et Gwythyr (« le vainqueur⁶⁷ » qui est pourtant battu

67. Gwythyr semble un emprunt au latin *uictor*.

par Gwynn mais dont on peut supposer qu'il l'emportera le jour final). Peut-être faut-il voir en eux un équivalent rituel des deux rois de la Severn. On peut encore rappeler que Núadu est un roi des dieux qui est donné comme l'ancêtre de nombreuses dynasties, que le thème des talismans a été considéré comme un thème théogonique ce que l'assimilation de son épée à une tête de bélier assimilable à la neuvième vague renforce. Le mytheme du bras coupé est associé à la bataille eschatologique en contexte germanique puisque c'est en fonction de cet événement à venir que Tyr est amené à placer sa main dans la gueule du jeune loup Fenrir. Núadu est certes roi, mais c'est un roi qui dure longtemps et gouverne peu. Ses aventures mythologiques sont dominées par deux épisodes, l'un où il a perdu son bras et où il doit céder sa place à Bres, l'autre où ayant regagné son pouvoir grâce à la prothèse d'argent fournie par Diancecht puis l'opération chirurgicale de Miach qui lui greffe un bras de porcher, il doit laisser le commandement à Lugh. Bref, il se retrouve dans la situation de Bhīṣma, fils de roi mais qui renonce à régner et même à procréer mais qui a gardé le privilège de choisir le moment de sa mort. L'on retrouve un aspect voisin avec le roi pêcheur arthurien mehaigné qui enseigne l'art de l'épée. Il est le dernier d'une lignée et la stérilité de son pays semble montrer qu'il souffre d'une impuissance sexuelle. Quant à Lludd, on connaît peu de choses sur lui mais ce sont ses difficultés qui sont au centre du seul récit important qui le concerne et, là encore, la solution de ses ennuis vient d'un autre, Llefelys, qui est certainement l'équivalent du Lugh irlandais. Il n'est pas certain que la seconde bataille de Mag Tured corresponde exactement à la bataille eschatologique finale du Ragnarök⁶⁸ mais nous avons néanmoins noté l'aspect démoniaque, tant des Coraniaid que des Fomóire et, de ce point de vue, de leur ressemblance avec le camp des mauvais dans les prototypes mythiques indo-iraniens ou scandinaves de ladite bataille.

68. Oudaer, 2017, p. 626-627, défend l'idée que si les deux mythes de la « guerre synéciste » et de « la bataille finale » sont présentés de manière séparée dans la tradition germanique ou indienne, ils se sont mélangés au sein des récits des deux batailles de Mag Tured dans la pseudo-histoire de l'Irlande. Mais c'est la seconde qui illustre vraiment le thème de la bataille finale alors que c'est la première qui *doit être comprise comme le reflet irlandais et déformé de la guerre synéciste* (*ibid.*, p. 616).

Les choses sont à nouveau beaucoup plus claires lorsque nous abordons la *Vie de saint David*. D'ascendance royale, paré d'un nom royal et désigné (métaphoriquement) comme doté de la monarchie sur les autres saints et même tous les habitants de l'île de Bretagne, il ne règne pas réellement et n'engendre pas de descendant. Mais on peut se demander si c'est par un pur hasard que dès la première phrase du premier paragraphe le rédacteur évoque l'amour de Dieu pour tout son peuple *avant la création du monde*⁶⁹, ni si l'eau de son baptême donne la vue à un aveugle qui était né sans narines et sans yeux⁷⁰ (§ 7), donc dont le visage n'était pas encore fini. En tout cas, les 147 années de vie que prête au saint son biographe dénotent une longévité exceptionnelle et au minimum supra-humaine, même si l'on oublie les 30 années bien remplies qui précèdent sa naissance. Surtout, il faut noter la fin du § 62 où l'annonce de la mort du saint prend la dimension d'une catastrophe eschatologique :

Le troisième jour de la semaine, le premier mars, je prendrai le chemin de mes pères. Je vous dis adieu. Et je partirai. Plus jamais, nous ne nous reverrons sur cette terre ». Alors la voix de tous les fidèles s'éleva en lamentations et en gémissements, disant : « Oh ! que la terre nous engloutisse, que le feu nous consume, que la mer nous recouvre ! Que la mort, par une irruption soudaine, nous surprenne ! Que les montagnes tombent sur nous ! » Presque tous se soumettent à la mort. Du dimanche soir au quatrième jour de la semaine où il est mort, tous ceux qui sont venus sont restés à pleurer, à jeûner et à veiller⁷¹.

La description finale est comparable à celle du *Teanga Bithnua*, 20, un texte irlandais⁷² probablement en partie inspirée d'une Apocalypse perdue de saint Philippe (fêté le 1^{er} mai), qui nous décrit ce qui se passera à ce moment : la mer s'élèvera de 375 coudées au-dessus des montagnes du monde, la terre brûlera à la même hauteur et elle sera prise d'un tremblement insupportable. Les sept cieux seront brisés et les astres tomberont. Le Ragnarök, la grande bataille eschatologique germanique fournit une vision quasi-identique : la quasi-totalité des dieux, des géants et des

69. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 1 (*ante constitutionem mundi*) = Sharpe et Davies, 2007, p. 108.

70. Sur la face plate comme motif d'origine irlandaise : Vendryès, 1928, p. 146-148.

71. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 62 = Sharpe et Davies, 2007, p. 150.

72. Dottin, 1903, p. 382 et 400-401.

humains périra tandis que le monde sera submergé par les flots et détruit par les flammes⁷³. Il est donc bien clair que la mort de David possède des allures de fin du monde.

Mais plus importante est la compréhension du chiffre des 147 années de vie de David et des 30 années qui séparent l'annonce de sa naissance de sa venue au monde. Il serait trop long d'examiner cette question en détail et nous lui avons consacré un article spécifique à paraître⁷⁴. Elles constituent en effet un prodigieux indice de l'ancienneté de la matière exploitée par Rhygyfarch si l'on connaît la conception mazdéenne du temps⁷⁵. Pour les sectateurs de Zoroastre, le temps fini linéaire est une parenthèse de douze millénaires ouverte par le dieu bon à l'intérieur du temps infini pour y enfermer le mauvais dieu et les démons. Elle se décompose en quatre périodes de trois millénaires, la première purement spirituelle et abstraite où la réalité n'est encore qu'à l'état de projet, la seconde bien tangible matériellement durant laquelle un homme primordial et un bovin primordial sont créés, mais où le bien et le mal coexistent sans se mélanger, la troisième où le bien et le mal se mélangent et où le premier homme et le bovin primordial survivent peu de temps, la dernière est le temps du rédacteur et aussi celui de l'attente de la bataille eschatologique finale qui conclura la parenthèse. Mais cette dernière excédera de 57 ans les douze millénaires. Cette durée excédentaire correspond aux 57 jours supplémentaires issus de l'arrêt du soleil effectué par Ahura Mazda, le dieu bon, pendant ses entretiens avec les trois sauveurs, les fils posthumes de Zoroastre.

Un tel mécanisme est aussi connu de la pensée celtique en conjugaison avec la notion d'élasticité du temps. Ainsi en Irlande le Dagda, le « dieu bon (à tout) », arrête pendant neuf mois le soleil pour que la conception et la naissance de son fils Óengus aient lieu le même jour⁷⁶. Et le Dagda conseille aussi à son fils de réclamer à Elcmar la royauté pour un jour et une nuit sur le Brug de la Boyne en lui expliquant que cela lui permettra

73. *Völuspá*, st. 50-52 ; *Gylfaginning*, chap. XXXVII-XXXVIII = Dumézil, 1986, p. 48-51.

74. « La *Vie de saint David*, patron du Pays de Galles, et la chronologie zoroastrienne », à paraître dans *Ollodagos*.

75. Voir Pirart, 2002, et surtout Pirart, 2018.

76. *Tochmarc Etaine* (version du *Yellow Book of Lecan*, col. 985-990, éd. Bergin et Best, 1938), 1 = Guyonvarc'h, 1980, p. 242 ; Cináed úa hArtacáin, poème contenu dans le *Livre de Leinster* (col. 208b-209a), éd. Best et O'Brien, 1965, p. 1007-1015 = Guyonvarc'h, 1980, p. 267 (st. 18-20), lequel juge défectueuse la traduction anglaise de L. Gwynn dans *Eriu*, VII, 1914, p. 210-238.

d'en déposséder Elcmar à jamais car *c'est en jours et en nuits que le monde se passe*⁷⁷. Bref un jour, un an, un siècle ou l'éternité sont la même chose, trente ans peuvent valoir trente siècles ou trois millénaires et 57 jours sont égaux à 57 ans. On peut alors vérifier que, selon cette conception, les 30 ans précédant la naissance de David correspondent aux trente premiers siècles zoroastriens où le monde (comme David) n'est encore qu'à l'état de projet et les 147 ans de vie du saint gallois peuvent alors se décomposer en 90 ans équivalents aux 90 siècles correspondant aux trois périodes matérielles de trois millénaires de temps fini mazdéen et 57 ans équivalents au temps supplémentaire achevant la parenthèse. On peut donc dire que l'existence de David en y incluant la période prénatale de trente années où il n'est encore qu'un projet correspond, comme pour Heimdallr, avec l'intégralité de l'existence du monde.

La notion de mise en réserve du temps apparaît très explicitement dès le début de la *Vie de saint David* puisqu'au § 2, en même temps qu'il lui annonce la naissance à venir d'un fils, l'ange messager donne pour consigne au père de mettre en dépôt pour ce dernier une part de la viande du cerf qu'il chassera le lendemain, du poisson qu'il pêchera et un rayon de la ruche qu'il trouvera dans un arbre. Commentant une scène irlandaise proche associant Finn (« blanc ») à un cerf, une truite et un merle, Sayers⁷⁸ a bien compris que l'arbre était l'axe du monde et que les trois animaux symbolisaient les mondes terrestre, aquatique et aérien. Mais il n'a pas réalisé que les trois animaux appartenaient aussi à la série des plus vieux animaux du monde qui est notamment représentée au Pays de Galles par le cerf de Rhedynfre, le saumon de Llyn Llyw et le merle de Cilgwri. Il faut comprendre que David est un de ces protéens celtiques auquel C. Sterckx⁷⁹ a consacré un ouvrage, un de ces êtres qui, tels Fionntan Finneolach ou Tuan mac Cairill en Irlande, traversent toute l'histoire en changeant plusieurs fois de forme. David est dit Aquaticus et sa forme privilégiée est donc celle du saumon mais son existence est aussi liée à une forme terrestre, celle du cerf, et à celle d'un être aérien (l'abeille au

77. *Tochmarc Etaine* (version du *Yellow Book of Lecan*), 6-8 = Guyonvarc'h, 1980, p. 243.

78. Sayers, 2013, où l'auteur passe en revue plusieurs articles antérieurement publiés dans *The Gaelic Finn Tradition* (dir. S.J. Arbuthnot et G. Parsons), Dublin, Four Courts, 2012.

79. Sterckx, 1994a, notamment 11-20 (pour les plus vieux animaux du monde).

§2, mais aussi le corbeau au § 38 dans une variante inversée⁸⁰). Lorsqu'il s'en va à Jérusalem s'entretenir avec le patriarche, il est accompagné de saint Teilo, dont on sait les liens avec le cerf (en Armorique, Théleau est le patron de Landeleau où sa chevauchée sur le dos d'un cervidé sert de mythe étymologique à la troménie⁸¹), et avec saint Padarn (fêté le 15, 16 ou 17 avril) qui ne doit pas être distingué du saint Paternus de Vannes (15 avril) et surtout du saint Pair (16 avril) de l'Avranchin dont Venance Fortunat a écrit une *Vita*⁸² où il rapporte le miracle d'une étoffe destinée à lui confectionner une tunique volée par un aigle⁸³ ou un milan. L'aigle de Gerbnawy étant un autre des plus vieux animaux du monde gallois, la forme aquatique de David (celle d'un saumon, *gleisiad*, si l'on se fie à une *Vie de saint David* plus tardive en gallois⁸⁴) constitue seulement une des formes empruntées par le protéen qui a servi de modèle et dont le cerf et l'aigle (ou le corbeau ?) présentaient les formes terrestres et célestes. En naissant aux confins de la mer, de la terre et du ciel, David ne faisait d'ailleurs que confirmer ce programme déjà présagé par le mécanisme de la mise en réserve.

L'avertisseur des dieux

Né le premier et mort le dernier dans la grande bataille finale, Heimdallr possède un rôle bien particulier dans cette conflagration. Sa fonction consiste à surveiller⁸⁵ et à avertir les autres dieux de l'arrivée des géants.

80. Voir notre communication sur « David et les plus vieux animaux du monde » au congrès de Cieux (août 2024), à paraître dans *Mythologie française*, 301, décembre 2025.

81. Hascoët, 2002, p. 33-40.

82. *Vie de saint Pair d'Avranches* par Venance Fortunat, M.G.H., A.A., IV, 2, p. 33 sq.

83. Selon la *Vie de saint Padarn* citée par Wade Evans, 1923, p. 53, le saint Padarn gallois aurait reçu du patriarche de Jérusalem deux des quatre dons concédés à David, un bâton et une tunique tissée (d'or, selon la *Vita* rédigée par Rhygyfarch, 48 = Sharpe et Davies, 2007, p. 140). Il faut sans doute mettre le don en rapport avec le tissu du Paternus avranchin dérobé par l'aigle, un oiseau qui a la réputation de pouvoir s'élever le plus près du soleil et de pouvoir le regarder sans ciller. Retrouvée dans son nid, l'étoffe aurait servi à l'habillement du jeune Paternus. La tunique reçue par Padarn possède évidemment le même symbolisme solaire.

84. Rees, 1853, p. 102 (*nyt amgen Karw a Gleisiat, a Heit o wenyyn y mywn prenn uch penn yr avon*).

85. *Húsdrápa* 2, *Grímnismál* 13.

Il est doté d'une extraordinaire acuité auditive⁸⁶ et visuelle qui lui permet de jour comme de nuit de guetter le moindre bruit ou mouvement et c'est du haut du ciel qu'il avertira ses confrères, les dieux de cet âge, en sonnante dans sa trompe⁸⁷.

Dans ce contexte, on ne peut considérer que le nom de Corbénic donné au château du roi pêcheur survient par hasard. Le même caractère démonstratif doit être accordé au dernier et plus grand miracle de saint David, celui du synode de Brevi. L'épisode est présenté comme historique mais nous ne perdrons pas notre temps à aborder la question sous cet angle. Dans l'économie du récit, il intervient au sein d'une séquence (§ 49-57) placée immédiatement après le voyage à Jérusalem et avant la dernière semaine de vie de l'évêque gallois dont nous avons dit que, dans les sources mythologiques adaptées par Rhygyfarch, elle représentait l'empreinte de la bataille eschatologique finale marquée par la destruction du monde et des dieux de cet âge. Au § 49, le biographe nous rapporte que pour mettre fin à l'hérésie pélagienne, un synode de tous les évêques de Bretagne fut réuni à Brevi auquel participèrent 118 évêques et une multitude de clercs et de laïcs de tous rangs. La foule était innombrable, si bien que *non seulement une voix, ni même le son d'une trompette, ne pourrait être entendu de toutes les oreilles*⁸⁸ et que les évêques prêchent en vain. Curieusement David n'est pas venu et Paulinus, son ancien maître, recommande de le faire venir. On lui envoie donc des messagers (§ 50) mais, par modestie, il se dérobe par trois fois à l'invitation. La quatrième, ce sont les fameux Daniel et Dubricius⁸⁹ qui lui sont députés et ces derniers parviennent à leurs fins en utilisant la procédure typiquement celtique du jeûne contraignant (ils refusent de partager le repas que David a fait préparer pour eux s'il ne les accompagne pas ensuite à Brevi). En chemin (§ 51) et malgré l'appel de ses compagnons à se rendre au plus vite au lieu du synode,

86. *Gylfaginning* 27,

87. *Völuspá*, st. 46.

88. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 49 = Sharpe et Davies, 2007, p. 142.

89. On note que, comme David, Daniel et Dubricius portent un nom débutant par la lettre D et ce n'est certainement pas un hasard. Faut-il mettre le fait en relation avec le sens de l'ogam correspondant (D correspond avec Duir qui est le nom du chêne) et y déceler une allusion à l'arbre du monde ou au druidisme ?

David trouve encore le moyen de faire un petit détour pour ressusciter un jeune homme nommé Magnus. Arrivé au lieu des débats (§ 52), on lui demande de s'adresser à la foule en lui suggérant de monter sur une estrade constituée d'un tas de vêtements utilisée par les autres orateurs, mais lui refuse et

*tandis qu'il prêchait, d'une voix claire entendue de tous, aussi bien des plus proches que de ceux qui étaient les plus éloignés, le sol s'enfla dessous lui et se souleva pour former une colline. De sa position sommitale, il est vu de tous comme s'il se tenait sur une montagne élevée, et enfla sa voix comme une trompette. Sur le haut de cette colline, une église [Llandewibrefi] est [au XI^e siècle] située. L'hérésie est repoussée, la foi est confirmée dans des cœurs solides*⁹⁰.

Les paragraphes suivants enregistrent les conséquences de ce miracle : David est déclaré archevêque et son monastère considéré comme la métropole de toute la Bretagne insulaire (§ 53), les décrets de la réglementation catholique sont confirmés (§ 54), un nouveau synode fut réuni au lieu au nom éminemment symbolique de Victoire afin que toutes les églises bretonnes fussent organisées sur le modèle romain (§ 55), saint David fut fait *le gardien suprême de tous, le défenseur suprême, le prédicateur suprême* (§ 56) et on lui accorda *l'autorité et la monarchie et la domination* (§57) ainsi qu'un certain privilège sur lequel il nous faudra revenir.

L'important réside bien sûr ici dans la colline qui s'élève sous ses pieds et du haut de laquelle David parle d'une voix aussi claire et aussi forte qu'une sonnerie de trompette et entendue de tous alors que les autres orateurs perchés sur leur misérable tas de vêtements improvisé parviennent à peine à se faire écouter des premiers rangs de la foule. Non seulement, la scène explicite le choix de Corbénic pour nommer le château du roi pêcheur mais le miracle, qui porte à la fois sur la puissance de la voix et la position élevée du héros, renvoie évidemment à la sonnerie du cor de Heimdallr lancée depuis Himinbjörg, le château du haut du ciel. Les démoniaques géants assimilés aux Coraniaid dans le *Cyfranc Lludd et Llefelys* ont été assimilés aux hérétiques pélagiens dans le récit pseudo-historique de Rhygyfarch qui fait référence à l'intervention

90. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 52 = Sharpe et Davies, 2007, p. 144-146.

de saint Germain d'Auxerre venu à deux reprises (généralement placées en 430 et 448) en Grande-Bretagne pour y combattre ces hérétiques. La caractérisation de David comme gardien et défenseur suprême appuie aussi l'interprétation tout comme l'étymologie de Brevi, car selon Wade-Evans⁹¹, il faut l'expliquer par *brefu* qui exprime *the act of lowing, bellowing or bleating*, (« l'action de meugler, de mugir ou de bêler », la dernière forme correspondant d'ailleurs au mieux à un équivalent d'Heimdallr). Mais il y a bien d'autres détails à considérer d'un point de vue mythologique dans cette séquence, à commencer par la résurrection de Magnus et le nom de Victoire choisi pour le second synode. Ils expriment fort probablement la même ancienne espérance que celle du roi pêcheur attendant l'arrivée de Galaad, celle d'une rénovation du monde à la suite de la bataille eschatologique. La mythologie germanique attendait aussi cette renaissance qui s'effectuerait sous la direction de Baldr et l'Iran attendait des trois fils posthumes de Zoroastre qu'ils assurent le salut du monde en refermant la parenthèse de temps linéaire ouverte par Ahura Mazda pour y enfermer les démons et le mal.

On notera aussi cette curieuse abstention de David à venir au synode de Brevi et sa volonté de traîner les pieds si bien qu'il n'a guère de mal à arriver le dernier, ce qui nous rappelle qu'Heimdallr qui naît le premier à l'aube des temps meurt aussi le dernier dans la bataille finale. Il y a aussi cette mention d'un privilège accordé à David (§ 57) :

ils s'accordèrent tous sur la légitimité de son asile, qu'il soit offert à un ravisseur, et à un meurtrier et à un pécheur, et à toute mauvaise personne, fuyant de lieu en lieu, avant n'importe quel saint, et rois, et hommes dans toute l'île de Bretagne, dans chaque royaume et chaque région, partout où il y aurait un champ consacré à saint David. Et il ne faut laisser aucun roi, ni ancien, ni gouverneur, ni même aucun évêque, supérieur et saint, oser donner asile avant saint David. Car son asile précède celui de n'importe quel homme, et personne n'est avant lui, parce qu'il est la tête, le précurseur et le maître de tous les Bretons. Et ils statuèrent tous que quiconque n'observerait pas ce décret, à savoir l'asile de saint David, serait anathème et maudit⁹².

91. Wade-Evans, 1923, p. 108-109.

92. *Vita sancti David* par Rhygyfarch, 57 = Sharpe et Davies, 2007, p. 146-148.

David possède donc le privilège d'un asile supérieur à celui de tout autre. Et s'il est comme Heimdallr le dernier, il est aussi le premier car son asile précède (chronologiquement ou en importance, ou les deux, l'antériorité justifiant la primauté ?) celui de tous les autres et plus explicitement encore parce qu'il est la tête (faut-il ici penser à un souvenir d'une métaphore où la tête est équivalente à l'épée ?) et le précurseur (*previus*). Ce privilège parce qu'il est placé dans le texte immédiatement avant l'annonce de la mort du saint à 147 ans (§ 58) survenue une semaine avant son décès nous rappelle que Bhīṣma a reçu un privilège assez différent : celui de ne mourir que lorsqu'il l'aura décidé et donc de suspendre sa mort. Il est alors placé dans un coin du champ de bataille, suspendu au-dessus de la terre (il est un dieu céleste) sur un lit constitué par les flèches dont il est hérissé, où il attend la fin des combats. Le privilège de l'asile semble assez différent a priori, mais on ne peut éviter de remarquer qu'il permet au coupable de prolonger sa vie et donc de suspendre sa mort jusqu'à ce qu'il décide de sortir du lieu protecteur. Et la remarque concernant la sécurité accordée par David à toute *mauvaise personne* rappelle aussi l'étrange attitude de Bhīṣma durant la bataille de Kurukṣetra : il sait et dit en toute occasion de quel côté est le droit, mais ne s'engage jamais du côté des bons, reste neutre et accepte même de diriger l'armée des méchants.

Un autre détail intrigue : ce chiffre de 118 évêques présents à un synode sur lequel nous ne disposons d'aucune source indépendante de notre texte. D'où peut-il bien sortir ? Il y a une solution si nous considérons sa place dans le récit et lui accordons un sens mytho-chronologique. Si nous avons bien compris le parallèle mazdéen qui nous a permis d'interpréter le sens des 147 années de vie de David, ce chiffre provient d'un excédent de temps mythique, 57 jours ou années car mythiquement c'est la même chose, correspondant au temps où, durant les entretiens des trois fils posthumes de Zoroastre avec Ahura Mazda pendant respectivement 10, 20 et 30 jours, le soleil a été par trois fois arrêté, économisant respectivement 9, 19 et 29 jours. Or 118 soustrait de 147 fait 29 soit le total du temps économisé par le dernier entretien. Si nous nous replaçons dans la chronologie de notre *Vita*, les entretiens

des trois fils posthumes avec Ahura Mazda doivent correspondre aux entretiens de David, Teilo et Padarn avec le patriarche de Jérusalem et le synode de Brefi qui correspond à la dernière étape avant la mort du saint peut correspondre avec la dernière étape avant la fin des temps, ici assimilée à la mort de David. Que 118 soit un nombre d'évêques, qu'il puisse correspondre avec des jours, des années ou des siècles n'a aucune importance dans une comptabilité mythique où la valeur d'un chiffre est purement qualitative (le 3, le 4, le 7 ou le 12 ont un sens identique qu'ils expriment des jours, des années, des siècles, un nombre d'hommes ou d'animaux, une distance...) et emblématique.

Le motif de la trompette sonnante d'en haut est bien mis en valeur⁹³, celui de l'acuité visuelle et auditive du gardien l'est beaucoup moins. C'est que David n'est pas spécialement présenté comme un saint guérisseur (la seule source guérisseuse qui jaillit dans ce récit est consécutive à l'égorgeage de la fille de Baia par sa marâtre) sauf dans un domaine et c'est justement celui des yeux : l'eau de son baptême guérit l'aveugle de naissance Mobius (§ 7), il guérit les yeux de son maître Paulinus (§ 11) et aussi l'aveugle Pebio⁹⁴, le roi de Ergyng (§ 13).

Ce thème de l'acuité visuelle apparaît peut-être aussi à Lydney Park à travers le cachet d'oculiste, mais le document est un peu esseulé pour

93. La naissance de David au § 6 avait déjà été marquée par *l'épouvantable bruit de trompette du tonnerre*. Et sa supériorité sur saint Gildas est exprimée par le fait que dès le ventre de sa mère, David l'empêche d'user de sa voix de *trompette* (§ 5). Il faut donc comprendre que la voix de trompette est un attribut essentiel de David.

94. Ce roi Pebio et son frère Nynnio (Phebyaw et Nynhyaw dans *Culhwch ac Olwen*, 599 = Bromwich et Evans, 1992, p. 22) ont été transformés en raison de leurs péchés en deux bœufs cornus (les Ychen Bannog) qui sont les héros d'une tradition populaire associée à l'église de Llandewibrefi, le lieu de la colline miraculeusement surgie sous les pieds de David. Les deux animaux auraient participé à l'érection de l'église en transportant des pierres très lourdes ; ils succombèrent même à la tâche, mais non sans que l'un d'eux pousse neuf fois un mugissement si fort qu'il en fendit le dernier obstacle, créant une trouée à travers la montagne. De cet exploit, il restait une corne d'urus longtemps conservée comme relique dans l'église (Sterckx, 2008, p. 18-19). Pour Sterckx, ces deux bœufs sont associés au Déluge et à la fin du monde ; on pourrait même se demander si ce n'est pas l'*axis mundi* que nos bovins tentent d'abattre. Mais l'important réside probablement dans les mugissements et la corne qui redoublent la voix de trompette de David. Les neuf mugissements qui accompagnent la mort des deux bœufs sont précieux car ils pourraient témoigner d'une symétrie avec une neuvième vague liée à la naissance de David, un détail qui n'a malheureusement pas été retenu par Rhygyfarch.

prendre force d'argument. En revanche, le thème de l'acuité auditive peut être facilement repéré dans le *Cyfranc Lludd et Llefelys* où nous avons déjà assimilé les Coraniaid au camp démoniaque. Or ceux-ci font preuve d'une acuité auditive tout à fait extraordinaire qui leur permet d'entendre à travers le vent toutes les conversations et qui prend donc en défaut la surveillance de Lludd. Pour résoudre le problème et communiquer entre eux sans être entendu, Llefelys utilise une corne. Visiblement, le motif n'est plus clairement compris du rédacteur puisque la corne est en cuivre et semble souffrir d'une confusion avec la corne à boire (Llefelys lui enlève ses pouvoirs démoniaques en la lavant avec du vin). On ne peut cependant nier que le motif de l'acuité auditive apparaît ici associé à une corne. Et pour venir à bout du voleur de nourriture, Lludd doit veiller longuement sans s'endormir, ce qui dénote les qualités que l'on attend d'un bon gardien. Il faut encore insister sur ce caractère de bâtisseur⁹⁵ de Lludd à qui, par une fausse étymologie du nom de Londres, l'on attribue la construction de tours et de hautes maisons. L'auteur du récit ne reprendrait-il pas l'idée que la résidence de Lludd est céleste, comparable au château d'Himinbjörg ? En tout cas, c'est au point central de l'île qu'il reçoit l'ordre de creuser pour trouver et endormir les dragons responsables du second fléau, ce qui suggère que Lludd est le gardien de l'axe du monde.

Mars Nodens : dieu cadre et souverain mitrien ?

Ainsi les dossiers du Mars Nodens et de saint David semblent représenter dans deux régions voisines, l'estuaire de la Severn pour l'un, le Dyfed pour l'autre, l'héritage d'une même divinité d'ascendance indo-européenne, celui du dieu cadre illustré également par le Heimdallr scandinave et le Dyu védique. Il existe cependant une différence importante : nulle part les données concernant saint David ne mentionnent le motif du bras coupé. En revanche, ce dernier est très évident, au point de cacher l'aspect de dieu cadre à des yeux non avertis, dans la mythologie du Núadu irlandais ou du Lludd gallois. Le roi pêcheur occupe une situation intermédiaire puisque s'il est bien un roi atteint dans son intégrité

95. Nous remercions V. Raydon d'avoir attiré notre attention sur cet aspect.

physique, son impuissance semble sexuelle et productive, au niveau des cuisses, et non guerrière, au niveau du bras. Saint Melar, pourvu de deux prothèses (bras d'argent et pied de bronze) semble totaliser les deux. Mars Nodens est bien royal et pêcheur à Lydney Park. Mais il est bien plus difficile d'affirmer qu'il était déjà doté du motif du bras coupé (le prétendu *ex-voto* n'est peut-être qu'un débris de statue) ; de même la présence d'un unique cachet d'oculiste est bien maigre pour démontrer qu'il possédait un œil particulièrement aguerri ou un pouvoir de guérison oculaire comparable à celui de saint David.

D'un autre côté, le motif du bras coupé a pu facilement être capté par un dieu-roi qui meurt le dernier lors de la grande bataille finale : il est caractéristique de Tyr, le Mars germanique, dieu de l'assemblée politique, qui perd son bras dans la gueule du loup Fenrir et non au combat comme Núadu. Il s'agissait d'enchaîner le petit loup pour éviter que, devenu grand, il ne cause plus tard la perte des dieux, ce qu'il fera d'ailleurs en échappant à ses liens lors de la bataille eschatologique finale⁹⁶. Pour persuader Fenrir de se laisser faire, les dieux prétendirent que ce n'était qu'un jeu mais le louveteau méfiant n'accepta qu'à condition que ce dernier mette son bras dans sa gueule. Le bras coupé de Núadu ne serait donc qu'une illustration celtique du couple du borgne et du manchot que nous découvrons comme significatif des souverains de première fonction (Varuna et Mitra en Inde, Odin et Tyr en Scandinavie, Lugh et Núadu en Irlande comme nous l'avons dit plus haut en rappelant le début de *La mort tragique des fils de Tuireann*).

En fait, il semble que Núadu cumule à la fois l'identité de dieu-cadre qui renonce à la royauté (l'épée-tête et sans doute son nom de « pêcheur ») et celle d'un souverain mitrien qui perd son bras. Saint David ignore le motif du bras coupé, mais c'est peut-être une illusion liée à une censure ou simplement le fruit du parti pris d'en faire un abbé-archevêque. Devenu clerc, tous les motifs guerriers ont été abandonnés à l'exception

96. Étant donné que les Celtes semblent avoir faiblement distingué le chien de guerre et le loup, il faudrait peut-être s'interroger si les neuf chiens de pierre et de cuivre découverts à Lydney Park ne seraient pas en rapport avec la participation de ce dernier à la bataille eschatologique. Mais la métaphore qui identifie le guerrier au chien de guerre suffit à justifier leur présence dans le sanctuaire d'un Mars breton.

du cheval qui a d'ailleurs été accordé à un autre saint, Barre⁹⁷ (ou Bairrfhionn, c'est-à-dire « crête blanche », celle des vagues) et pour un motif maritime.

On pourrait donc se demander à quel moment et dans quelles conditions cette association s'est faite. S'agirait-il d'une confusion tardive faite par les clercs qui nous ont transmis la documentation textuelle tardive dont nous disposons ? Ou bien d'une conjonction qui s'était effectuée précocement dès la Protohistoire ou l'Antiquité ? Sterckx⁹⁸ doute que les alternances à l'initiale Nuadha/Luadha en Irlande, Nodens-Nudd/Lludd au Pays de Galles, Netun/Lutin en France, Nuiton-Luiton en Wallonie, ne soient qu'une évolution hasardeuse sous l'attraction de diverses influences (Llawereint ou Llefelys chez les Gallois, nuit, nuire ou luitier sur le continent...). Le parallélisme proviendrait plutôt du souvenir d'un type divin celtique dont Neptunus-Nechtán n'aurait été qu'une *interpretatio romana* assez juste avant que la diabolisation cléricale n'opère. Nous ajouterons que le N et le L sont les premières lettres de Nodens/Núadu/Neachtán/Neptunus et de Lugus/Lleu/Llefelys/Lugh. L'attraction qui a produit le dédoublement renvoie-t-elle à une opposition de l'eau et de la lumière symbolisée par Núadu et Lugh. Les étymologies les plus vraisemblables selon Carey⁹⁹ et Hilly¹⁰⁰ seraient « pêcheur » pour Nodens/Núadu et « lumineux » pour Lugus/Lugh. Et si Nodens est assimilable à une vague-bélier usant de sa tête comme une épée, il est à l'origine du feu allumé par la percussion dont Lugh symbolisé par une lance venue de Gorias (« l'ignée ») serait la conséquence. Serions-nous en présence d'un procédé qui rappelle le cas

97. Bairrfhionn est identique au Barrintus qui précéda Brendan sur les routes maritimes de l'Autre monde. Il faut probablement penser que la reine cavalière que Maelduin rencontre lors de sa navigation (*Immram curaig Mail-Duin*, 28 (où un homme de l'équipage de Maelduin a la main tranchée lors de la fuite des voyageurs) = Stokes 1889 : 62-71) est l'épouse d'un Mars celtique. L'épreuve d'échecs, redoublée d'une épreuve musicale, remportée par Lugh devant Nuada mettent en tout cas ce dernier en connexion avec l'Autre monde. Il s'agirait ici du saint Barr de Cork dont la fête (*féil Barri ó Chorraig*, l.1072) est portée au 25 septembre dans le *Martyrologe* d'Óengus de Tallaght, et son nom est susceptible de variations (Finnbarr, Finnian). Il serait identique au Finnian de Merville et Clonard (Ó Riain, 1997, p. 5).

98. Sterckx, 1994b, p. 64-65.

99. Carey, 1984.

100. Hilly, 2007, p. 104.

des ogams où chaque lettre porte le nom d'un arbre ou d'un végétal qui commence par la lettre en question (B = *beith* soit le bouleau ; C, K = *coll* soit le noisetier ; D = *duir* soit le chêne) ? On note qu'au sanctuaire de Mars Nodens à Lydney Park, il fut trouvé 45 lettres ou fragments de lettres de bronze¹⁰¹ percés de petits trous pour les clous dont on a supposé qu'elles pouvaient servir à composer des inscriptions votives sur des plaques de bois, à moins qu'elles ne fussent destinées à être clouées sur un arbre.

Par ailleurs, on se rappelle aussi que Lugh se définit comme un dieu qui réunit à lui seul les pouvoirs ou les qualités que les autres dieux possèdent chacun individuellement. Quand il se présente à la porte de Tara, il se prétend successivement charpentier, forgeron, champion, harpiste, héros poète et historien, sorcier, médecin, échanson, artisan bronzier, mais il est refusé à chaque fois sous prétexte qu'il y a déjà quelqu'un qui possède cet art à Tara¹⁰². C'est sur le principe *qu'il est l'homme de chaque art et de tous*¹⁰³ qu'il est admis devant Núadu et que ce dernier lui cède son siège royal. On pourrait donc se demander si le luiton n'est pas un dédoublement lugien du nuiton, et Luadha un dédoublement lugien de Núadu. Cependant le cas de Lludd paraît plus délicat car son association à Llefelys en fait bien un authentique Mars Nodens et non un Lleu qui endosserait le costume du premier dieu-roi des Túatha Dé Dánann.

Le dossier de Mars Nodens ouvre donc la possibilité de la coalescence de deux divinités d'ascendance indo-européenne, l'une qui traverse le temps des dieux, l'autre mitrienne, qui auraient fusionné. Il nous faut maintenant examiner si les Mars protohistoriques et antiques du continent nous permettent ou non de distinguer deux divinités assez nettement différenciées pour montrer le caractère ancien ou tardif du processus.

Les Mars celtiques protohistoriques et antiques

Le Mars celtique protohistorique

Les documents protohistoriques présentant des dieux celtiques bien identifiés sont peu nombreux. Il en existe cependant au moins un qui

101. Wheeler, 1932, p. 102.

102. *Cath Maige Turedh* 55-66 = Guyonvarc'h, 1980, p. 51-52.

103. *Cath Maige Turedh* 66 = Guyonvarc'h, 1980, p. 52.

doit nous intéresser. Il s'agit du chaudron de Gundestrup. Cet objet extraordinaire composé de treize plaques décorées présente en effet, bien que retrouvé dans une tourbière danoise, un certain nombre de représentations qui sont certainement celles de divinités celtiques de la fin de la période de l'Indépendance qui ne paraissent guère entachées d'influences romaines. Les plus célèbres sont celles du Jupiter à la roue généralement identifié au Taranis gaulois et de la déesse aux oiseaux assimilable à la Rhiannon galloise.

Ces deux figures sont présentes l'une sur une plaque située à l'intérieur du récipient, l'autre sur une plaque extérieure, mais elles sont représentées de la même manière, sous forme d'un buste. Les sept plaques extérieures que nous connaissons adoptent d'ailleurs un unique modèle de composition où un buste divin occupe l'essentiel de l'espace disponible. L'ensemble donne l'impression d'un panthéon composé de trois plaques figurant des déesses et quatre plaques représentant des divinités masculines.

Parmi ces dernières, nous repérons tout de suite la plaque C 6569 où la tête du dieu est ornée de deux favoris en forme de cornes de bélier et, sur le front, de deux doubles cornes de béliers affrontés. Il n'y a donc pour nous aucun doute que nous soyons ici en présence d'un Mars celtique dont l'ascendance est du type Heimdallr. Les deux bras sont identiquement entiers et ne présentent aucune trace pouvant évoquer une prothèse. Mais on peut aussi ajouter qu'il n'existe pas de trace de bras coupé ou de prothèse sur aucune plaque.

Par chance cette plaque C 6569 est l'une des mieux comprises de ce chaudron¹⁰⁴ car une description contenue dans *Le siège de Druimm Damhghaire*, texte irlandais médiéval relatant la guerre entre le haut roi d'Irlande et le roi de Munster, permet un décryptage particulièrement efficace. Il s'agit de l'acte final de la guerre exprimant la victoire du Munster à travers l'affrontement de feux druidiques¹⁰⁵ qui conditionnent le comportement des deux armées. Il n'y a donc aucune difficulté à identifier le portrait du dieu aux cornes de bélier avec un Mars celtique

104. Nous avons à plusieurs reprises expliqué l'iconographie de cette plaque (Robreau, 2019, p. 13-14; Robreau, 2021, p. 30-31; Robreau, 2022, p. 92-94).

105. *Forbuis Droma Damhghaire* 110-117 = Sjoestedt, 1926, p. 104-113.

dont la tête est l'épée. L'aspect igné du combat est parfaitement logique si nous nous rappelons que la percussion des têtes des béliers lors de leur combat symbolise le feu. Nous devons d'ailleurs avouer notre insuffisance dans nos publications antérieures à identifier le dieu aux cornes de bélier au Mars celtique¹⁰⁶. Nous avons oublié que notre texte donnait Cnoc na Cenn, la « colline de la tête » pour le nom ancien de Druim Damhghaire, « la crête des bœufs¹⁰⁷ ». Nous notons aussi que les premiers stades de ce combat consistent pour les deux adversaires à élever magiquement la colline sur laquelle ils ont établi leur camp¹⁰⁸, ce qui renvoie à la colline qui s'élève magiquement sous les pieds de David au synode de Brevi (« meuglement » ou « bêlement »).

Hatt¹⁰⁹ considère que le masque surmontant une tête de bélier sur l'attache supérieure le l'oenoché (datée vers 370 av. J.-C.) de Reinheim (Sarre) appartient à Teutates dont le bélier constituerait le plus ancien signe distinctif. Il retrouve ce symbole sur un bracelet et une bague de Rodenbach (Rhénanie-Palatinat), une plaque de ceinture de Weiskirchen (Sarre), une fibule de Parsberg (Bavière) et une autre de Reinheim. L'archéologue alsacien n'explique pas véritablement pourquoi il considère que les cornes de bélier sont un symbole de Teutates. Cependant, outre une tête de bélier stylisée surmontée d'un casque en forme de corbeau, il décrit la fibule de Parsberg comme comportant à l'extrémité de l'arc du côté du ressort une tête de cervidé branchée sur un corps de poisson, ce qui nous renvoie vers le thème des plus vieux animaux du monde et de la divinité parcourant sous des formes diverses toute l'histoire du monde.

L'ensemble de ces observations tendrait à donner raison à Signe Cohen lorsqu'elle rapproche Heimdallr à la fois de Dyu et du dieu du feu dans l'eau. Il semble, en effet, que son raisonnement puisse aussi s'appliquer au Mars gaulois protohistorique.

106. Malgré notre réticence à procéder à une identification des divinités masculines que nous jugions encore trop précoce, Robreau, 2021, p. 41, accordait une préférence pour Jupiter Taranis en raison du fait que Lucain indiquait que l'on sacrifiait à Taranis par le feu. Le texte irlandais présentait aussi Mog Ruith comme le druide vainqueur, mais c'était oublier qu'il était au service d'un roi.

107. *Forbuis Droma Damhghaire*, 38 = Sjoestedt, 1926, p. 40-41.

108. *Forbuis Droma Damhghaire*, 42 et 77 = Sjoestedt, 1926, p. 44-45 et 76-77.

109. Hatt, 1989, p. 39-40 (fig. 13-14).

Les Mars gallo-romains

L'épigraphie de la Gaule antique présente fréquemment la caractéristique de juxtaposer une épiclese indigène à un nom de dieu romain. Mars présente la particularité d'être la divinité qui porte le plus fréquemment une ou plusieurs de ces épithètes d'origine locale. Ces dernières sont donc très nombreuses, plus de soixante-dix.

Certaines d'entre elles peuvent être mises en relation avec un peuple bien individualisé¹¹⁰. Ainsi Albiorix, « le roi du monde » ou « le roi blanc », qui se rencontre en Provence dans la région d'Apt semble l'éponyme des Albici qui habitaient la contrée où ils ont laissé leur nom au plateau d'Albion. De même Caturix, « le roi du combat », a patronné les Caturiges des Alpes du sud qui vivait aux abords de la vallée de la Durance vers Embrun (*Eburodunum*) et Chorges (*Caturigomagus*). Mais ils pourraient représenter les restes d'une formation plus étendue si l'on tient compte du fait que les Bagicuni du Piémont étaient selon Pline l'Ancien des Caturiges et que les principales inscriptions ont été découvertes chez les Helvètes près d'Yverdon (un autre *Eburodunum*). Le lien des « Rois du combat » avec une « forteresse de l'if » n'est peut-être pas fortuit si cette forteresse est assimilée au point haut de l'arbre du monde qui sert de résidence à un dieu cadre qui surveille l'arrivée des forces démoniaques pour le combat eschatologique final. Mars Rudianus aurait aussi laissé son nom au Royans dans la Drôme et Mars Latobius¹¹¹ porte le nom des Latobici qui habitaient le Norique dans les Alpes orientales (Slovénie et Autriche méridionale).

Outre Albiorix et Caturix, d'autres épithètes comme Rigisamus « le très grand Roi » à Bourges¹¹² et, en Grande-Bretagne, Rigonemetos¹¹³ (« Roi du bois sacré » ou « Roi du sanctuaire ») à Nettleham ou simplement Riga¹¹⁴ à Malton traduisent son lien avec la royauté.

Son lien avec l'organisation politique paraît donc assez solide et plusieurs dossiers permettent de l'argumenter plus en détail. Ainsi à Trèves, le

110. Barruol, 1963 ; Lajoie, 2008, p. 65-67.

111. CIL III 5320.

112. CIL XIII 1193.

113. RIB-3 3180.

114. RIB-1 2066.

sanctuaire de Lenus Mars se trouvait en dehors de la ville dans la vallée de la Moselle au pied du Markusberg près d'une source considérée comme curative pour les maux d'yeux. Il comprenait trois ensembles d'exèdres pourvus d'autels et de bancs qui ont livré des inscriptions aux divinités tutélaires de trois *pagi* qui avaient tous Mars (Lenus ou Intarabus) pour divinité principale¹¹⁵. À Rennes, on connaît une série d'inscriptions¹¹⁶ concernant Mars Mullo. T. Fl. Postumius, flamine perpétuel de ce dieu, et Lucius Campanius Priscus associés à son fils Virilis, prêtres de Rome et d'Auguste, firent ériger des statues des divinités des *pagi*, ce qui nous permet de connaître trois *pagi* des Redones apparemment associés à Mars Mullo. Mais on notera le cas particulier du pagus Matantis qui fut gratifié à la fois d'une statue de Mars Mullo et, par T. Fl. Postumius, d'une statue de Mercure Atepomarus (« le grand cavalier »). Mars Mullo que l'on retrouve aussi chez les Cénomans, les Andégaves et les Namnètes¹¹⁷, semble à considérer ici comme une sorte de dieu fédéral et il semble bien que le patron le plus adéquat pour un *pagus* ou une petite cité soit un Mars local. L'apparition de Mercure n'est pas véritablement une surprise puisqu'il doit représenter le Lugus gaulois et que c'est au Lugh irlandais que Núadu cède sa place. Si l'étymologie¹¹⁸ généralement acceptée de Mars « aux tas (de butin) » est correcte, elle ferait référence à la pratique gauloise décrite par César¹¹⁹ de consacrer le butin au dieu Mars et de l'entasser en un lieu après avoir immolé le butin vivant. En 2022, il fut fouillé à dix kilomètres de Rennes, à La Chapelle-des-Fougeretz¹²⁰, deux *fana* de respectivement 12 et 15 m de côté enclos par

115. Scheid, 1991, p. 51 ; Derkx, 2006, p. 244-246.

116. CIL XIII, 3148, 3149, 3150, 3151. Deux nouvelles inscriptions ont été découvertes en 1968 (Bousquet, 1971).

117. CIL XIII 3101, 3102.

118. Guyonvarc'h, 1960.

119. *La guerre des Gaules*, VI, XVII ; l'information est à rapprocher de celle donnée par Hérodote sur le culte de l'Arès scythique (*infra*) et aussi du matériel retrouvé dans les couches laténiennes du sanctuaire de Mars Mullo à Allonnes.

120. Nous nous fondons ici sur les informations fournies par le site internet de l'INRAP : (<https://www.inrap.fr/sanctuaire-de-la-chapelle-des-fougeretz-de-la-fouille-au-laboratoire-ille-et-17156> et <https://www.inrap.fr/un-remarquable-ensemble-culturel-gallo-romain-la-chapelle-des-fougeretz-ille-et-16529> consulté les deux le 14-02-2024.

une galerie périphérique à colonnade de 60 m de côté. Le site a livré une statuette de Mars et les fossés du sanctuaire recelaient une dizaine d'épées et du matériel militaire, notamment des pointes de lance. Un petit édifice thermal a été exploré près du sanctuaire, mais il devait être destiné au confort des pèlerins et des desservants du temple plutôt qu'à un usage rituel. Le sanctuaire fut en activité de - 30 à 400 environ, mais on a aussi découvert à proximité des urnes cinéraires du V^e s. av. J.-C. sans compter, un millénaire plus tard, une nécropole tardive datable d'environ 400 et comportant une tombe de cavalier. L'ensemble des données milite ici pour un sanctuaire de Mars Mullo, mais il nous apprend peu de choses sur le profil du dieu en dehors d'un aspect guerrier prononcé.

Un autre grand sanctuaire bien fouillé de Mars Mullo se situe à Allonnes, à 5 km du centre du Mans où deux bases de statues et un bloc inscrit fournissent le nom de la divinité titulaire¹²¹. Le site qui domine d'une trentaine de mètres la vallée de l'Huisne a été occupé dès les environs de - 400. Il a livré des dépôts d'armes gauloises (épées et fourreaux surtout, lances, boucliers, paragnathide, cotte de mailles) des II^e et III^e siècles av. J.-C. dans des couches de remblai sous les bâtiments gallo-romains¹²². Un édifice en bois est construit à l'époque augustéenne remplacé par un temple en pierre sous Claude. Il fera l'objet d'un très important programme de reconstruction au II^e siècle apr. J.-C. avant que son déclin coïncide avec la période où la ville se réduit et s'enferme derrière des murailles au Bas Empire. Dans son état le plus accompli le temple sur podium à cella circulaire est circonscrit par un quadriportique de 115 m x 94 m, flanqué d'exèdres rectangulaires. Selon les fouilleurs, il s'agit d'un temple public avec un culte officiel associant comme à Rennes le culte de Mars Mullo et le culte impérial, peut-être même le principal sanctuaire du peuple cénomane¹²³.

Mars semble donc avoir été, par contraste avec Mercure/Lugus qui témoigne probablement de perspectives plus ambitieuses, le dieu par excellence de la cité ou du *pagus*. Certaines cités, comme celle des

121. Brouquier-Reddé et alii, 2004, p. 308-309.

122. *Ibid.*, p. 296-306.

123. *Ibid.*, p. 374.

Cénomans, auraient à l'apogée de leur prospérité, généralement au II^e siècle, érigé d'impressionnants temples civiques le plus souvent un peu à l'écart de l'agglomération romaine et parfois même, comme à Allonnes, sur un site déjà consacré à l'époque protohistorique. Outre Trèves où le temple de Mars présentait un aspect très monumentalisé, on pourrait citer le grand complexe cultuel de Chartres¹²⁴ lui aussi pourvu d'exèdres et où le temple principal était construit sur un podium de 80 x 40 m et inscrit dans un quadriportique de 300 x 190 m. Situé à la périphérie de l'agglomération, à l'extérieur du fossé de clôture augustéen, des églises dédiées à saint Martin et à saint-Brice lui succédèrent à l'époque chrétienne et l'on pourrait donc suspecter saint Martin d'avoir remplacé Mars. D'autres grands sanctuaires pourraient aussi entrer dans la catégorie¹²⁵...

Si en première analyse, la multiplicité des épithètes des Mars gallo-romains semble donc pouvoir ouvrir la possibilité de plusieurs types de Mars différents comme J.-J. Hatt l'avait postulé en invoquant un mélange entre éléments celtiques et préceltiques, en fait il s'avère bien délicat de distinguer des Mars de profil varié, surtout si l'on veut opposer un Mars aquatique et un Mars au bras coupé.

Mars Toutatis

César est très laconique sur le Mars gaulois, se limitant à nous dire qu'il « gouverne les guerres », ce qui pourrait faire croire qu'il ne possède guère de différence avec le dieu romain. Mais deux auteurs italiens, Lucain (*La Pharsale*, I, 444-446) et Lactance (*Institutions divines*, I, 21, 3) évoquent un dieu Teutates que l'on apaise par des sacrifices humains. Les gloses carolingiennes des Scholies bernoises à Lucain qui évoquent un sacrifice par suffocation dans l'eau¹²⁶ hésitent sur l'identification de Teutates à Mars ou à Mercure mais les données épigraphiques attestent seulement l'association avec Mars, généralement sous la forme Mars Toutatis. Le sacrifice par immersion semble ici anticiper les données

124. Bazin *et alii*, 2021.

125. On pourrait aussi penser à La Bauve à Meaux, La Motte du Ciar à Sens, au Vieil-Evreux, au Cicognier à Avenches, Barzan en Saintonge...

126. Le Roux, 1955, p. 38-39 et 45-47 ; Sergent, 1992, p. 392.

archéologiques de Lydney Park et le surnom de saint David. La suffocation dans une cuve d'eau est en rapport avec la mort du roi irlandais et rappelle aussi par inversion le motif de Lludd qui doit se précipiter dans une cuve d'eau pour éviter de s'endormir.

Le sens de Teutates ou Toutatis est assuré. Il s'agit du dieu « de la tribu¹²⁷ » (gaulois *touto*, irlandais *túath*), du protecteur d'une communauté, *pagi* ou *civitas* à l'époque gallo-romaine. Pour nous, il est certainement « le dieu auquel jure ma tribu » sous-entendu par le serment prêté par les héros ulates¹²⁸. Rien d'étonnant à ce que l'on ait pu valoriser le Mars celtique comme le titulaire de grands temples civiques comme ceux de Trèves ou d'Allonnes au temps de la prospérité des cités gallo-romaines. Le sens de Toutatis colle aussi très bien avec le mythe de création de la société complète et de la royauté prêté à Heimdallr par les données scandinaves et dont on peut supposer que le correspondant celtique possédait un équivalent.

Archéologiquement, l'attestation de Mars Toutatis est relativement rare¹²⁹. Il est surtout connu en Bretagne insulaire et en Auvergne. Dans le premier cas¹³⁰, le corpus comprend un graffito d'époque flavienne provenant de Kelvedon près de Colchester mentionnant *Toutatis*, une plaque en alliage cuivreux provenant du mur d'Hadrien et une autre en argent de Barkway (Hertfordshire) dédiées à *Marti Toutati* et un autel portant l'inscription *Riocalat et Toutat Mart*. Mais le plus grand nombre de témoignages consistent en inscriptions portant les trois lettres TOT (et une fois ou deux DEO TOTAT) sur des bagues qui ont été principalement découvertes dans le Lincolnshire sur l'ancien territoire du peuple des Corieltauvi où Mars semble le dieu le mieux documenté, notamment par sept représentations, deux inscriptions et sans doute aussi par de nombreux boucliers miniatures et haches votives. Le corpus des bagues est datable des II^e et III^e siècles apr. J.-C. et Adam Daubney n'exclut pas

127. Duval, 1976, p. 29 ; Lambert, 1994, p. 58-59.

128. *Brislech Mór Maige Murthemni* (Livre de Leinster 119a-122b), 9 = Guyonvarc'h, 1966, p. 346.

129. Recensement des inscriptions en Bretagne et sur le continent dans Daubney, 2010, p. 106-107. La répartition frontalière associe clairement le dieu à un public militaire.

130. Daubney, 2010.

que nombre des inscriptions TOT ont été ajoutées par un propriétaire peu ou pas alphabétisé sur un anneau acheté vierge. Il comprend 62 items (la plupart trouvés par des détectoristes) dont 51 sont en argent, deux en or et neuf en alliage de cuivre). Le fait rappelle les chiens de pierre et de cuivre de Lydney Park mais cette fois en soulignant l'importance de l'argent pour un objet qui est porté par la main et qui avait sans doute le sens d'un accord juridique.

En Auvergne¹³¹, le dieu est surtout connu par cinq graffitis (Totatiis ou Totates) sur tessons ou fragment de terre cuite architecturale trouvés dans la cella ou aux abords du stylobate du temple de la Grande Gorce (« la grande haie » ou le « grand enclos » ?), station routière assez importante située à Voingt (Puy-de-Dôme) à la limite des cités arverne et lémovice. Le temple qui remonte au milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. occupait le sommet d'une haute colline (« La Garde »). Les graffitis sont souvent écrits d'une main négligée et paraissent chronologiquement plutôt tardifs dans l'histoire du site qui se poursuit jusqu'au IV^e siècle. Un vase à couverte noire métallescente, probablement du II^e siècle, malheureusement perdu, provenant de la nécropole du même site semble avoir aussi porté une inscription à Totates. La modestie des supports oriente plutôt vers une piété populaire.

Le reste des attestations est plus dispersé. Nous citerons à Jort (Calvados), à la frontière des Lexoviens et des Viducasses, une inscription¹³² sur *instrumentum* (un stylet). En Espagne, on connaît une inscription¹³³ dédiée à « la colline de Toutatis » (*Crougintoudadigoe*), probablement un tertre votif qui pourrait être un de ces tas de butin de Mars Mullo (*mullo* est à relier à *mul*, *mullach* qui signifie colline en irlandais). On pourrait aussi se demander si cette colline ne constitue pas un équivalent de Llandewibrefi¹³⁴, et ne fait pas référence à la hauteur depuis laquelle Mars Toutatis surveille l'arrivée des démons pour la bataille eschatologique.

131. Cléménçon et Ganne, 2009.

132. Lajoie et Lemaître, 2014.

133. Lajoie, 2008, p. 65.

134. On remarque que la *Vie de saint David*, 52 oppose la haute colline (chrétienne ou christianisée), qui surgit sous les pieds du saint et où il se fait entendre de tous grâce à sa voix de trompette, au plus humble tas de vêtements (païen ?) sur lequel les orateurs précédents grimpaient sans même pouvoir se faire entendre des premiers rangs.

Plus loin encore, vers le *limes* danubien, on connaît d'autres exemples d'inscriptions sur pierre. Nous nous limiterons ici à évoquer Mars Latobius Marmogio Toutatis Sinatis Mogetius en Norique sur la colline de Frauenberg au-dessus de la colonie romaine de Flavia Solva près de Wagna en Styrie. Le nom du dieu a été ajouté a posteriori, entre deux lignes des épithètes du dieu.

Terminons par une dédicace à *Toutatis Medurini* trouvée à Rome sur un site de cantonnement légionnaire, ce qui implique sans doute comme dédicant un militaire d'origine celtique. Pour Patrizia de Bernardo Stempel¹³⁵, *Medurinis* serait un composé de *Meduri-rig-s* réanalysé comme *Meduri-s* (« flot d'ivresse »). Il serait donc une divinité roi. Son intérêt consiste surtout à attirer l'attention sur deux stèles alsaciennes du III^e s. apr. J.-C. figurant un *Deo Medros* la lance à la main aux côtés d'un bovin, laquelle divinité a été elle-même rapprochée du dieu Gisacus du vieil Évreux¹³⁶. Cet autre Mars celtique semble avoir survécu dans la mythologie irlandaise sous les traits du dieu Midir. La mythologie de ce dernier rappelle quelque peu celle de Núadu dans la mesure où elle l'associe à une partie d'échecs dont l'enjeu final est une femme susceptible de métamorphoses animales, Etain, qui semble symboliser la Terre d'Irlande. Mais par ses autres caractères, notamment sa blessure à l'œil, et par la lance et le taureau du dieu Medros/Medurini, il semble plutôt se rapprocher de Lugh¹³⁷, l'adversaire de Núadu lors de sa fameuse partie d'échecs. Hatt¹³⁸ a d'ailleurs fait remarquer la figuration d'un œil fermé et d'un œil ouvert sur une statue de Mercure au pétase ailé de Strasbourg où le dieu brandit un marteau d'artisan.

Le sanctuaire de Lenus Mars à Trèves

Toutatis semble représenter le cas commun du dieu tribal. Mais comme Núadu, supplanté par Lugh en Irlande, il a pu parfois l'être en Gaule par

135. Bernardo Stempel, 2013.

136. Lajoie, 2006.

137. Voir aussi l'analyse de Sergent, 2000, p. 246-252 qui le définit comme un collaborateur du Dagda, un allié de ce dernier spécialisé dans l'éducation des hommes.

138. Hatt, 1989, p. 208.

Mercure notamment dans des cités comme celles des Eduens, Arvernes ou Bituriges qui ont eu une certaine prétention à s'imposer au-delà de leurs limites territoriales et où les dédicaces à Mercure sont plus nombreuses que celles à Mars. Lugh possédant comme fondement de sa définition théologique la capacité à exercer les arts de tous les autres dieux, c'est évidemment par lui que la confusion portant sur le bras d'argent aurait pu s'introduire. Dans l'Irlande médiévale, Lugh est un adepte de la magie opérée avec un seul œil et un seul bras sur une seule jambe mais son visage est comparable au soleil.

En tout cas pour revenir au Mars standard des Gaulois, nous nous pencherons maintenant sur une série d'autels retrouvés dans un puits à Saint-Didier près de Carpentras, dont cinq mentionnent Mars, un sixième Mars et Auguste, un septième Mars Nabelcus sans compter trois autres sans indication de divinités mais qui doivent venir du même sanctuaire. Deux autres dédicaces à Mars Nabelcus sont encore connues dans les environs de Carpentras, traduisant la présence probable d'un second sanctuaire¹³⁹. Mars Nabelcus semble donc avoir été ici une divinité préromaine des Cavares et son étymologie semble renvoyer à un nom gaulois de *l'omphalos*, du centre du monde¹⁴⁰. Nous disposons ici d'une piste pour penser que le Mars gaulois pouvait être en lien avec l'axe du monde d'où il surveillait l'arrivée des démons pour la bataille eschatologique et confirmant l'adage irlandais que le roi et la province royale sont au centre. Mais nous avons vu aussi que les sanctuaires celtiques ne s'installaient pas toujours n'importe où. Tout comme le lieu de naissance de saint David au sommet d'une falaise (battue par le bélier de la neuvième vague ?), le sanctuaire de Mars Nodens est un lieu en hauteur d'où on peut surveiller la vague blanche du mascaret de la Severn comparée à une tête de bélier. À Bath, le sanctuaire de Sulis coïncide avec des sources brûlantes dont les dépôts de travertins orange manifestaient le feu dans l'eau¹⁴¹. Nous allons maintenant nous pencher sur plusieurs cas qui témoignent probablement de la surveillance de la bataille eschatologique finale opérée depuis l'axe du monde par le Mars gaulois.

139. Barruol, 1963 ; Christol, 2010, p. 357-374.

140. Delamarre, 2014, p. 44.

141. Robreau, 2011, p. 20 et planche V.

Le premier site est celui du temple de Lenus Mars à Trèves. Tom Derks a opéré une synthèse décapante pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'un sanctuaire guérisseur de tradition celtique¹⁴² mais bien d'un sanctuaire civique et que les prétendus *ex-voto* n'étaient que des offrandes témoignant de rites parfaitement romanisés en lien avec le passage de l'enfance ou de l'adolescence à l'âge adulte, notamment celui de la prise de la toge virile qui faisait du jeune homme un citoyen et, au moins à époque ancienne, un soldat. Il s'agit donc bien d'un sanctuaire civique, ce qui permet à l'auteur de dire : « les dédicaces privées du grand sanctuaire de Lenus Mars à Trèves ne montrent pas l'ombre d'une tradition celtique¹⁴³ ». Il a raison sur ce point, mais il serait sans doute abusif de généraliser, même si ce site n'a livré aucun indice pouvant témoigner d'une occupation religieuse à l'époque antérieure à la conquête. L'exploration archéologique a livré trois phases : une première mal datée mais ne remontant certainement pas plus haut que l'époque augustéenne a livré un premier sanctuaire de source consacrée aux *Xulsigiae*, une seconde vraisemblablement attribuable au II^e siècle apr. J.-C. correspond à la mise en place d'un temple monumental dédié à Mars Lenus et une troisième (fin II^e siècle ou III^e siècle) à un réaménagement où l'espace de la cour devant le temple a été abaissé d'environ 2,5 m et la façade frontale fortement remaniée avec notamment un escalier libre d'environ 50 m de large disposé en direction de la vallée de la Moselle.

Tout occupé à prouver, avec raison, la profonde transformation des rites, Derks décrie l'approche romantique et folklorique de Gose. Mais ce dernier avait le mérite de prendre du recul pour mieux considérer le site dans son intégralité : le sanctuaire civique se trouve au pied du Markusberg aussi appelé Marsberg ou Marxberg, situé près de 200 m plus haut, ce qui prouve bien, le saint étant postérieur à Lenus Mars, que le site a été un enjeu pour la christianisation. Cela est confirmé par le nom de la source, Heidebor (la « source païenne » dont les eaux confluent avec d'autres pour constituer l'Irrbach, le ruisseau qui traverse le temple) et de la montagne, Heidenkopf (le « mont des païens ») voisines. On remarquera au passage que *kopf* désigne certes en allemand de

142. Telle était la vision de Gose, 1955.

143. Derks, 2006, p. 264.

nombreux sommets mais que son sens propre est « tête ». Heidenkopf, c'est donc aussi une « tête païenne », une périphrase qui désigne l'arme de Heimdallr et qui s'appliquait probablement aussi aux cornes de bélier du Mars celtique protohistorique, donc à Lenus Mars. Or à proximité du temple, il y avait aussi un théâtre dans le flanc de la colline, des thermes et d'autres bâtiments pour accueillir des pèlerins, des bancs disposés en exèdres et précédés d'un autel qui semblent avoir servi de siège officiel aux délégués des *pagi* et un chemin processionnel qui remontait peut-être le flanc du Markusberg. En 1779 encore, c'est du haut de cette montagne que l'on lançait une roue de paille pour lui faire atteindre la Moselle. Cette pratique avait été christianisée puisqu'elle se déroulait le premier jeudi de Carême et était contrôlée par la confrérie des bouchers et tisserands. Il faut donc considérer non seulement le temple mais son environnement global pour comprendre dans quel ensemble mythico-rituel il s'intègre. La source curative des yeux, Heidenbor, située un peu plus haut serait-elle symbolique de l'acuité visuelle d'un Mars qui surveille l'horizon depuis le haut du versant ? Et si le sens folklorique médiéval de la roue est prédictif des récoltes, notamment des vendanges, en Irlande l'arrivée de la roue est un signe de la fin du monde et chez les Iraniens du Caucase, la roue dévalant une pente est destinée à tuer Soslan, un équivalent ossète du Baldr germanique¹⁴⁴.

Deux faits doivent aider à poser l'hypothèse. Le premier est une réflexion de l'architecte et archéologue Mylius rapportée par Markus Trunk¹⁴⁵, à savoir que les transformations complexes et coûteuses de la troisième phase ne peuvent avoir eu pour but que *die Monumentalität und die relative Höhenlage des Tempels zu steigern*, « d'augmenter la monumentalité et la hauteur relative du temple ». Mylius l'attribuait à des causes purement artistiques, mais il faut se demander si d'autres raisons assimilant le temple à un équivalent de Himinbjorg, le céleste château d'Heimdallr, ne seraient pas en cause. On peut en effet en rapprocher le site et la monumentalité du grand temple civique de Mars Mullo à Allonnes dans une position comparable à l'ouest du Mans, mais installé sur une colline dominant

144. Robreau, 2023c, p. 52-54 ; Dumézil, 1986, p. 183-190 ; Dumézil, 1978, p. 91-122, qui inclut un rapprochement de Soslan avec Cúchulainn.

145. Trunk, 1991, p. 229.

d'une trentaine de mètres la vallée de la Sarthe, avec ses exèdres greffées ici sur le quadriportique de l'esplanade accessible par un escalier depuis l'est et dont la monumentalité est également impressionnante. À Chartres aussi, Hervé Sellès notait l'utilisation du versant « pour augmenter la théâtralisation de l'ensemble » du sanctuaire de Saint-Martin-au-Val¹⁴⁶. Les constructeurs y ont entaillé une partie du coteau pour créer une immense esplanade qui a impliqué l'apport de plusieurs milliers de tonnes de remblais, provenant probablement des carrières proches de la rue de Reverdy, pour rehausser et assainir toute la zone.

La seconde donnée réside dans le nom actuel de l'Irminwingert qui indique que l'emplacement était occupé par l'ancien vignoble du couvent de Sainte-Irmine. Or on se rappelle aussi que le nom de l'axe du monde des païens saxons s'appelait Irminsul¹⁴⁷. On peut y voir une tentative de christianisation du même type que celle qui a transformé le Marsberg en Markusberg. Ici l'instrument a été une certaine Irmina, morte au début du VIII^e siècle, qui aurait été la seconde abbesse du couvent voisin de Oeren (le nom vient des *horrea*, les anciens greniers romains), implanté le long de la Moselle sur un ancien domaine royal que des sources plus tardives disent avoir été donné par Dagobert II de retour de son exil irlandais et qui aurait suivi dans un premier temps la règle colombanienne. Le nom d'Irmina¹⁴⁸, qui semble avoir joué un rôle important dans la fondation d'Echternach par saint Willibrord, aurait pu servir à christianiser les lieux. Une tradition issue du *Catalogue épiscopal* de Berthaire, chanoine de Saint-Vanne de Verdun du IX^e siècle, veut que la cérémonie de la roue du Markusberg commémore la destruction par l'ermite Paul, futur évêque de Verdun, d'une idole d'Apollon située au haut de la montagne dominant Trèves vis-à-vis de l'abbaye Saint-Martin¹⁴⁹. Le nom de saint Martin n'est peut-être pas innocent ; quant à Apollon, la tradition locale évoque généralement Belenos, mais sans aucun document probant.

146. Sellès, 2006.

147. Bengtson, 2016, p. 52-56 ; Tonon, 2022, p. 69-72.

148. Sur Irmine dont la sainteté ne semble pas établie avant le X^e siècle, voir De Vriendt, 1995, avec un renvoi aux travaux de K. Werner.

149. Roussel, 1863, I, p. 134-135.

Le sanctuaire du lac d'Antre

En restant dans la même optique, un autre sanctuaire d'un Mars gaulois mérite une étude de site, celui du lac d'Antre à Villards d'Héria dans le Jura¹⁵⁰. Le sanctuaire est en effet réparti entre deux emplacements. Le premier se situe auprès du petit lac à 800 m d'altitude où furent reconnus aux XVIII^e et XIX^e siècle les ruines d'un temple circulaire avec dallage en marbre polychrome, d'un temple rectangulaire de 18 m x 9 m avec entrée à l'est et de divers autres bâtiments. Plusieurs inscriptions, dont l'une dédiée au dieu Mars¹⁵¹ y révélaient un culte remontant au I^{er} siècle apr. J.-C. et un fragment d'une plaque de bronze découvert en 1807 y témoignait d'un calendrier similaire à celui retrouvé plus tard, en 1897, à 30 km de là, à Coligny, en territoire ambarre. Le second se situe plus bas, vers 700 m d'altitude, à environ 600 m (à vol d'oiseau) du premier, plus près du village actuel. Fouillé par L. Lerat de 1960 à 1982, il comprend une zone culturelle composée d'une aire ouverte avec des autels limitée à l'est par un mur en abside, le captage d'une source correspondant à une résurgence de l'eau du lac supérieur, un temple situé sur une plate-forme qui enjambe le ruisseau, des bains précédés d'une grande galerie ornée de fresques murales et bordée de sept exèdres, et à 100 m au nord, les vestiges d'une grande construction que l'on pense destinée à l'hébergement des pèlerins. Dans la galerie, il subsistait une grande base supportant la statue d'un prêtre de rang élevé, un Eduen, C. Licinius Campanus, officiant à l'autel fédéral des Trois Gaules, offerte par la cité séquane¹⁵². En 1967, les fouilles de Lerat mettaient au jour plusieurs fragments anépigraphes ou inscrits de deux plaques de bronze dont plusieurs peuvent appartenir au même support que le fragment du lac d'Antre. Ils témoignent de l'existence sur ce site d'un calendrier de langue gauloise et de système analogue à celui de Coligny et en usage à la même époque (entre 50 et 300 av. J.-C.). Les découvertes épigraphiques attestent donc que nous sommes en présence d'un temple dédié à Mars et Bellona¹⁵³ et situé en territoire séquane.

150. Lerat, 1965 ; Vurpillot, 2016, I, p. 399-402, et II, p. 263-285.

151. CIL XIII 5343.

152. CIL XIII 5353.

153. CIL XIII 5361.

La Roche d'Antre (vers 1 000 m d'altitude) qui domine à la fois le lac et la résurgence du Pont des Arches, donc les deux éléments du sanctuaire, semble avoir aussi été reliée par un chemin au temple du lac et occupée par une construction. Les deux sites religieux sont à la fois physiquement et topographiquement indépendants, mais ils semblent fonctionner comme un tout, d'une part par ce qu'ils sont tous deux dédiés à Mars, d'autre part parce que la chronologie de l'occupation est identique, de l'époque augustéenne au IV^e siècle apr. J.-C., enfin parce qu'ils sont reliés par une manifestation naturelle, car les eaux du lac d'altitude se perdent dans un gouffre qui alimente la résurgence du Pont des Arches. Du point de vue du statut, l'épigraphie et la présence des exèdres, qui témoignent peut-être là aussi de la présence officielle des représentants de divers *pagi*, montrent un sanctuaire dédié à Mars d'une importance certaine et que l'on peut comparer à ceux de Mars Mullo à Rennes ou au Mans et à celui de Lenus Mars à Trèves. On pourrait dire que la nature y réalise d'elle-même la connexion entre le haut et le bas, ce qui se réalisait au Markusberg par le lancer de la roue enflammée qui devait atteindre la Moselle.

On note aussi que les archéologues n'ont remarqué *aucun indice épigraphique ou iconographique* permettant d'évoquer un sanctuaire guérisseur et hésitent même à parler de bains¹⁵⁴ pour la phase la plus ancienne du site du Pont des Arches où chacune des deux pièces concernées ne contenait qu'un bassin et un tronc sollicitant les offrandes des fidèles. Il faut aussi attendre les environs de 200 pour que la plate-forme enjambant le ruisseau et le temple qui y fut installé soient construits. Cela signifie que l'eau jouait un rôle certain dans le rituel du sanctuaire, mais sans doute pas dans l'état primitif pour y prendre des bains, des pièces chauffées n'y ayant été ajoutées qu'au début du II^e siècle. Il semble aussi que beaucoup d'efforts aient été faits pour préserver l'eau venue du lac d'Antre de toute souillure des eaux extérieures (drainage spécial pour les eaux des toitures ou provenant du coteau voisin¹⁵⁵). Les découvertes d'une phiale en argent

154. Vurpillot, 2016, I, p. 399-400.

155. Vurpillot 2016, II, p. 271-272.

doré et d'une statue de taureau au Pont-des-Arches militent aussi pour un rituel fondé sur des libations et peut-être aussi, nous le verrons bientôt, sur un sommeil prophétique.

Le lac d'Antre est un lac naturel alimenté par quatre sources non pérennes dont le débit d'étiage ne suffit pas pour empêcher que la source du site inférieur ne soit réduite à un faible débit voire à rien durant un ou plusieurs mois. Pourtant aucun barrage ne fut construit pour surélever le lac et assurer un débit régulier, ce qui signifie que ce qui intéressait les Gallo-romains n'était pas une alimentation pérenne pour des bains mais la mise en évidence de l'alimentation depuis le lac à travers la montagne¹⁵⁶. On peut même penser que c'est l'arrêt et la remise en eau après une période de basses eaux du lac qui intéressait le clergé local. Elles se traduisaient sans doute par une surpression, un jaillissement spectaculaire et un bruit. Le phénomène se rapproche de ce que nous appelons aujourd'hui un « coup de bélier ». L'expression, qui n'existe pas dans toutes les langues, ne semble cependant pas aussi ancienne, mais il est possible que la comparaison ait déjà été faite par nos ancêtres bien avant l'invention de J. M. Montgolfier. En tout cas, le Mars séquane unissait les eaux du haut et celles du bas selon une formule qui rappelle la rencontre des eaux maritimes d'aval et fluviales d'amont lors du mascaret de la Severn.

Ce qui semble important pour nous, c'est qu'au sanctuaire jurassien, les prêtres gaulois mettaient en évidence une connexion entre le haut et le bas tout à fait comparable à celle que réalisait la roue de feu lancée à Trèves depuis le Markusberg au-dessus du temple de Mars Lenus. On peut même suspecter un mécanisme plus sophistiqué décrit par le rédacteur de la *Vie de saint Vincent d'Agen* concernant une roue de feu que les prêtres païens faisant descendre depuis un temple probablement situé à Révenac près du Mas-d'Agenais et dont les roues de Marsat (Puy-de-Dôme) ou Montbolo (Pyrénées-Orientales) constituées d'un long fil de bougie enroulable et déroulable peuvent aujourd'hui donner une idée¹⁵⁷. Vurpillot¹⁵⁸ signale aussi une colonne découverte au XIX^e siècle

156. Vurpillot, 2016, II, p. 273-274.

157. Robreau, 2023c, p. 45-47.

158. Vurpillot, 2016, II, p. 276.

et réétudiée par L. Lerat « qui dépasse par ses dimensions tout ce qui est connu sur le site ». Il envisage une construction monumentale, mais l'unicité du vestige pourrait simplement évoquer une colonne symbolique d'un axe du monde, une sorte d'Irminsul celtique.

On se rappellera aussi que des fragments de deux tables de bronze portant un calendrier assez similaire à celui de Coligny furent découverts au lac d'Antre et dans le ruisseau d'Héria¹⁵⁹, que Coligny n'est qu'à 30 km de Villards d'Héria (à vol d'oiseau car le relief impose un chemin bien plus long) et que les débris du calendrier qui se trouve aujourd'hui à Lyon au Musée de la civilisation gallo-romaine, y ont été retrouvés en compagnie d'une statue de Mars¹⁶⁰. Même s'il provenait d'un autre sanctuaire que celui du lac d'Antre, il semble bien que ce soient les prêtres de Mars qui étaient alors les maîtres du temps¹⁶¹. On peut donc croire que par sa situation dominante qui permet d'observer de loin, par le mécanisme naturel qui y réalise une connexion naturelle entre le haut et le bas évoquant, comme le mascaret de la Severn mais plus épisodiquement et plus imprévisiblement un coup de bélier, par son obsession du temps à ce jour unique en Gaule, le Mars du sanctuaire d'Antre ressemblait beaucoup à un gardien aquatique de l'axe du monde. Cela rappelle que Mars Nodens devait être déjà, comme, le Mars gallo-romain, à la fois le responsable de l'organisation politique (Núadu est roi des Tuátha Dé Danann et Toutatis dieu de la tribu évoluée en *pagus*) et aussi, comme Mars Nodens et Heimdallr né à l'aube des temps et qui parcourt toute l'histoire du monde, un dieu céleste qui surveille l'arrivée du grand combat eschatologique.

Terminons en évoquant quelques découvertes remarquables parmi le matériel le plus souvent assez banal de ce sanctuaire : une statue de taureau, une statue et aussi un fragment de frise en marbre blanc représentant Minerve, enfin une égide au centre de laquelle se trouvait un *gorgoneion*¹⁶². La première nous renvoie peut-être au taureau qui

159. Duval et Pinault, 1986, p. 253-262.

160. Duval et Pinault, 1986, p. 35-37.

161. Lelu, 2015, qui relie plutôt Coligny au temple de Mars d'Izernore, à 25 km de Coligny et avec un relief tout aussi éprouvant. Il reprend cependant avec profit nos rapprochements avec l'hagiographie des Pères du Jura.

162. Vurpillot, 2016, II, p. 272.

accompagne les stèles alsaciennes dédiées au Deo Medros. La présence de Minerve et le *gorgoneion* rappellent le sanctuaire de Bath en Grande-Bretagne où Minerve Sulis est la titulaire d'un important sanctuaire de source où on ne venait pas que pour chercher la guérison car si les *ex-voto* sont peu nombreux, voire douteux, on a retrouvé 130 tablettes de malédiction dans les niveaux romains de la source. Au fronton central du temple flavien de Sulis était en effet figurée une Gorgone, ce qui n'a rien de normal ici puisque le regard de la Gorgone était censé pétrifier et que la source de Sulis est caractérisée par des pétrifications de la couleur du feu¹⁶³ (travertins orange déposés par les eaux très chaudes lors de leur refroidissement). L'égide, un bouclier recouvert à l'origine d'une peau de chèvre (d'où son nom) et ornée de la tête de Méduse (ou Gorgone) donnée à elle par Persée était l'arme merveilleuse d'Athéna Pallas, la Minerve athénienne. La présence d'une telle arme et de sa propriétaire au lac d'Antre paraît s'expliquer par le caractère guerrier du sanctuaire jurassien. Mais l'association existait aussi à Bath où un Trévire dédie un autel en oolithe à Mars Loucetios et Nemetona¹⁶⁴.

Mars Cicollos

Nous terminerons ce rapide tour d'horizon des Mars gallo-romains par le site de Malain (Côte d'Or) où est connu depuis les fouilles de L. Roussel¹⁶⁵ un temple dédié à Mars Cicollos et à sa parèdre Litavis qui remonte au moins au milieu du I^{er} siècle av. J.-C. Il était bâti au milieu d'une agglomération secondaire antique qui a des probabilités de prolonger une agglomération gauloise plus ancienne qui était sans doute une capitale de *pagus*. Tite Live, *Histoire romaine*, V, 34, rapporte en effet à propos de l'installation des Gaulois en Cisalpine qu'après « avoir vaincu les Étrusques, près du fleuve Tessin, ils se fixèrent dans un canton (*pagus*) qu'on nommait la terre des Insubres (*ager Insubrium*). Ce nom, qui rappelait aux Éduens les Insubres de leur pays, leur parut d'un heureux augure, et ils fondèrent là une ville qu'ils appelèrent Mediolanum ». Or Malain est étymologiquement un *Mediolanum* et l'agglomération se situe certes en territoire lingon mais à la limite de la cité éduenne. Quelle qu'en soit l'étymologie, il paraît certain que le toponyme possède une valeur de « nombril » ou de « centre du monde¹⁶⁶ », ce qui paraît cohérent avec un dieu censé surveiller l'arrivée des démons du haut de l'axe du monde.

163. Robreau, 2011, p. 12-13 et 21.

164. RIB 140.

165. Roussel, 1979.

L'intérêt de Mars Cicollos provient de ce qu'il possède des parallèles irlandais. Il existe d'abord une certaine Cíchuil¹⁶⁷. Le personnage intervient dans *La destruction de l'auberge de Da Derga* pour signifier au grand roi Conaire qu'il a enfreint tous ses interdits et est promis à la mort. Elle est décrite comme hideuse, avec une bouche et une vulve démesurées. Au masculin, il existe un prince des Fomóire nommé Cichol¹⁶⁸, chef de 300 hommes vaincus par Partholon lors de la bataille magique de Mag Itha. Il est qualifié de Grichenchos (« à la jambe tordue ») et de fils de Goll (« le borgne ») et sa mère avait quatre yeux derrière son dos¹⁶⁹, ce qui pourrait être mis en relation avec les plaques à quatre yeux en tôle de bronze découvertes au sanctuaire de la Fenotte à Mirebeau¹⁷⁰, à une quarantaine de kilomètres de Malain.

Ces deux personnages possèdent un aspect guerrier mais aussi un caractère démoniaque accentué et on pourrait douter qu'ils concordent avec

166. Guyonvarc'h, 1961, p. 157 ; Vade, 1974, p. 87-90, est prudent sur cette étymologie mais l'ensemble de son article la prouve largement en montrant que les Mediolanum gaulois sont des toponymes constituant un système de centres religieux reliés par des séries d'équidistances que l'on peut difficilement imputer au hasard et dont le *Cyfranc Lludd a Llefelys* a conservé une certaine mémoire (Vadé, 1974, p. 101).

167. Sterckx, 2000, p. 40, la considère comme une déesse dont le nom signifie « la mamelue » (Cicollos serait celui « à la poitrine puissante »). Dans *La destruction de l'auberge de Da Derga* le personnage n'apparaît pas comme une divinité, plutôt comme une satiriste ou une voyante, mais son comportement rappelle celui de la déesse guerrière Bodb (équivalente de la Cat(h)ubodua gauloise). Quant à l'épisode, il est lié au cycle de Partholon, qui effectua la première conquête de l'Irlande et serait donc antérieur aux autres Tuátha Dé Danann qui n'arrivèrent que bien plus tard. Nous avons ici un indice que Mars Cicollos était comme Heimdallr, né dès l'aube du monde.

168. Guyonvarc'h, 1970, p. 260-261 ; Oudaer, 2017, p. 179-191.

169. Selon Oudaer, 2017, p. 181, le nom est à rapprocher de *cíchloiscthi* « à la poitrine brûlée », terme qui désigne les Amazones et explique qu'elle est présentée comme venue du Caucase.

170. Provost et alii, 2009 : [2], 546, 551-556. Le site a aussi livré des épées gauloises. Mais la datation de ces objets est tardive (II^e siècle apr. J.-C.) et il peut s'agir de plaques non encore divisées en deux.

l'image d'un Mars celtique aquatique qui surveille du haut du ciel l'arrivée de géants démoniaques venus pour la grande bataille finale. En revanche, on ne peut rêver plus démoniaque adversaire pour la bataille finale. Mais l'invasion de Partholon représente la première prise postdiluvienne de l'île et la bataille de Mag Itha est la première bataille d'Irlande¹⁷¹. Cependant l'arrivée de Cichol possède un doublon lors de la dernière prise de l'île, celle des fils de Mil¹⁷², et nous avons déjà dit ailleurs que *La destruction de l'auberge de Da Derga* signifiait plus que le souvenir d'une historique expédition de pillage et probablement une menace de destruction du monde si l'on en juge par la réflexion de Conaire lorsque les bateaux des pirates atterrissent, secouant si fort l'auberge que lances et boucliers tombent des râteliers et qu'en chutant les armes poussent un cri : « Je ne connais rien de tel, à moins que ce ne soit la terre qui s'entrouvre, ou le Léviathan qui enserme le globe et qui frappe avec sa queue pour renverser le monde, ou la barque de Donn Desa qui a atteint le rivage¹⁷³ ». Il est donc possible que Mars Cicollos fasse allusion à l'adversaire de notre Mars celtique, soit qu'il désigne son adversaire démoniaque comme le patron du *pagus*, soit plus probablement qu'il arbore ce surnom pour illustrer son rôle comme adversaire d'un équivalent gaulois de Cichol dans la bataille finale. L'apparition du Cichol irlandais à la fois lors de la première invasion postdiluvienne et lors de la dernière nous fournit aussi un indice que Mars Cicollos était, comme Heimdallr, né dès l'aube du monde et mourait lors de la bataille finale.

Un diagnostic archéologique réalisé en 2014 a montré que le complexe religieux de Malain comportait aussi, juste à côté du temple de Mars Cicollos, un second édifice dédié à Apollon Mogetimarus et à sa parèdre Sirona. Les deux bâtiments bénéficiaient d'une canalisation apportant l'eau au sanctuaire mais il n'est pas certain que l'élément aquatique jouait un rôle très important dans le culte et le mobilier récolté « ne trahit pas de demande spécifique¹⁷⁴ » des dévots, même si on note des *ex-voto* en tôle de bronze (deux seins, quatre paires d'yeux et un bassin

171. Oudaer, 2017, p. 182.

172. *Ibid.*, p. 997-998.

173. *Togail Bruidne Da Derga*, éd Knott, ll. 501-504, cité dans Robreau, 2008.

174. Vurpillot, 2016, I, p. 388.

masculin) et Vurpillot semble plutôt penser à un sanctuaire oraculaire. Le nom du dieu et l'acuité de sa vision pourraient cependant suffire à expliquer les deux premières catégories.

Le nom de cet Apollon rappelle celui d'un autre dieu gaulois, un Mars Mogetius ou Mocetius connu à Bourges et à Orléans, et aussi le radical du nom de Mayence (*Mogontiacum*), une ville militaire de la frontière rhénane qui tirerait cette appellation d'une déesse Mogontia d'étymologie mal élucidée mais signifiant peut-être « celle qui rajeunit¹⁷⁵ ». Mars Mogetius serait alors à rapprocher du dieu Iovantucarus, « l'ami des jeunes », dont six inscriptions ont été retrouvées à Trèves dans le temple de Lenus Mars, identifiant quatre fois cet « ami » à Mars et deux fois à Mercure¹⁷⁶.

L'association d'un Mars et d'un Apollon dans le même sanctuaire se retrouve probablement à Chartres où on a fouillé devant le grand temple civique un plus petit mais luxueux sanctuaire dédié à Apollon Vatumogons¹⁷⁷. L'épiclèse, jusqu'ici unique, désigne un dieu qui prédit l'avenir (*vatu* signifie devin). En contrebas de ce temple, un bâtiment d'environ 600 m² abritant trois bassins en marbre de forme carrée était pourvu d'un fastueux faux-plafond (symboliquement le ciel ?) à caissons suspendus hexagonaux et losangiques en bois sculpté et peint formant des compartiments à trois, quatre ou cinq degrés de profondeur¹⁷⁸. Deux des bassins sont identiques et déploient sur six degrés de profondeur un

175. L'étymologie de Lacroix, 2023, p. 219, « la grande, la puissante » paraît peu satisfaisante dans la mesure où elle supposerait dans l'épithète de Mogetimarus deux éléments redondants : « le grand puissant » ? Sterckx, 2000, p. 67, préfère un rapprochement avec l'irlandais *mogh* (« garçon, jeune homme, serviteur ») et propose « celui qui rajeunit » pour Mogenios qui figure parmi les diverses épithètes du Mars Latobios du Norique déjà évoqué, Mogounos, une épiclese d'Apollon Grannos, et Mogont.

176. Gose, 1955, p. 37-41.

177. Ce dieu est sans doute identique à l'Apollon Vatumarus (« le grand devin ») de Nesle (Somme) connu par une inscription sur un mortier ayant sans doute servi à des préparations de pharmacopée rituelle chez les Viromanduels (Cocu *et alii*, 2013). Le contexte est ici différent puisqu'il s'agit d'un petit fanum rural cantonné de deux puits qui ont fourni dans leur comblement du matériel liturgique (dont du matériel métallique décoré des effigies des Nymphes et de Sol conduisant son quadrigé et des jambes de bois interprétées comme des *ex-voto* de guérisons).

178. Bouilly *et alii*, 2022.

plan complexe (carré à l'ouverture, étoile à branches tronquées, carré flanqué d'un lobe sur chaque côté...) pour aboutir au centre à un cercle parfait. Ces deux bassins et leurs formes complexes ont peut-être été trop vite jugés purement ornementaux par rapport au troisième bassin au dessin plus sobre formé de carrés emboîtés sur plusieurs niveaux destiné à accueillir les pratiques liturgiques.

L'aspect aquatique des Mars gaulois semble plus discret que celui de leurs équivalents insulaires. Ainsi, au sanctuaire de Mars Mullo à Allonnes, on peut juste noter que le principal dispositif de la cour est une grande fontaine hexagonale située dans l'axe du temple. Mais il est difficile d'en déduire plus que la possibilité de se purifier ou d'effectuer des libations. Serait-ce parce que cet élément du culte serait confié à un collaborateur du dieu avec une triade Mars-Apollon-Sirona qui traduirait celle de Nechtan-Oengus-Boand en Irlande ?

Pour en revenir à Chartres, nous y trouvons associés un usage rituel de l'eau et un dieu à compétence oraculaire en contrebas d'un grand temple civique à quadriportique et exèdres. Malgré l'emprise globale de 6 à 8 ha, la formule est certes bien tassée par rapport au dénivelé du sanctuaire jurassien. Mais on pourrait se demander si les exèdres ne sont pas consacrées à recueillir après l'absorption d'une eau prophétique les résultats d'une inspiration divine dont peuvent profiter aussi bien des particuliers à titre personnel, notamment de jeunes citoyens en quête d'un avenir, que des responsables politiques, ceux des *pagi*, dont la qualification est mentionnée à Rennes ou Trèves. Nous avons vu que des bassins ou fontaines (Allonnes, Chartres), une source (Trèves) sont fréquemment présents sur le site ou que des installations de bains, pas toujours très romanisées, sont adjacentes à nos sanctuaires (Villardards d'Héria et Lydney Park où l'on mentionnerait un devin puisque le responsable des travaux évoqué par l'inscription sur la mosaïque aquatique de Lydney Park serait un interprète des songes). Connaître le temps, c'est-à-dire établir le calendrier, et prédire l'avenir en surveillant le terme de la grande bataille contre les démons, lorsque le ciel s'effondrera (les Gaulois craignaient seulement que le ciel leur tombe sur la tête) tel était peut-être le rôle des prêtres du Mars

celtique, dieu probablement né le premier et mort le dernier comme Heimdallr, et aussi comme Bhīṣma-Dyu qui attend suspendu au-dessus du sol (comme le faux ciel à caissons chartrain ?) le temps où le monde sera détruit. En combattant à chaque calende de mai contre Gwythyr (étymologiquement le « victorieux »), Gwyn fils de Mars Nodens repousse le terme et entretient la vie du monde, mais le nom de son adversaire indique que le jour du jugement final préchrétien était celui de la destruction du monde.

Ainsi l'enquête que nous avons entreprise confirme que le Mars celtique paraît être l'équivalent celtique du Dyu indien et plus encore du Heimdallr scandinave, soit un dieu cadre de pure ascendance indo-européenne. Les résultats ont surtout été obtenus à partir du dossier du Mars Nodens des Bretons insulaires dont la personnalité a fortement influé sur le Núadu irlandais, saint David de Menevia et le roi pêcheur de la littérature arthurienne. Mais Mars Nodens ne semble pas très différent des divers autres Mars d'époque romaine, quelle que soit la diversité de leurs épicleses. Au contraire, c'est une certaine cohérence qui se dégage des éléments entrevus à la faveur des cultes de Mars Mullo, Toutatis, Lenus, Cicollos, Nabelcus ou Albiorix... et même les quelques éléments protohistoriques semblent confirmer des liens avec la tête du bélier, animal qui doit expliquer le nom de Heimdallr.

Le Mars celtique semble d'abord un dieu du temps, de l'intégralité du temps de ce monde promis à une destruction finale dont le rituel du combat des calendes de mai retarde la venue, mais il est aussi le dieu qui organise l'ordre social, celui de la tribu ou du petit royaume de province, du *pagus* ou de la *civitas*. Il a également conservé de ses origines très anciennes une capacité à unir le haut et le bas, le ciel et la terre à travers les eaux. Dyu est un dieu du ciel mais Bhīṣma, le héros qui le transpose dans le *Mahābhārata*, est le dernier-né des enfants de la déesse Ganga (le fleuve Gange), le neuvième mais le seul qu'elle n'a pas noyé, et il renonce à la royauté au profit de son neveu sur une demande du roi des pêcheurs. Heimdallr naît de la blanche crête de la neuvième vague assimilée aux cornes d'un bélier. Saint David, l'Aquatique, naît une nuit d'orage et

de pluies diluviennes au carrefour du ciel, de la terre et de la mer, au sommet d'une falaise battue par les vagues. Le dieu du lac d'Antre unit les eaux du haut et du bas tout en contrôlant le temps et en surveillant l'arrivée des démons qui mettront fin à ce monde. Une eau pure semble un ingrédient absolument indispensable à la vaticination et, dans cette fonction, le Mars celtique semble disposer d'un auxiliaire de choix, un Apollon oraculaire tel le Vatumogons de Chartres.

Le bras d'argent ne nous est guère apparu lors de notre enquête, sinon tardivement à propos des bagues du Toutatis de Grande Bretagne ou du saint Melar armoricain. Mais signalant la défaillance du Mars celtique à être un roi qui règne effectivement¹⁷⁹, le motif a pu être acquis sans grande difficulté au contact de populations germaniques, surtout si ces dernières l'avaient déjà intégré à leur scénario de la bataille eschatologique. Cependant, il y a peut-être une autre explication possible si nous observons que Núadu perd un bras au combat et non une main dans la gueule d'un loup. Le motif irlandais serait alors à rapprocher non du scénario mythologique germanique ou de celui, pseudo-historique, du manchot romain, mais du culte de l'Arès scythique décrit par Hérodote, IV, 62, où il est question de sacrifices animaux, notamment de chevaux, et de sacrifices humains par égorgement où le bras est séparé, épaule comprise, du reste du cadavre. Cela rappelle quelque peu l'ossuaire de Ribémont-sur-Ancre avec ses piles d'os longs, d'omoplates et de bassins humains mélangés à des ossements de chevaux, mais sans aucun crâne, ni trace de tronc¹⁸⁰. Cela rappelle également l'étymologie avancée pour Mars Mullo (« aux tas de butins »). Ce ne serait pas d'ailleurs le seul rapprochement à faire entre Celtes et Scythes. Dumézil¹⁸¹ a aussi montré que le rituel des roues de feu dévalant une pente au solstice d'été dans la vallée de la Moselle, notamment au Markusberg près du temple de

179. Hily, 2007, p. 531 opposerait volontiers un Núadu qui serait un roi du temps de paix et un Lug, roi des temps de guerre, le premier illustrant la fragilité de l'institution, le second la réalité qui veut que le roi doit faire preuve de courage en temps de crise et, nous rajouterons, peut-être aussi que la royauté se donne au violent qui s'en empare.

180. Cadoux, 1984a, p. 142-145; Cadoux, 1984b.

181. Dumézil, 1978; Dumézil, 1986, p. 183-186 avec similarité de la roue d'Ojnon ou Barsag (qui coupe les jambes de Soslan) avec les roues de la Saint-Jean et la mention de sacrifices de béliers à Soslan.

Lenus Mars de Trèves, possédait des parallèles chez les Ossètes qui sont des descendants des Scythes. Il paraît pourtant difficile de croire que le motif du bras coupé de Núadu soit purement accidentel tant il joue un rôle fondamental dans son opposition à Lug entre une divinité céleste et aquatique au bras raccourci qui ne peut plus manier l'épée ni vraiment gouverner et un dieu au long bras maniant la lance de feu et s'imposant comme le plus important et le plus complet des dieux celtiques. On pourrait penser que la solution est à rechercher dans les entrecroisements complexes des mythes de la guerre synéciste et de la bataille finale mis en lumière par G. Oudaer¹⁸² au sein des deux batailles de Mag Tured. À moins que les îles aient connu des variantes mythiques un peu différentes de celles du continent.

Annexe

La Vie de saint David par Rhygyfarch

Nous traduisons le texte latin d'après l'édition de Sharpe et Davies, 2007, p. 108-152, en tenant aussi compte des traductions anglaises de Rees, de Wade-Evans et des éditeurs.

Ici commence la *Vie de saint David*, qui est aussi Dewi, évêque et confesseur, 1^{er} mars.

1. Notre Seigneur, bien qu'il aime et connut à l'avance tout son peuple avant la création du monde, en avait néanmoins annoncé plus d'un par de nombreuses et prodigieuses révélations. C'est pourquoi le saint homme, qui fut nommé David à son baptême mais que le vulgaire appelle Dewi, devint fameux, non seulement parce que, trente ans avant sa naissance, il fut annoncé, d'abord à son père et ensuite à saint Patrick, par la véridique prédiction de la voix des anges mais aussi parce qu'il fut gratifié de dons mystiques.
2. En effet, à une certaine époque, son père, appelé « Saint » du fait de ses mérites et de son nom, qui jouissait du pouvoir sur le royaume du Ceredigion, souveraineté qu'il délaissa plus tard pour obtenir un

182. Oudaer, 2017, p. 603-625.

royaume céleste, fut averti dans son sommeil par la voix d'un ange : « Demain, quand tu t'éveilleras, tu iras chasser ; ayant tué un cerf près de la rivière, tu trouveras là, tout près du fleuve Teifi, trois cadeaux, à savoir le cerf que tu poursuivras, un poisson et un essaim d'abeilles placé dans un arbre au lieu qui est appelé Linhenlann¹⁸³. De ces trois, tu mettras en effet en réserve un gâteau de miel et une partie du poisson¹⁸⁴ et du cerf que tu porteras au monastère de saint Maugan, qui est jusqu'à maintenant appelé le Monastère du dépôt, afin qu'il soit conservé pour un fils qui naîtra de toi. Ces dons prédisent sa vie, le gâteau de miel proclame sa sagesse car, comme le miel est dans la cire, il enfermera une intelligence spirituelle dans un corps matériel. Le poisson résonne assurément de sa vie aquatique car, comme le poisson vit dans l'eau, lui aussi, rejetant le vin, les boissons alcoolisées et tout ce qui peut enivrer, il mena une sainte vie en Dieu se nourrissant de pain et buvant de l'eau, d'où vient aussi qu'il est surnommé David « à la vie aquatique ». Le cerf signifie la domination sur l'antique serpent, car comme le cerf désire une source d'eau quand il s'est repu aux dépens de serpents dépouillés et a gagné en force comme s'il avait renouvelé sa jeunesse, ainsi, il est établi sur les hauteurs comme sur des pieds de cerf, dépouillant l'ancien serpent de la race humaine de son pouvoir de le meurtrir. Choissant la fontaine de vie par le flot constant de ses larmes, renouvelé de jour en jour, il progressa de sorte que, par le nom de la Sainte Trinité, il commença à avoir la connaissance du salut et, par la frugalité de sa très pure nourriture, le pouvoir de dominer les démons.

3. Alors Patrick, instruit de la science romaine, possesseur de multiples vertus, avait été ordonné évêque et cherchait la nation loin d'où il avait vécu en exil au sein de laquelle il pouvait par un infatigable labeur restaurer la lampe d'un fructueux travail par une double dose de l'huile de la charité, ne voulant pas placer la lampe sous le boisseau mais sur le lampadaire de sorte qu'ayant glorifié le Père de tous, sa lumière rayonne sur chacun. Il vint dans la région du peuple du Ceredigion où, ayant séjourné peu de temps, il entra dans le territoire du Dyfed, et là, parcourant le pays, il parvint enfin au lieu appelé *Vallis Rosina* et, reconnaissant qu'il était agréable, il fit le

183. « L'étang du vieux monastère ».

184. La *Vie galloise* plus tardive éditée par W.J. Rees précise que ce poisson est un saumon (*gleisiat*).

vœu d'y servir Dieu fidèlement. Mais comme il retournait cela dans son esprit, un ange lui apparut. « Dieu », dit-il, « n'a pas disposé ce lieu pour toi, mais pour un fils qui n'est pas encore né, ni ne naîtra avant que trente ans ne soient d'abord passés. Mais entendant cela, le valeureux saint Patrick fut surpris et furieux. Il dit : « Pourquoi le Seigneur méprise-t-il son serviteur qui est à son service depuis l'enfance avec peur et amour ? Pourquoi a-t-il choisi un autre qui n'est pas encore né à cette lumière et ne le sera pas avant trente années ? » Et il se préparait à s'enfuir et à abandonner son Seigneur, Jésus-Christ, disant : « Puisque mon travail ne compte pas aux yeux du Seigneur et qu'un autre, qui n'est pas encore né, est préféré à moi, je partirai et je ne me contraindrai pas dorénavant à un tel ouvrage. » Mais le Seigneur aimait grandement Patrick et il envoya un ange pour l'amadouer par des mots amicaux. Il lui dit : « Patrick, réjouis-toi, car le Seigneur m'a envoyé auprès de toi pour que je te montre toute l'île d'Irlande depuis le siège qui est dans la *Vallis Rosina* », lequel est maintenant appelé le Siège de Patrick. Et l'ange lui dit : « Sois heureux, Patrick, parce que tu seras l'apôtre de l'intégralité de l'île que tu apercevras, et tu souffriras là beaucoup de choses à cause du nom du Seigneur, ton Dieu ; mais le Seigneur sera avec toi en toute chose que tu feras, car elle n'a pas encore reçu le Verbe de vie. Et là, tu devras être utile, là le Seigneur t'a préparé un siège, là tu rayonneras par des signes et des miracles et tu assujettiras à Dieu la population tout entière. Que cela soit un signe pour toi : je te montrerai l'île tout entière, les montagnes se courberont, la mer s'abaissera ; de tes yeux levés sur toute l'étendue, tu découvriras depuis ce lieu ce qui t'a été promis. » Et ces mots ayant été dits, il leva les yeux depuis le lieu où il se tenait, qui est maintenant appelé le Siège de Patrick, et il découvrit l'intégralité de l'île. Enfin, l'esprit de Patrick étant apaisé, il remit de bonne grâce le lieu saint à saint David. Et apprêtant un navire au Grand Port, il rappela à la vie un certain vieil homme du nom de Cruimther enterré sur le littoral depuis douze ans. Patrick navigua jusqu'en Irlande, emmenant avec lui l'homme récemment ressuscité qui fut par la suite fait évêque (pour le reste de sa vie, celui qui le souhaite peut le trouver écrit en langue irlandaise).

4. Quand les trente années prédites furent passées, la divine providence envoya le roi Sanctus du Ceredigion jusqu'à la population du pays du Dyfed. Et le roi rencontra une religieuse nommée Nonnita, qui était

vierge, une jeune fille très belle et convenable, que, saisi d'un ardent désir, il viola et elle conçut son fils, saint David ; et, ni avant, ni après, elle ne connut un homme, mais persévérant dans la chasteté de l'esprit et du corps, elle mena la vie la plus exemplaire. En effet depuis le temps de sa conception, elle vécut seulement de pain et d'eau. Dans ce lieu où elle avait été violée et où elle avait conçu, il s'étendait un modeste champ, agréable à la vue, bien pourvu du don de la rosée céleste, dans lequel champ deux grandes pierres apparurent à l'époque de cette conception, l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui n'étaient pas visibles auparavant. En effet, la terre, se réjouissant de sa conception ouvrit son sein pour que soit, à la fois, conservée la modestie de la jeune fille et annoncée la solidité de sa descendance.

5. Son ventre s'accroissant, la mère entra dans une certaine église dans le but de faire, selon les coutumes habituelles, des aumônes et des offrandes pour la naissance de l'enfant et d'entendre la prédication de l'Évangile que saint Gildas, fils de Cau, avait l'habitude de prêcher au temps du roi Triphun et de ses fils. Mais quand la mère entra, Gildas se tut subitement, devenant muet, comme si son gosier s'était fermé. Et, interrogé par les gens pour savoir pourquoi il avait interrompu son sermon et était devenu silencieux, il répondit : « je suis capable de vous parler de choses ordinaires, mais non de prêcher ; vous allez sortir et me laisser seul et je verrai si, alors, je peux prêcher. Donc l'assistance sortit ; mais la mère, dissimulée dans un coin, resta cachée, non par volonté de désobéissance mais parce qu'assoiffée d'un grand désir d'entendre les préceptes de vie elle resta pour démontrer le privilège de sa si noble progéniture. Alors, s'efforçant de tout son cœur avec beaucoup de peine pour la seconde fois, empêché par le ciel, [Gildas] fut incapable de rien dire. Épouvanté de cela, il proféra d'une voix forte : « Je t'adjure », dit-il, « si tu es quelqu'un qui s'est dissimulé, de sortir de ta cachette ». Alors, elle répondit, disant : « Je suis cachée ici entre la porte et le mur ». mais maintenant confiant en la divine providence il dit : « Sors, et laisse les gens entrer à nouveau dans l'église ». Et chacun vint et s'assied au même siège qu'auparavant, et Gildas prêchait distinctement comme une trompette. Et les gens interrogeaient saint Gildas disant : « Pourquoi est-ce que tu n'étais pas capable de nous prêcher l'Évangile du Christ la première fois quand nous voulions l'entendre ? » et Gildas répondit, disant : « Appelez ici la nonne qui est sortie de l'église ». Et quand la mère fut

interrogée, elle confessa qu'elle était enceinte et sainte Nonnita dit : « Voyez, je suis avec vous ». Mais il dit : « Le fils qui est dans l'utérus de cette nonne est plus grand en grâce, en pouvoir et en rang que je ne le suis ; car Dieu lui a donné le privilège, la monarchie et le gouvernement de tous les saints de Bretagne à jamais, avant et après le Jugement dernier. Adieu, frères et sœurs. Je ne suis pas capable de demeurer ici plus longtemps à cause du fils de la nonne, parce que la monarchie sur tous les hommes de cette île lui a été remise, et qu'il est nécessaire pour moi d'aller vers une autre île et de laisser toute la Bretagne à son fils. Une chose est visible à tous, c'est que celui qu'elle mettra au monde surpassera tous les plus savants de Bretagne par le privilège de l'honneur, la fulgurance du savoir et l'éloquence du discours.

6. Pendant ce temps, il y avait un certain tyran du voisinage qui avait appris que, selon la divination des druides, un fils devait naître dans son territoire dont le pouvoir s'étendrait à tout le pays. Cet homme, qui s'intéressait seulement aux choses terrestres, estimait que ses plus grands biens étaient les plus bas et il était tourmenté par une noire envie. Et ensuite, quand le lieu où devait naître l'enfant eut été révélé par les oracles des magiciens, il dit : « Je m'assiérai seul en ce lieu pendant de nombreux jours et qui que ce soit que je trouverai s'y arrêter, même pour une courte durée, je le ferai mourir de mon épée ». Ces choses ayant été ainsi dites, quand les neuf mois furent écoulés et que le temps de l'accouchement approchait, la mère prit un certain jour le chemin qui menait au lieu de la naissance que le tyran surveillait en fonction de la prédiction des devins. Aussi, le temps de la naissance pressant, la mère chercha à atteindre le lieu prédit. Mais, ce jour-là, une telle tempête survint que personne ne pouvait sortir à l'extérieur, car il y avait un grand nombre de très forts éclairs, l'épouvantable bruit de trompette du tonnerre et de grandes inondations causées par la grêle et la pluie. Mais l'endroit où la mère pleurait en accouchant resplendissait d'une lumière si serene qu'il brillait comme si le soleil était visible et que Dieu l'eût mis au-dessus des nuages. La mère, dans son travail d'accouchement, avait près d'elle une certaine pierre sur laquelle, poussée par la douleur, elle s'était appuyée avec ses mains, raison pour laquelle la pierre montre à ceux qui l'examinent des traces imprimées comme sur de la cire. La pierre, compatissant aux souffrances de la mère, se

casse en son milieu, une partie sautant par-dessus la tête de la religieuse jusqu'à ses pieds alors qu'elle donnait naissance à l'enfant. À cet endroit se trouve une église et cette pierre est dissimulée dans le socle de son autel.

7. Plus tard, quand il fut baptisé au même lieu par Ailbe, évêque du Munster, une source d'une eau très claire qui n'avait été vue de personne auparavant apparut subitement, jaillissant pour l'administration du baptême. Et elle guérit les yeux de l'aveugle Mobius qui le tenait lors du baptême ; car le saint homme aveugle qui, comme il est dit, était né sans narines et sans yeux du ventre de sa mère, percevant que l'enfant qu'il tenait sur son sein était rempli de la grâce du Saint-Esprit, prit l'eau dans laquelle le corps de l'enfant avait été trois fois immergé, et s'en aspergea trois fois le visage et, plus vite que cela ne se dit, il en obtint joyeusement la guérison de ses yeux et le plein achèvement de son visage ; et chacune des personnes présentes ce jour-là glorifia le Seigneur et saint David.
8. Le lieu où saint David fut éduqué est appelé *Vetus Rubus*¹⁸⁵ ; et il grandit plein de grâce et plaisant à voir. Et c'est là que saint David apprit l'alphabet, les psaumes, les lectures de toute l'année, le service de la messe, et l'eucharistie ; et là, ses condisciples virent une colombe avec un bec doré jouant auprès de ses lèvres et l'enseignant, et chantant les hymnes de Dieu.
9. Et le temps passant, grandissant en mérites et en vertus et préservant sa chair innocente du contact d'une épouse, il fut fait prêtre et élevé à la dignité sacerdotale.
10. Après cela, il vint auprès du scribe Paulin, un disciple de l'évêque saint Germain, qui menait dans une certaine île *Wincdilandtquendi* une vie agréable à Dieu et qui l'instruisit dans les trois disciplines jusqu'à ce qu'il fût un scribe. Et saint David demeura là plusieurs années, à lire et à se rassasier de ce qu'il lisait.
11. Alors que saint David était avec son maître Paulin, il arriva que ce dernier perdit la lumière de ses yeux à cause d'une très grande douleur. Il appela tous ses disciples, chacun à leur tour, pour examiner et bénir ses yeux. Ils firent comme il leur avait prescrit et il ne reçut la guérison d'aucun d'entre eux. Enfin, il convoqua saint David près de lui et lui dit : « saint David, regarde attentivement mes yeux car ils me tourmentent beaucoup ! » Saint David répondit, disant : « Mon

185 « La vieille ronce ».

père, ne me demande pas d'examiner ton visage ; en effet depuis dix ans, j'ai donné mon attention avec toi à l'Écriture et jusqu'à présent je n'ai pas examiné ton visage ». Et Paulin, admirant sa très grande modestie, dit : « Puisqu'il en est ainsi, il suffira que tu me touches légèrement les yeux et que tu les bénisses, et je serai guéri ». Et, aussitôt qu'il les eut touchés, en un scintillement, ils sont guéris et les ténèbres de ses yeux ayant été chassées, le maître recouvra la lumière qui avait été retirée. Alors des remerciements sont délivrés à Dieu, et Paulin accorda à saint David toutes les bénédictions qui sont écrites dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

12. Peu de temps après cela, un ange apparut à Paulin et dit : « Il est temps qu'ayant doublé ses talents par son commerce, saint David, creusant avec la lente indolence de la paresse, n'enterre pas le talent de la sagesse à lui confiée, mais accroisse avec le plus grand bénéfice l'argent qu'il a reçu de son Seigneur, si bien qu'établi dans la joie du Seigneur il entasse les gerbes des âmes dans la céleste grange de l'éternelle félicité. Car, labourant avec la charrue de l'exhortation et semant autant de graines de blé, il obtint le produit d'une bonne récolte, assurément tantôt cent fois la semence, tantôt soixante fois, tantôt trente fois. Car dans un bœuf vigoureux et un âne faible attelés ensemble, il n'y a aucune efficacité, mais il donnait à certains le pain qui entretient la vie et à d'autres le lait de l'exhortation, il enfermait les uns dans les clôtures des couvents, et il seyait de la décevante convoitise des plaisirs terrestres par diverses sortes d'instructions d'autres qui menaient une vie plus libre. Ainsi, il devint tout pour tous.
13. En effet, il fonda douze monastères à la louange de Dieu. Il vint d'abord à Glastonbury ; là il construisit une église. Ensuite, il vint à Bath ; et ici, les eaux mortifères devenant guérisseuses par sa bénédiction, il leur donna une perpétuelle chaleur de sorte qu'il les rendit convenables pour le bain des corps. Après cela, il vint à Crowland et Repton et, de là, à Colfa et Glascum, et il avait avec lui un autel à deux faces. Alors, il fonda le monastère de Leominster ; après, il édifia une église dans la région du Gwent dans le lieu qui est appelé Raglan ; ensuite, il fonda un monastère dans la région Guhir dans le lieu qui est appelé Langemelach dans lequel il reçut plus tard l'autel qui lui fut envoyé. Il guérit aussi l'aveugle Pebio, le roi de Eryng, lui restituant la lumière des yeux. Deux saints hommes de la province du Cydweli, Boducat et Martrun, lui prêtèrent également main-forte.

14. C'est pourquoi ces fondations effectuées selon la coutume, les objets du culte disposés selon l'ordre canonique et la règle monastique établie, il revint au lieu d'où il était antérieurement parti, c'est-à-dire *Vetus Rubus*. L'évêque Guistilian, son cousin, habitait là ; et comme ils se reconfortaient l'un l'autre par de divins propos, saint David dit : « L'ange du Seigneur m'a parlé, disant : « Au lieu où tu te proposes de servir, à peine un sur cent pourra gagner le Royaume de Dieu » et il m'a montré un lieu où peu nombreux seront ceux qui iront en enfer car tous ceux à la foi solide qui seront enterrés dans le cimetière de ce lieu obtiendront miséricorde. »
15. Un certain jour, David et ses trois plus fidèles disciples, à savoir Aidan, Eliud et Ismael, vinrent ensemble, accompagnés d'une nombreuse troupe de condisciples. Par un choix unanime, ils allèrent au lieu que l'ange avait précédemment indiqué, c'est-à-dire *Vallis Rosina* que les Bretons appellent vulgairement Hoddnant. Là quand le premier feu fut allumé au nom du Seigneur, la fumée s'éleva très haut si bien qu'elle parut remplir toute l'île et aussi, tournant tout autour, l'Irlande.
16. Mais dans le voisinage du lieu, un certain gouverneur et druide appelé Baia, un Irlandais, qui se tenait dans les murs de sa forteresse tandis que les rayons du soleil se répandaient sur le monde, trembla de stupeur en voyant un tel signe. Et il fut tant agité par la colère qu'il en oublia son repas et passa toute la journée dans la tristesse. Sa femme qui vint à lui et lui demanda pourquoi il avait de manière inhabituelle oublié le repas. « Pourquoi es-tu si triste et abasourdi ? », dit-elle, « as-tu mérité cela ? » A quoi, il répondit : « J'ai été affligé d'avoir vu la fumée qui, s'élevant de *Vallis Rosina*, cernait tout le pays car je tiens pour certain que celui qui a allumé le feu surpassera n'importe qui en pouvoir et gloire partout où la fumée de ce sacrifice s'étendra, fut-ce aux extrémités du monde. En effet, cette fumée constitue un présage qui prédit sa renommée ». Sa femme, devenue insensée, dit : « Lèves-toi et, prenant une troupe de serviteurs et les poursuivant de tes glaives vigoureux, tue-les tous, cet homme et ses serviteurs qui ont osé t'offenser en allumant sans ta permission un feu sur ton territoire ! ». Et Baia et son escorte vinrent pour tuer David et ses disciples, mais soudain, tandis qu'ils s'avançaient sur la route, une fièvre les saisit et ils ne purent tuer ni David, ni ses jeunes disciples. Alors, ils blasphémèrent Dieu et saint David et proférèrent de mauvais mots. En effet, la volonté de nuire était présente, bien que la faculté d'accomplir, contrecarrée

- par le Dieu éternel, fût annihilée. Revenus à la maison, ils rencontrèrent la femme : « Notre bétail, dit-elle, nos chevaux, nos moutons et tous les autres animaux sont morts. » Et Baia et sa femme et toute sa maisonnée se lamentaient beaucoup, et ils hurlaient tous ensemble et disaient : « Ce saint et ses disciples que nous avons blasphémés, ils ont tué notre bétail. C'est pourquoi, revenons et, les genoux fléchis, prions le serviteur de Dieu de prendre aussi pitié de nous et de notre bétail. » Et retournant en arrière, demandant miséricorde avec force larmes et prières, ils vinrent auprès du serviteur de Dieu : « La terre où tu es, dirent-ils, sera à toi pour toujours ». Et le même jour, Baia donna en possession perpétuelle à saint David la totalité de *Vallis Rosina*. Et, le serviteur de Dieu David répondit d'un bon mouvement : « Ton bétail ressuscitera. » Et quand il revint à sa maison, Baia trouva son bétail vivant et en bonne santé.
17. Un autre jour, sa femme, enflammée par une rancune jalouse convoqua ses servantes et dit : « allez à la rivière nommée Alun et dénudez vos corps devant les saints hommes en pratiquant des jeux impudiques et en usant de mots grossiers. Les servantes obéirent, se livrant à des jeux impudiques, simulant des rapports sexuels, affichant les caressantes étreintes de l'amour. Elles portèrent l'esprit de certains moines à la lubricité ; elles troublèrent les autres. Ne supportant pas cette insulte intolérable, tous ses disciples, dirent donc à saint David : « Enfuyons-nous de ce lieu parce que nous ne pouvons pas vivre ici en raison du désagrément de ces méchantes femmes. Mais le saint père David, ferme dans sa patiente longanimité, dont l'âme ne pouvait ni se dissoudre dans la mollesse de la prospérité, ni s'effrayer dans la fatigue de l'adversité, dit : « Vous n'ignorez pas que le monde vous hait, mais sachez que le peuple d'Israël marchant vers la Terre promise avec l'arche d'alliance, affaibli mais non vaincu par le danger continu des batailles, anéantit le peuple incirconcis qui le serrait de près. Ce combat révèle le signe manifeste de notre victoire ; en effet, celui qui cherche la promesse de la patrie céleste doit être fatigué mais non vaincu par l'adversité, mais enfin, avec le Christ pour compagnon, il doit s'élever au-dessus de l'immonde souillure des vices. C'est pourquoi nous devons, non vaincre par le mal, mais l'emporter par le bien sur le mal, car si le Christ est pour nous, qui sera contre nous ? Donc, soyez fort dans une guerre inévitable, de peur que votre ennemi se réjouisse de votre fuite. Nous devons rester et Baia doit cesser le com-

bat. Ces mots fortifièrent le cœur de ses disciples et, eux et David, jeûnèrent jusqu'au matin suivant.

18. Ce jour-là, la femme de Baia dit à sa belle-fille : « Allons ensemble à la vallée de l'Alun et cherchons des concombres¹⁸⁶ pour y trouver des noix à l'intérieur ». Elle répondit humblement à sa belle-mère : « Me voici prête ». Elles allèrent ensemble au fond de ladite vallée et, arrivées là, la belle-mère, s'asseyant mollement, dit à sa belle-fille qui s'appelait Dunod : « Mets ta tête sur mon giron car je veux examiner les mèches de tes cheveux ». Et cette innocente jeune fille qui menait depuis l'enfance une vie pieuse et chaste au milieu d'une troupe de mauvaises femmes tourna sa tête innocente sur le sein de sa belle-mère. Mais la démente belle-mère sortit rapidement un rasoir de sa gaine et coupa la tête de la très heureuse vierge. Son sang coula sur la terre et une source limpide surgit en ce lieu, appelé jusqu'à ce jour le Martyre de Dunod par les gens du commun, laquelle source guérit à suffisance beaucoup de maladies des hommes. La belle-mère s'enfuit loin de Baia et personne, sous le ciel, ne sait par quelle sorte de mort elle acheva sa vie. Donc, le gouverneur Baia pleura amèrement, mais David et ses jeunes disciples chantèrent la louange du Dieu éternel.
19. Alors Baia détermina de tuer saint David. Cependant son ennemi, du nom de Lisci, fils de Paucut, lui coupa la tête dans sa forteresse. En effet, sa porte était ouverte au point du jour quand l'ennemi débarqua inopinément de son navire. Et peu après le feu tomba du ciel et consuma rapidement tout l'édifice. Et personne ne douta que Dieu frappa Baia et sa femme à cause de son serviteur David. En effet, il était mérité qu'une juste mort s'abattît sur celui qui menaçait de faire mourir l'homme de Dieu et que celui qui n'était pas miséricordieux pour les serviteurs de Dieu fût châtié sans miséricorde.
20. Donc la malice des ennemis ayant été expulsée par la faveur divine, les moines bâtirent grâce au Seigneur un insigne monastère dans le lieu que l'ange leur avait antérieurement désigné.

186. Ces « concombres » semblent être en fait des conopodes ou noisettes de terre (*pignut* ou *earth-nut* en anglais, *kelloc'h* ou *kellec'h* en breton d'Armorique, ce qui a été rapproché de *kellou*, « testicules ») qui sont des tubercules comestibles que l'on trouve dans les bois et les prés de lisière (cf. Sharpe et Davies, 2007, p. 125, note 56). Conopode est un nom descriptif, un « pied en forme de cône », et certains tubercules peuvent effectivement avoir une forme conique de petit concombre, mais la plupart du temps la racine se termine par un bulbe de forme arrondie de 1 ou 2 cm de diamètre appelé noisette et ayant un goût épicé.

21. Quand tout fut achevé, le saint père décréta dans sa ferveur une telle rigueur dans le projet monastique que chacun des moines passerait sa vie en communauté et, se donnant beaucoup de peine, se consacrerait quotidiennement au travail manuel ; car l'apôtre a dit : « Que celui qui ne travaille pas, ne mange pas ». En effet, sachant que l'oisiveté était l'étincelle et la mère de tous les vices, il soumit les épaules des moines par les fatigues journalières. Car ceux qui soumettent leurs pensées à l'oisiveté enfantent un inconstant esprit de paresse et de perpétuelles incitations à la débauche.
22. Donc, ils travaillent de leurs mains et de leurs pieds avec le plus grand zèle ; ils posent le joug sur leurs épaules ; de leurs bras indomptables ils enfoncent dans la terre les bûches et les pelles ; ils portent dans leurs saintes mains les serpes et les faucilles pour couper ; et par leur propre travail, ils subviennent à tous les besoins de la communauté. Ils refusaient les possessions, réprouvaient les dons des méchants, détestaient la richesse ; ils n'utilisaient aucun bœuf pour le travail du labour. Chacun était sa propre richesse et celle des frères, et chacun était aussi un bœuf. Quand le travail était fini, aucun murmure ne s'entendait ; aucune conversation n'était tenue indépendamment de ce qui était nécessaire ; mais chacun accomplissait la tâche enjointe avec le secours de la prière ou d'une judicieuse méditation.
23. Quand le travail des champs était fini, ils retournaient à la clôture du monastère et ils consacraient le reste de la journée qui à la lecture, qui à l'écriture, qui à la prière. Et quand le soir arrivait et qu'on entendait le son de la cloche, chacun abandonnait ce qu'il faisait ; en effet, si le coup résonnait aux oreilles tandis que certains ébauchaient le haut, ou même traçaient le milieu, du trait d'une lettre, ils abandonnaient leurs occupations et se levaient rapidement. Ainsi, en silence, sans vain discours, ils gagnaient l'église. Après avoir achevé le chant des psaumes, les cœurs en harmonie et les voix tendues, agenouillés, ils poursuivaient le divin service jusqu'à ce que l'apparition des étoiles dans le ciel apporte la fin du jour. Quant au père, resté seul après la sortie de tous, il envoyait à Dieu sa prière particulière pour le rang de l'Église.
24. Enfin, ils se rassemblaient pour le repas. Par le partage du dîner, chacun soulageait ses membres fatigués, toutefois sans excès ; en effet, une excessive satiété, même seulement de pain, engendre la débauche, mais à ce moment-là ils recevaient tous un repas en fonction

de l'inégal état de santé de leur corps et de leur âge. Ils ne servaient pas des plats aux saveurs variées, ni une nourriture très succulente, mais ils se nourrissaient de pain et d'herbes assaisonnées avec du sel, ils étanchaient leur soif ardente par une sorte de boisson ne nuisant pas à la tempérance. Alors, contre les infirmités de ceux qui étaient avancés en âge, ou contre la fatigue de ceux qui avaient effectué un long voyage, ils procuraient le plaisir d'une nourriture plus savoureuse, car on ne doit pas jauger tout le monde à la même mesure.

25. Ayant achevé l'action de grâces, ils se rendent à l'église au son canonique de la cloche et, là, ils s'appliquent pendant presque trois heures aux veilles, prières et genuflexions. Aucun d'eux n'osait pendant qu'ils priaient dans l'église, hardiment bailler, ni éternuer, ni cracher.
26. Ceci fait, ils disposent leurs corps pour le sommeil. Éveillés au chant du coq, ils s'adonnent aux prières et genuflexions et prolongent sans interruption la veille nocturne jusqu'au matin. Et ils s'astreignent ainsi durant les autres nuits.
27. Du vendredi soir jusqu'à ce que la lumière brille à la première heure du dimanche, ils se consacrent aux veilles, prières et genuflexions, excepté une heure après les matines le samedi.
28. Ils révèlent leurs pensées au père, demandent la permission du père même pour les exigences naturelles. Toutes les choses sont communes. Rien n'est « à moi » ou « à toi » car celui qui dirait « mon livre » ou « mon » quelque autre chose serait tout de suite soumis à une sévère pénitence. Ils étaient habillés de vêtements de vil prix, surtout de peau. Il y avait là une indéfectible obéissance aux ordres du père, une persévérance dans la conduite et une probité en toutes choses.
29. En effet, celui qui, désirant emprunter le chemin de la sainteté monastique, demandait à entrer dans la communauté des frères, restait auparavant devant la porte du couvent pendant dix jours comme un réprouvé et était aussi soumis à un opprobre verbal. S'il s'armait de patience et demeurerait ferme jusqu'au dixième jour, il était admis à servir sous les ordres d'un plus âgé qui avait la charge de portier. Et quand il s'était ici donné beaucoup de peine pendant beaucoup de temps et qu'il avait vaincu les nombreux conflits de son âme, enfin il était jugé digne d'entrer dans la communauté des frères.
30. Ils ne possédaient rien de superflu, la pauvreté volontaire était prise ; en effet, de quiconque désirait partager leur manière de vivre, le

saint père n'acceptait rien de ses biens qu'il abandonnait en renonçant au monde, pas même un denier, comme je l'ai dit, pour l'emploi du monastère. Mais reçu nu, comme le rescapé d'un naufrage, il ne pouvait s'élever de sa propre exaltation au milieu de ses frères, ou bien, s'appuyant sur ses biens, ne pas fournir le même travail que les frères, ou encore, renonçant à l'état religieux, reprendre de force ce qu'il avait abandonné au monastère et transformer en colère la patience des frères.

31. Et ce saint père, versant quotidiennement des fontaines de larmes, exhalant le parfum des encensements et des prières et brûlant de la double chaleur de la charité, consacrait de ses mains pures l'offrande due du corps du Seigneur et, dans cet état, après les matines continuait seul des entretiens avec les anges. Après cela, il allait tout de suite chercher de l'eau froide dans laquelle, séjournant longuement, il domptait toutes les ardeurs de la chair. Alors il passait le jour entier, impassiblement et infatigablement, en enseignant, en priant, en s'agenouillant, et en prenant soin des frères, et aussi en nourrissant une multitude d'orphelins et de veuves, de nécessiteux, de faibles, d'infirmités, de pèlerins. Ainsi, il commença, continua et finit. La brièveté délibérée de ce résumé nous empêche, d'expliquer les autres aspects de son austère discipline, bien que ce soit nécessaire en tant qu'exemple. Mais il imitait les moines égyptiens et vivait sa vie à l'image de la leur.
32. C'est pourquoi, ayant appris la bonne réputation de saint David, les rois et les princes de ce monde abandonnaient leurs royaumes et venaient à son monastère. Il arriva donc que Constantin, roi de Cornouailles, abandonna son royaume et soumit son indomptable et orgueilleux cou à une humble obéissance dans une cellule du père. Et là, il vécut longtemps, dans un fidèle service. Enfin, il fonda un monastère dans un autre pays lointain. Mais puisque nous en avons dit assez sur la manière dont David vivait, revenons maintenant à ses miracles.
33. Un certain jour, les frères se réunirent et se plainquirent : « Ce lieu, disaient-ils, a des eaux en hiver, mais en été la rivière coule à peine comme un petit ruisseau. » Ayant entendu cela, le saint père partit et vint à un lieu proche où un ange lui parla. Et priant ici sincèrement et très longuement les yeux levés vers les cieux, il demanda l'eau indispensable. Pendant qu'il priait, une source d'une eau très claire

- coula. Et parce que le pays ne permettait pas à la vigne de fructifier, l'eau était changée en vin pour l'accomplissement du sacrement du corps et du sang du Seigneur si bien qu'en son temps, on ne manqua jamais de vin pur. Ce fut le plus louable des dons faits par le Seigneur à un tel homme. Mais nous connaissons encore d'autres fontaines d'eaux douces données par les disciples, à l'imitation du père, pour l'utilité de l'humanité et pour le bienfait de la santé.
34. Un autre jour, aussi, un certain paysan appelé Terddi, priant et suppliant beaucoup, réclama le service de la charité. « Notre terre, dit-il, est sèche, et nous endurons beaucoup de fatigues pour aller chercher l'eau parce que nous avons un long chemin à faire jusqu'à la rivière. Mais le saint père, qui était compatissant aux besoins de ses voisins, s'avança humblement, croyant que par l'effet de la requête du suppliant et de sa très humble compassion, il pouvait trouver de l'eau. C'est pourquoi, venant et ouvrant de la pointe de son bâton un petit trou dans le sol, il en sortit une fontaine d'eau très claire, laquelle bouillonnait de manière continuelle et dispensait l'eau la plus fraîche à la saison chaude.
35. À un autre moment, alors qu'à une certaine occasion saint Aidan, son disciple, lisait à l'extérieur pour renforcer l'enseignement qu'il recevait, le chef du monastère survint lui ordonnant de prendre deux bœufs pour apporter du bois depuis la vallée car la forêt était éloignée. Donc, le disciple Aidan obéit dès que l'ordre fut reçu et, sans prendre le soin de fermer le livre, il part vers la forêt. Ayant chargé le bois et ayant harnaché les bêtes de trait, il prend le chemin du retour. Mais la route longeait un précipice taillé à pic sous lequel la mer s'agite. Et quand la charrette arrive près du précipice, les bœufs sont précipités dans la mer. Cependant, tandis qu'ils chutent, il fait sur eux le signe de la croix et il advient que, recevant sain et sauf des vagues les bœufs et le véhicule, il poursuive joyeusement le chemin. Mais tandis qu'il faisait route, il survint un tel déluge de pluies que les fossés deviennent des ruisseaux. Ayant terminé son voyage et libéré les bœufs du travail il vint au lieu où il avait laissé le livre et le retrouva ouvert, non endommagé par la pluie, tel qu'il l'avait laissé. Et quand les frères eurent appris cela, la grâce du père et l'humilité du disciple furent pareillement louées. En effet, la grâce du père expliquait que le livre fut préservé intact de la pluie pour l'obéissant disciple, et l'humilité du disciple que les bœufs du père furent sauvés.

36. Alors, pleinement instruit, puissant en vertus, minutieusement purifié de tout vice, saint Aidan se dirigea vers l'Irlande. Et, après y avoir bâti un monastère appelé Guernin (Ferns) en langue irlandaise, il mena une vie très sainte.
37. Et la nuit de Pâques, alors qu'il s'employait passionnément à la prière, un ange lui apparut, disant : « Sais-tu que demain, au déjeuner, du poison sera servi par quelques-uns des frères au vénérable saint David, assurément ton père ? » Et saint Aidan répondit : « Je ne sais pas. » L'ange lui dit : « Envoie un de tes serviteurs pour informer le père. » Et saint David répondit : « Il n'y a pas de bateau équipé et le vent ne souffle pas dans la bonne direction pour naviguer. » L'ange lui dit : « Laisse ton condisciple nommé Scutinus aller jusqu'au rivage de la mer, car, de là, je le transporterai. Donc, obéissant, le disciple gagna le littoral et entra dans la mer jusqu'au genou. Un monstre marin le recueillit et le transporta jusqu'aux abords de la cité [du monastère ?].
38. Quand les solennités de Pâques eurent été achevées, le saint père, saint David, vint dîner avec les frères au réfectoire. Scutinus, son ancien disciple, le rencontra et, lui ayant rapporté tout ce qui avait été fait à son encontre et tout ce que l'ange avait confié à son sujet, ils s'attablèrent ensemble au réfectoire, joyeusement et en rendant grâce à Dieu. La prière terminée, le diacre qui avait l'habitude de servir le père se leva et posa le pain empoisonné sur la table ; le cuisinier et l'économe étaient de mèche avec lui. Mais Scutinus, qui avait aussi un autre nom, Scolanus, se leva : « Aujourd'hui, dit-il, personne, frère, n'approchera du service du père ; en effet, je m'y consacrerai ». Aussi, le diacre, confus, se retira, conscient de ce qu'il avait fait et raide de stupeur. Et saint David reçut le pain empoisonné. Il le divisa en trois parts. Il en donna une au petit chien qui se tenait à l'extérieur, près de la porte, et aussitôt qu'il en eût goûté une bouchée, il finit sa vie par une mort misérable. En effet tous ses poils tombèrent en un clin d'œil, ses entrailles crevèrent, sa peau se fendit de toutes parts. Et les frères étaient stupéfaits par ce qu'ils voyaient. Saint David envoya une autre part au corbeau qui nichait dans un frêne qui était entre le réfectoire et la rivière du côté sud, et aussitôt qu'il l'eût touché de son bec, il tomba, mort, de l'arbre. Quant à la troisième part, saint David la tenait dans sa main ; il la bénit et la mangea en rendant grâce ; et tous les frères, frappés d'étonnement mais aussi paralysés d'admiration, le regardèrent pendant presque trois heures. Et, nul signe d'empoisonne-

ment mortel n'apparaissant, il conserva sans trembler la vie sauve. Et saint David fit savoir à ses frères tout ce qui avait été fait par les trois susdits hommes. Et tous les frères se levèrent et pleurèrent, et ils maudirent les trois hommes fourbes, à savoir l'économe, le cuisinier et le diacre et les condamnèrent unanimement, eux et leurs futurs semblables, disant qu'ils n'auraient jamais part de toute l'éternité dans le royaume des cieux.

39. À un autre moment, saisi de l'insatiable désir de visiter les reliques des apôtres saint Pierre et saint Paul, d'un pied infatigable, ce très fidèle abbé irlandais nommé Barre prit parmi d'autres la route sacrée du pèlerinage. Après avoir accompli son vœu salutaire, revenant à la clôture de son monastère, il visita le saint homme, saint David ; et là, étant resté quelque temps à s'entretenir dévotement, il fut retardé très longuement parce que le navire équipé pour le retour dans sa patrie en fut empêché par le manque de vent. Craignant alors qu'en l'absence de l'abbé, le relâchement des liens de la charité produise des tensions, des querelles et des bagarres parmi les frères, - de même que les abeilles, à la mort de la reine, mettaient en pièces et anéantissaient les rayons de miel, solidarisés par la colle d'une cire tenace -, l'esprit anxieux, il rechercha et trouva un moyen de retour merveilleux. En effet, un certain jour, il demanda le cheval que le saint père David avait l'habitude de chevaucher pour les besoins de son établissement ecclésiastique. On le lui accorda. Ayant reçu la bénédiction du père, il atteignit le port, entra dans la mer ; confiant dans la bénédiction du père et le maintien du cheval, il l'utilisa comme navire. Et en effet, le cheval traça son chemin au milieu de l'amoncellement des vagues tumescentes comme la charrue laboura son sillon dans une plaine cultivée.
40. Mais comme il s'éloignait dans la mer, il parvint là où saint Brendan menait une vie merveilleuse sur le dos d'une baleine. Et saint Brendan, voyant un homme montant un cheval dans la mer, fut stupéfait et dit : « Quelle merveille Dieu fait en ses saints ! ». Le cavalier approchait du lieu où il était, si bien qu'ils pouvaient tour à tour se saluer. S'étant salués mutuellement, saint Brendan demanda de quel lieu il était et d'où il venait et comment il en vint à chevaucher sur la mer. Ayant raconté la cause de son voyage, Barre dit : « Comme le retard de mon navire me retenait loin de mes frères, le saint père David me donna pour mon besoin le cheval qu'il avait l'habitude de monter et,

protégé par sa bénédiction, j'ai ainsi taillé ma route ». Brendan lui dit : « Va en paix. Je viendrai et le verrai. » Quant à Barre, il atteignit sans incident son pays et il raconta aux moines ce qui lui était arrivé. Ils conservèrent le cheval au service du monastère jusqu'à sa mort. Après sa mort, ils façonnèrent et peignirent une sculpture du cheval en témoignage du miracle, laquelle est conservée, recouverte d'or, jusqu'à nos jours dans l'île d'Irlande, et elle est également réputée pour l'abondance de ses miracles.

41. À un autre moment, un autre de ses disciples nommé Modomnoc creusait une route avec les frères sur une pente près des limites du monastère afin qu'un accès plus facile soit fait pour les voyageurs qui transportaient leurs charges de marchandises. Et il dit à un des ouvriers : « Pourquoi travailles-tu si paresseusement et si lentement ? » Et, à ces mots, ce dernier excité par un esprit colérique leva l'outil de fer, à savoir une hache bipenne, qu'il tenait dans sa main et tenta de le frapper à la tête. Mais le saint père David, regardant cela de loin leva la main vers eux, faisant le signe de la croix ; et alors la main de l'assaillant se dessécha [se raidit].
42. Vraiment, presque le tiers ou le quart de l'Irlande servait David l'Aquatique, où était Maidoc, qui aussi depuis l'enfance (est nommé) Aidan, auquel David avait donné une clochette appelé Crue din. Mais ce dernier quand il passa la mer vers l'Irlande, oublia sa clochette. Et Maidoc envoya un messenger à saint David pour qu'il lui transmette son agréable clochette. Et saint David dit : « Garçon, reviens auprès de ton maître ». Et il arriva que le jour suivant, pendant que le garçon revenait, la clochette se trouva auprès de l'illustre Aidan. Un ange effectua le transport au-delà de la mer avant que le messenger ne soit revenu.
43. Après cela, le déjà mentionné Modomnoc, qui s'était adonné à l'obéissance et à l'humilité depuis de nombreuses années et dont les vertueux mérites s'accroissaient, chercha à gagner l'île d'Irlande. Alors qu'il embarquait sur un vaisseau, une grande multitude d'abeilles le suivit et s'installa avec lui à la proue du navire où il s'était assis. En effet, il soignait les ruches en plus des autres travaux de la communauté, se préoccupant de la nourriture des essaims de jeunes abeilles, si bien qu'il pouvait procurer le plaisir de quelque très savoureux mets aux indigents. Mais il ne pouvait pas souffrir de dépouiller la communauté des frères et il imagina de revenir en visite en présence du

saint père, accompagné par la foule des abeilles qui volèrent jusqu'à leurs ruches. David le bénit pour son humilité. Alors il dit au revoir au père et aux frères et il partit. Mais à nouveau les abeilles le suivirent. Et il en allait chaque fois ainsi que lorsqu'il sortait elles le suivirent. Une troisième fois, il s'embarqua assez longuement et il en fut comme avant. Les essaims le suivirent et il retourna auprès de David pour la troisième fois. À cette troisième occasion, saint David laissa s'embarquer Modomnoc avec les abeilles et les bénit, disant : « Que la terre vers laquelle vous vous hâtez abonde de votre semence ! Que, jamais, votre progéniture n'y manque ! Notre monastère sera déserté par vous pour toujours ! Votre descendance ne s'y développera jamais ! » Nous avons appris par l'expérience que cela est resté le cas jusqu'à maintenant ; en effet nous avons découvert que les essaims apportés dans le monastère dudit père n'y demeuraient que peu de temps et, le quittant, disparaissaient. Et l'Irlande où, jusqu'à ce temps les abeilles ne pouvaient jamais vivre, est enrichie par une excessive abondance de miel. C'est pourquoi, par la bénédiction du saint père, elles se sont multipliées dans l'île d'Irlande puisqu'il est bien connu qu'elles ne pouvaient en aucune manière y vivre auparavant ; en effet, si l'on jetait de la terre ou des pierres irlandaises au milieu des abeilles, se dispersant et s'enfuyant, elles s'échapperaient en grand nombre.

44. En même temps que ses vertus, son rang et son rôle s'accroissaient. En effet, une certaine nuit, un ange vint à lui, disant : « Demain, ceins toi-même tes chaussures, pars vers Jérusalem et entreprends le voyage tant désiré ; et j'appellerai aussi deux autres pour être tes compagnons de route, à savoir Eliud qui est à présent communément appelé Teilo et fut autrefois un moine de ce monastère, et aussi Paternus dont l'existence et les miracles sont rapportés dans sa propre *Vie*. Et le saint père, étonné de la prescription de l'ordre, dit : « Comment cela sera-t-il fait ? En effet, ceux que tu me promets pour compagnons sont distants de trois jours ou plus de voyage par rapport à nous et entre eux ? » L'ange lui dit : « Cette nuit, j'irai auprès de chacun d'eux et ils viendront au lieu convenu que je te montrerai maintenant. » Et sans attendre, saint David, qui avait mis en ordre tout ce qui était nécessaire au monastère, reçut la bénédiction des frères et partit le matin à la première heure. Il arriva au lieu désigné, y rencontra les frères promis et ils poursuivirent ensemble leur chemin. En tant que camarades de voyage, ils étaient égaux ; dans son esprit,

aucun ne se considérait comme supérieur ; chacun était le serviteur des autres, chacun était le maître ; empressés à la prière, ils mouillaient la route de leurs larmes ; plus loin leurs pieds les mèneraient, plus ample serait leur récompense ; ils avaient une seule âme, une seule joie, une seule douleur.

45. Après avoir traversé la Manche et être arrivés en Gaule, ils entendirent les langages étrangers de diverses nations et, comme les apôtres qui, lorsqu'ils vivaient dans des nations étrangères, n'avaient pas besoin d'un interprète et fortifiaient la foi des autres avec les mots de la vérité, le père David fut doté du don des langues.
46. Enfin, ils parvinrent aux confins tant désirés de la ville de Jérusalem. Et la nuit précédant leur arrivée, un ange apparut en songe au patriarche, disant : « Trois hommes catholiques viennent des extrémités occidentales que tu recevras avec joie et avec le don de l'hospitalité et que tu consacreras évêques pour moi ». Le patriarche prépara trois sièges des plus honorables et quand les saints entrèrent dans la cité, il se réjouit grandement et les reçut avec bienveillance sur les sièges qu'il avait préparés. Fortifiés par leur entretien spirituel, ils rendirent grâce à Dieu. Alors, soutenu par le choix divin, il éleva saint David à l'archiépiscopat.
47. Ceci étant fait, le patriarche s'adressa à eux, disant : « Obéissez à ma voix et prêtez l'oreille à ce que je prescris. Le pouvoir des Juifs, dit-il, contre les Chrétiens se renforce. Ils nous inquiètent, ils refusent la foi. Donc, obéissez et sortez chaque jour l'un après l'autre pour prêcher, pour que, sachant que la foi chrétienne est divulguée sur les confins occidentaux et chantée jusqu'aux ultimes extrémités de la terre, leur violence, réfutée, se calme. Ils obéissent à l'ordre. Chacun d'eux prêcha chaque jour et avec succès. Beaucoup se convertirent et d'autres furent fortifiés.
48. Quand tout cela fut accompli, ils entreprirent de revenir en leur pays. Alors, le patriarche enrichit le père David de quatre dons, à savoir, un autel consacré, puissant en innombrables miracles, sur lequel il effectuait le sacrifice du corps du Seigneur et qui, caché sous des couvertures de peau, n'a jamais été vu des hommes depuis la mort du pontife ; également une cloche insigne qui était aussi renommée pour ses miracles ; et un bâton, et aussi une tunique tissée d'or. Le bâton, resplendissant de glorieux miracles, était illustre par toute la patrie. « Mais, dit le patriarche, parce que ce sera difficile pour vous

de les transporter durant votre voyage de retour, revenez en paix. Je les enverrai après vous ». Ils prirent congé du père et revinrent dans leur patrie. Et comme chacun d'eux attendait la réalisation de la promesse du patriarche, ils reçurent leurs cadeaux par l'entremise des anges, David assurément dans le monastère qui est appelé Llangyfelach, Paternus et Eliud chacun dans son propre monastère. De là, le vulgaire prétend qu'ils viennent des cieux.

49. Parce que l'hérésie pélagienne, même après la seconde intervention de saint Germain, renaissait, introduisant son obstinée vigueur à la manière du poison du venimeux serpent dans les lieux les plus reculés du pays, un synode universel de tous les évêques de Bretagne fut réuni. C'est pourquoi cent-dix-huit évêques furent rassemblés et une innombrable multitude de prêtres, d'abbés et de clercs d'autres rangs, de rois, de princes, de laïcs, d'hommes, de femmes, était présente de sorte qu'une grande foule recouvrait la totalité du terrain alentour. Et les évêques murmuraient entre eux, disant : « Il y a trop de monde, et non seulement une voix, ni même le son d'une trompette, ne pourrait être entendu de toutes les oreilles. C'est pourquoi, en retournant à sa maison, tout le peuple ou presque, reviendra non affecté par la prédication contre le fléau hérétique ». Donc, il fut arrangé qu'on s'adresserait au peuple de la manière suivante, à savoir qu'un tas de vêtements serait érigé sur le haut sol et que l'orateur s'y tiendrait debout pour prêcher. Et si quelqu'un était riche d'un tel don oratoire que ses paroles fussent entendues des oreilles des plus éloignés, il serait, de l'avis général, fait archevêque métropolitain. Alors, au lieu fixé qui se nommait Brevi, ils érigèrent une tour de vêtements et s'efforcèrent de prêcher ; mais, comme si leur gosier était obstrué, leur discours atteignait difficilement les premiers rangs. Le peuple attendait leurs mots, mais la majorité n'entendait pas. L'un après l'autre, ils essayaient de prêcher, mais en vain. C'était une grande difficulté. Ils craignaient que la population revienne chez elle sans que l'hérésie ait été écartée. « Nous avons prêché, dirent-ils, mais sans aucun profit. Aussi notre travail a-t-il été rendu inutile ». Mais, se levant, un certain évêque appelé Paulinus avec lequel le saint pontife David avait autrefois étudié dit : « Il y a un certain homme qui a été fait évêque par le patriarche et qui n'est pas encore venu à notre synode. Il est éloquent, plein de grâce, d'une religion recommandable ; il bénéficie du commerce des anges ; c'est un homme aimable, au regard

agréable, à la splendide apparence, de quatre coudées de hauteur. Mon avis est donc de l'inviter.

50. Des messagers sont immédiatement envoyés, ils arrivent auprès du saint évêque et lui disent à quel propos ils venaient. Mais l'évêque refuse, disant : « Ne me tentez pas ! Quelle sorte d'homme serais-je si je suis capable de faire ce qu'ils ne peuvent pas ? Je connais mon insuffisance. Allez en paix ! » Des messagers sont envoyés une deuxième puis une troisième fois, mais même ainsi il n'accepte pas. Enfin, sont envoyés Daniel et Dubricius, les très saints hommes et les plus fidèles des frères. Mais le saint évêque David, averti par l'esprit prophétique, dit aux moines : « Aujourd'hui, frères, de très saints hommes viennent à nous. Recevons-les avec joie. Procurez-vous du poisson en supplément du pain et de l'eau. Les frères arrivés, ils se saluent mutuellement et parlent de saintes choses. Le repas est servi. Ils assurent que jamais ils mangeront dans son monastère à moins qu'il ne revienne au synode en leur compagnie. Mais le saint répond : « Je ne peux pas vous refuser. Mangez et nous rendrons ensemble visite au synode, mais alors je ne serai pas capable de prêcher. Cependant j'apporterai par mes prières le peu d'aide que je puis ».
51. Cependant, s'avançant, ils parviennent à un lieu proche du synode et voici qu'ils entendent près d'eux une lamentation funèbre. Le saint dit à ses compagnons : « J'irai là où il y a cette grande lamentation. » Ses compagnons répondirent en disant : « Allons à l'assemblée de peur que notre retard ne choque ceux qui nous attendent ! » S'écartant du chemin, l'homme de Dieu poursuivit jusqu'au lieu d'où s'élevait la lamentation près de la rivière Teifi. Et il y avait là une mère endeuillée veillant le corps de son fils décédé, lequel était appelé Magnus. Or, saint David, consolant la mère, la soutenait de ses conseils salutaires. Et celle-là, ayant appris sa renommée et se jetant à ses pieds, supplia de ses cris importuns qu'il prenne pitié d'elle. L'homme de Dieu, compatissant aux infirmités humaines, s'avança vers le corps du défunt et mouilla son visage de larmes ; et il se pencha sur le corps du défunt, et pria Dieu, et dit : « Seigneur, mon Dieu, toi qui descendis du sein du Père en ce monde pour nous pécheurs, afin de nous délivrer des griffes de l'antique Ennemi, aies pitié de cette femme, et donnes la vie à son fils unique, et communique-lui le souffle de vie, pour que ton nom puisse être loué par toute la terre. Enfin, les membres étant réchauffés et l'âme revenue, le corps fris-

sonna et, tenant l'enfant par la main, il le rendit sain et sauf à la mère. Et la mère changea ses pleurs d'affliction en larmes de joie, disant : « Mon fils était mort, mais grâce à toi et à Dieu, il vit désormais à nouveau. » Et le saint homme prit le garçon, et il plaça sur ses épaules le livre des Évangiles qu'il portait toujours sur sa poitrine, et il le fit aller avec lui au synode. Et après cela, pendant beaucoup d'années, il mena une sainte vie, aussi longtemps qu'il vécut. Tous ceux qui virent le miracle louèrent le Seigneur et saint David.

52. De là, il vint au synode. La troupe des évêques se réjouit. Le peuple est en joie. La multitude rassemblée exulte. Il lui est demandé de prêcher. Il ne refuse pas le sentiment du concile. Ils lui ordonnent de monter sur le tas de vêtements entassés, mais il refusa. C'est pourquoi, il commanda au garçon récemment ressuscité d'étaler son mouchoir sous ses pieds. Assurément, se tenant debout dessus, il exposa l'Évangile et la loi, à la manière d'une trompette. En présence de tous, une colombe blanche comme la neige descendit des cieux, se posa sur ses épaules et y resta longtemps, autant qu'il prêcha. Et tandis qu'il prêchait, d'une voix claire entendue de tous, aussi bien des plus proches que de ceux qui étaient les plus éloignés, le sol s'enfla dessous lui et se souleva pour former une colline. De sa position sommitale, il est vu de tous comme s'il se tenait sur une montagne élevée, et enfla sa voix comme une trompette. Sur le haut de cette colline, une église est (maintenant) située. L'hérésie est repoussée, la foi est confirmée dans des cœurs solides. Tous sont d'accord. Ils remercient Dieu et saint David.
53. Ensuite, béni et glorifié par la bouche de tous, il est établi archevêque du consentement de tous les évêques, princes, nobles et de toutes les autres personnes de tous rangs de la nation bretonne ; et aussi, sa cité (son monastère) fut déclarée la métropole de tout le pays si bien que celui qui la dirigerait serait archevêque.
54. Donc, l'hérésie ayant été repoussée, les décrets de la réglementation catholique et ecclésiastique furent confirmés, lesquels, anéantis et presque oubliés en raison des fréquentes et cruelles attaques des ennemis, ont cessé d'être. À travers eux, comme éveillé d'un profond sommeil, chacun menait à l'envi les guerres du Seigneur. Ils ont été découverts, en partie, dans de très vieux écrits du père, consignés de sa sainte main.
55. Ensuite, dans les années qui suivirent, un autre synode appelé Victoire fut rassemblé. Dans ce dernier, un grand nombre d'évêques, de

prêtres et d'abbés étant réunis, ils renouvelèrent après un examen solide et rigoureux ce qu'ils avaient affirmé antérieurement, et ajoutèrent quelques précisions utiles. Donc, par suite de ces deux synodes, toutes les églises de notre patrie reçurent leur modèle et leur règle de l'autorité romaine. Les décrets qu'il a affirmés de sa bouche, lui-même, l'évêque, seul, les consigna par écrit de sa sainte main.

56. Donc, les frères construisent des monastères en tous lieux de tout le pays. Partout les cloches sont entendues ; partout les voix en prières s'élèvent vers les étoiles ; partout, des miracles sont rapportés au sein de l'Église par des épaules infatigables ; partout, les dons de la charité sont distribués à pleines mains aux nécessiteux. Et saint David, l'évêque, de qui tous reçurent la norme et la manière de vivre droitement, fut fait le gardien suprême de tous, le défenseur suprême, le prédicateur suprême. Pour tous, il était l'ordre, il était la dédicace, il était la bénédiction, il était l'absolution, la correction (fraternelle), l'enseignement, la vie des pauvres, la nourriture des orphelins, le soutien des veuves, la tête de la patrie, la règle des moines, le chemin à travers le monde, il était tout pour tous. Combien semait-il d'essaims de moines ! Combien utile il fut pour tous ! Combien de miracles illustrèrent sa gloire ?
57. Et tous les évêques sans exception donnèrent à saint David l'autorité et la monarchie et la domination ; et ils s'accordèrent tous sur la légitimité de son asile, qu'il soit offert à un ravisseur, et à un meurtrier et à un pécheur, et à toute mauvaise personne, fuyant de lieu en lieu, avant n'importe quel saint, et rois, et hommes dans toute l'île de Bretagne, dans chaque royaume et chaque région, partout où il y aurait un champ consacré à saint David. Et il ne faut laisser aucun roi, ni ancien, ni gouverneur, ni même aucun évêque, supérieur et saint, oser donner asile avant saint David. Car son asile précède celui de n'importe quel homme, et personne n'est avant lui, parce qu'il est la tête, le précurseur et le maître de tous les Bretons. Et ils statuèrent tous que quiconque n'observerait pas ce décret, à savoir l'asile de saint David, serait anathème et maudit.
58. Et ainsi, conduit jusqu'à un grand âge, il fut célébré comme la tête de la race britannique et l'honneur de la patrie, et il acheva sa vieillesse à l'âge de cent quarante-sept ans.
59. Quand le jour approcha où il recevrait la sainte récompense de ses mérites, le huitième jour des calendes de mars, alors que les frères

célébraient les matines, un ange s'adressa à lui, disant d'une voix claire : « Le jour que tu as longtemps désiré est maintenant proche. » Aussi, reconnaissant la voix amicale, le saint évêque lui dit, le cœur joyeux : « Seigneur, laisse maintenant ton serviteur partir en paix. » Cependant les frères, entendant seulement le son et ne comprenant pourtant pas le sens des mots, en effet, ils les avaient entendus converser, tombèrent à terre terrifiés. Alors le monastère tout entier fut rempli de la musique des anges et d'une agréable odeur de parfum. Et le saint évêque s'écriant d'une voix forte, l'esprit soulevé dans les cieux, parla : « Seigneur Jésus-Christ, reçois mon esprit. » L'ange dit à nouveau d'une voix claire comprise des frères : « Tient-toi prêt et mets ta ceinture ! Aux calendes de mars, le Seigneur Jésus-Christ viendra à ta rencontre avec une grande troupe d'anges. »

60. Après avoir entendu cela, les frères firent une grande lamentation avec de violents sanglots. Un immense chagrin se répand. Le monastère est inondé de larmes, disant : « O, saint évêque David, enlève notre chagrin ». Et ce dernier, les charmant et les soutenant par de douces paroles de consolation, disait : « Frères, soyez fermes ! Portez jusqu'à la fin le joug auquel vous avez unanimement consenti et, quel que soit ce que vous avez vu et entendu avec moi, entretenez-le et achevez-le ! Donc, de cette heure jusqu'au jour de sa mort, restant dans l'église, il prêchait à tous. »
61. Et ainsi, cette nouvelle fut portée très rapidement en un jour dans toute la Bretagne et l'Irlande par un ange qui disait : « Sachez que la semaine prochaine, votre maître saint David passera de ce monde au Seigneur ».
62. Alors des foules de saints, tels des abeilles affluant vers la ruche à l'approche de la tempête, accoururent de tous côtés, se dépêchant de visiter promptement le saint père. Le monastère déborde de larmes, la lamentation résonne jusqu'aux étoiles ; les jeunes le pleurent comme un père, les vieillards comme un fils. Et quand survient le dimanche, une grande multitude l'ayant écouté prononcer un très noble sermon, il consacra de ses mains pures le corps du Seigneur. Ayant partagé le corps et le sang du Seigneur, il fut saisi par la douleur et fut affaibli. Ayant achevé l'office et béni le peuple, il s'adressa à tous, disant : « Mes frères, persévérez dans ce que vous avez appris de moi et ce que vous avez vu avec moi. Le troisième jour de la semaine, le premier mars, je prendrai le chemin de mes pères. Je vous dis adieu. Et je partirai. Plus jamais, nous ne nous reverrons sur

cette terre ». Alors la voix de tous les fidèles s'éleva en lamentations et en gémissements, disant : « Oh ! que la terre nous engloutisse, que le feu nous consume, que la mer nous recouvre ! Que la mort, par une irruption soudaine, nous surprenne ! Que les montagnes tombent sur nous ! » Presque tous se soumettent à la mort. Du dimanche soir au quatrième jour de la semaine où il est mort, tous ceux qui sont venus sont restés à pleurer, à jeûner et à veiller. »

63. C'est pourquoi, le troisième jour venu, au chant du coq le monastère est rempli de chœurs angéliques entonnant de célestes chants et envahi des plus suaves parfums. À matines, quand les clercs répondent aux chants par des psaumes et des hymnes, le Seigneur Jésus jugea digne d'accorder sa présence pour la consolation du père, comme il l'avait promis par l'ange. Quand il le vit, il le rejoignit totalement en esprit et il dit : « Prends-moi après (derrière ?) toi ». Sur ces mots, avec le Christ pour compagnon, il rendit sa vie à Dieu, et accompagné d'une foule d'anges, il atteignit les barrières célestes.
64. Ô, qui donc pourrait supporter les pleurs des saints, les tristes soupirs des anachorètes, les gémissements des prêtres, les geignements des disciples, qui s'écriaient : « Par qui serons-nous enseignés ? », la douleur des pèlerins, qui disaient : « Par qui serons-nous aidés ? », le désespoir des rois, qui disaient : « Par qui serons-nous nommés, corrigés, établis ? Qui est un père aussi doux que David ? Qui intercedera pour nous auprès du Seigneur », les lamentations des peuples, les gémissements des pauvres, les cris des malades, les clameurs des moines, les larmes des vierges, des mariés, des pénitents, des jeunes hommes, des jeunes femmes, des (jeunes) garçons, des (jeunes) filles, des nourrissons ? Ai-je besoin de poursuivre ? La voix de tous était celle des pleureuses, car les rois l'ont pleuré comme un arbitre, les plus vieux l'ont pleuré comme un frère, les plus jeunes l'ont honoré comme un père, l'homme que tous vénéraient comme un Dieu.
65. C'est pourquoi son corps, porté par les bras des saints frères, suivi par une grande foule et honorablement confié à la terre, est enseveli dans son propre monastère. Mais son âme, libérée sans aucune limite à travers l'infinité (du temps), est couronnée pour les siècles des siècles. Puisse celui dont nous célébrons dévotement la fête sur terre nous unir par son intercession aux cohortes des anges, avec Dieu tout-puissant et notre Seigneur Jésus-Christ à qui sont dus gloire et honneur pour les siècles des siècles. Amen.

66. Le saint père David a fait ceci et beaucoup d'autres œuvres pendant qu'une lourde et corruptible enveloppe corporelle contenait son âme. Cependant, parmi beaucoup, nous avons seulement par le méprisable véhicule de mes propos procuré un petit nombre d'entre elles pour diminuer la soif des impatients. De même que personne ne peut au moyen de l'étroit giron d'une très chaste coupe assécher une rivière qui s'écoule d'une source perpétuelle, personne non plus ne pourra, même équipé d'une plume de fer, confier à l'écriture tous ses miracles, sa très dévouée pratique des vertus, et son observation des commandements. Mais, comme nous l'avons dit, nous avons rassemblé en un seul écrit en sélectionnant parmi beaucoup quelques-unes de ces œuvres pour l'édification de tous et la gloire du père. Elles ont été trouvées dispersées dans de très anciens écrits du pays, et surtout de son propre monastère, et bien que rongés par les mites et les ravages des âges, elles ont survécu jusqu'à nous écrites selon le vieux style des anciens. Les ayant rassemblées en un seul lieu, comme dans un jardin fleuri aux plantes diverses, je les ai recueillies, en les aspirant avec le plus grand discernement, comme avec la bouche d'une abeille, à la gloire d'un si grand père et pour l'usage des autres, de peur qu'elles ne périssent. Vraiment, celui qui le veut et qui adhère le plus étroitement à Dieu sera capable de connaître à partir du témoignage de beaucoup ces choses qu'il fait et a fait à de continuelles intervalles de temps, maintenant qu'il a déposé le fardeau de la chair et vu Dieu face à face.
67. Et moi, qui me nomme Ricemarchus (Rhygyfarch), j'ai mis la capacité de ma modeste intelligence à chacun de ces faits, quelque irréflecti que je puisse être, si bien que quiconque lira avec un esprit dévot m'assiste de ses prières afin que, puisque la clémence du père, comme le printemps, a transporté la petite fleur de mon intelligence à travers la chaleur estivale de la chair, enfin, une fois les vapeurs de la concupiscence asséchées et avant la fin de ma course, cela m'apporte par de bons travaux le fruit d'une bonne récolte. Aussi quand les moissonneurs, ayant enlevé l'ivraie de l'ennemi, rempliront les greniers du pays céleste avec les gerbes les plus purifiées, qu'ils puissent trouver une place pour moi comme une petite gerbe de la plus tardive récolte dans l'entrée de la porte céleste, pour contempler Dieu éternellement, lui qui est au-dessus de tous, Dieu béni, pour les siècles des siècles.

- Allen, Nick, 2007: « The Heimdall-Dyu Comparison Revisited », *Journal of Indo-European Studies*, 35, 3, p. 233-247.
- Arbuthnot, Sharon J., et Parsons, Geraldine (dir.), 2012: *The Gaelic Finn Tradition*, Dublin, Four courts Press.
- Baring-Gould, Sabine, et Fischer, John, 1908: *The Lives of the British Saints*, vol. 2, London.
- Barruol, Guy, 1963: « Mars Nabelcus et Mars Albiorix », *Ogam*, 15, 1963, p. 345-368.
- Bengston, John D., 2016: « Iarl and Iormund ; Arya- and Aryaman-. A Study in Indo-European Comparative Mythology », *Comparative mythology*, 2-1, p. 33-68.
- Bazin, Bruno, Bouilly, Emmanuel, Papaïan, Sonia, et Van Andringa, William, 2021: *Un Grand complexe pour honorer les dieux à Autricum-Chartres (Eure-et-Loir)*, Archéologie en Centre-Val de Loire, n° 9, 2021.
- Bernardo Stempel, Patrizia de, 2013: « Celtic and other Indigenous Divine Names found in the Italian Peninsula », in *Théonymie celtique, cultes, interpretatio / Keltische Theonymie, Kulte, interpretatio. X. Workshop F. E. R. C. AN., Paris 24.-26. Mai 2010* (dir. Andreas Hofeneder et Patrizia de Bernardo Stempel), Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (*Mitteilungen der Prähistorischen Kommission*, 79), p. 73-96.
- Bouilly, Emmanuel, Maqueda, Marjorie, et Papaïan, Sonia, 2022: « Les bois gorgés d'eau mis au jour sur le sanctuaire antique de Saint-Martin-au-Val (Chartres, 28) : l'évolution des moyens de conservation d'une découverte exceptionnelle », *Cahiers techniques de l'ARAFU*, 2023, Actes des XIV^{es} Journées de l'ANACT (13-14 octobre 2022, Bordeaux) (28), pp. 20-45. (hal-04382399)
- Bourgès, André-Yves, 1997: *Le Dossier hagiographique de saint Melar*, (Britannia Monastica, vol. V), Landevennec, CIRDoMoC.
- Bousquet, Jean, 1971: « Inscriptions de Rennes », *Gallia*, I, p. 102-122.
- Bromwich, Rachel, et Evans, D. Simon, 1992: *Culhwch and Olwen*, Cardiff, University of Wales Press.

- Brouquier-Reddé, Véronique, Gruel, Katherine, Allag, Claudine, Bazin, Bruno, Bérard, François, Bernollin, Vincent, Bertrand, Estelle, et Cormier, Sébastien, 2004: « Le sanctuaire de Mars Mullo chez les Aulerques Cénomans (Allonnes, Sarthe) v^e siècle av. J.-C. – iv^e siècle apr. J.-C. : état des recherches actuelles », *Gallia*, 61, 2004, pp. 291-386.
- Cadoux, Jean-Louis, 1984a: « Le sanctuaire de Ribémont-sur-Ancre : état des fouilles en 1983 », *Revue du Nord*, t. 66, n° 260, p. 125-145 ;
- , 1984b: « L'ossuaire gaulois de Ribémont-sur-Ancre. Premières observations, premières questions », *Gallia*, t. 42, fasc. 1, p. 53-78.
- Carey, John, 1984: « Nodons in Britain and Ireland », *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. 40, p. 1-22.
- Casey, P. John, et Hoffmann, Birgitta, 1999: « Excavations at the Roman temple in Lydney Park, Gloucestershire in 1980 and 1981 », *The Antiquaries Journal*, Vol. 79, p. 81-143.
- Christol, Michel, 2010: *Une Histoire provinciale : la Narbonnaise du II^e siècle av. J.-C. au III^e siècle apr. J.-C.*, Paris, éd. de la Sorbonne.
- Cléménçon, Bernard, et Ganne, Pierre, 2009: « Toutatis chez les Arvernes : les graffiti à Totates du bourg routier antique de Beauclair (communes de Giat et de Voingt, Puy-de-Dôme) », *Gallia*, 66, p. 153-169.
- Cocu, Jean-Sébastien, Dubois, Stéphane, Rousseau, Aurélie, et Van Andringa, William, 2013: « Un nouveau dieu provincial chez les Viromanduens : Apollon Vatumarus », *Gallia*, 70, p. 315-321.
- Cohen, Signe, 2021-2022: « Heimdallr and Apám Nápāt : A Comparison », *Nouvelle mythologie comparée*, n° 6 (In Memoriam Nicholas J. Allen), p. 15-45.
- Collingwood, R. G., et Wright, R. P., 1965: *The Roman Inscriptions of Britain. I The Inscriptions on Stone*, Oxford.
- Cuissard, Charles, 1881-1883: « Vie de saint Paul de Léon en Bretagne », *Revue celtique*, 5, p. 413-460.
- Daubney, Adam, 2010: « The Cult of Totatis : Evidence for Tribal Identity in Mid Roman Britain », in *Proceedings of the Portable Antiquities Scheme Conference* (British Archaeological Reports, British Series 510), p. 105-116.
- Delamarre, Xavier, 2014: « Notes d'onomastique gauloise », *Études celtiques*, 40, p. 41-52.

- Derks, Ton, 2006: « Le grand sanctuaire de Lenus Mars à Trèves et ses dédicaces privées : une réinterprétation », in Dondin-Payre et Raepsaet-Charlier, 2006, p. 239-270.
- De Vriendt; François, 1995: art. « Irmine » dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, t. 26, col. 49-51.
- Dondin-Payre, Monique, et Raepsaet-Charlier, Marie-Thérèse (dir.), 2006: *Sanctuaires, pratiques culturelles et territoires civiques dans l'Occident romain*, Bruxelles, Le Livre Timperman.
- Dottin, Georges, 1903: « Le *Teanga Bithnua* du manuscrit de Rennes », *Revue celtique*, t. 24, p. 365-403.
- Duine, abbé François, 1918: *Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de la Bretagne*, Rennes.
- Dumézil, Georges, 1959: « Remarques comparatives sur le dieu germanique Heimdallr », *Études celtiques*, 8, p. 263-283 ;
- , 1968: *Mythe et épopée. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, Gallimard ;
- , 1971: *Mythe et épopée, II, Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi*, Paris, Gallimard ;
- , 1973: *Mythe et épopée, III, Histoires romaines*, Paris, Gallimard ;
- , 1978: *Romans de Scythie et d'alentours*, Paris, Payot ;
- , 1986: *Loki*, Paris, Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique.
- Duval, Paul-Marie, 1976: *Les Dieux de la Gaule*, Paris, Payot ;
- , et Pinault, Georges, 1986: *Recueil des inscriptions gauloises (R.I.G.)*, vol. III, *Les calendriers*, Paris, éd. du CNRS.
- Evans, W., et Wooding, J.M. (dir.), 2007: *St David of Wales. Cult, Church and Nation*, Studies in Celtic History, XXIV, Woodbridge, The Boydell Press.
- Galliou, Patrick, et Clément, Michel, 1981: « Deux chenets de pierre à tête de béliers découverts à Riec-sur-Belon (Finistère) », *Gallia*, 39-2, p. 235-238.
- Goetinck, Glenys, 2003: « Sabrina et Sulis », *Études celtiques*, 35, p. 293-312.
- Gose, Eric, 1955: *Der Tempelbezirk des Lenus Mars*, Trèves (Trierer Grabungen und Forschungen 2).

- Guyonvarc'h, Christian-J., 1960: « Le théonyme gaulois (Mars) Mullo «aux tas (de butin)» irlandais *mul*, *mullach* «sommet arrondi, colline», Notes d'étymologie et de lexicographie », *Ogam*, t. 12, p. 452-462;
- , 1961: « Mediolanum Biturigum. Deux éléments de vocabulaire religieux de géographie sacrée », *Ogam*, t. 13, p. 137-158;
- , 1966: « La mort de Cúchulainn, Version A », *Ogam*, t. 18, p. 343-364;
- , 1970-1973: « Le surnom de Mars Cicolluis et l'irlandais Cichol », *Ogam*, t. 22-25, p. 259-264;
- , 1980: *Textes mythologiques irlandais*, Vol. 1, Rennes, Ogam-Celticum;
- , 1999: *Le Dialogue des deux sages*, Paris, Payot.
- Hascoët, Joël, 2002: *La Troménie de Landeleau ou le Tro ar Relegoù*, Landelo, Kan an Douar.
- Hatt, Jean-Jacques, 1989: *Mythes et dieux de la Gaule*, vol. 1, Paris, Picard.
- Hily, Gaël, 2007: *Le Dieu celtique Lugus*, Thèse, 2007 (<https://theses.hal.science/tel-00614164>).
- Kerlouégan, François, 1997: « La Vita Pauli Aureliani d'Uurmonoc de Landévennec », in *Sur les pas de saint Paul Aurélien* (dir. B. Tanguy et T. Daniel), Actes du colloque international de Saint-Pol-de-Léon (7-8 juin 1991), Brest-Quimper, p. 55-65.
- Lacroix, Jacques, 2023: *Le Grand héritage des Gaulois*, Kledenn Poc'her, Yoran.
- Lambert, Pierre-Yves, 1993: *Les Quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. L'aube des peuples;
- , 1994: *La Langue gauloise*, Paris, Errance.
- Lajoie, Patrice, 2006: « Le dieu à la lance et au taureau : Gisacus », *Mythologie française*, n° 222, p. 34-39;
- , 2008: *Des Dieux gaulois. Petits essais de mythologie*, Archeolingua, Series Minor, 26, Budapest;
- , et Lemaître, Claude, 2014: « Une inscription votive à Toutatis découverte à Jort (Calvados) », *Études celtiques*, 40, p. 21-28.
- Lelu, Jean Paul, 2015: « Autour du temple d'Izernore », *Ollodagos*, 31, p. 159-170.
- Lerat, Lucien, 1965: *La Ville d'Antre. Mythes et réalités. Recueil méthodique et critique des anciennes relations sur les ruines romaines de Villards-d'Héria*

- (Jura), Paris, Les Belles-Lettres (Annales littéraires de l'université de Besançon, 74).
- Le Roux, Françoise, 1955: « Des chaudrons celtiques à l'arbre d'Esus. Lucain et les Scholies bernoises », *Ogam*, 7, p. 33-58;
- , 1958: « De la lance dangereuse, de la femme infidèle et du chien infernal... », *Ogam*, 10, p. 381-412.
- , 1963a: « Le Dieu-roi Nodons/Núadu », *Actes du troisième colloque international d'études gauloises, celtiques et protoceltiques. Châteaumeillant-Bourges (Cher), 27-30 juillet 1962*, Rennes, *Ogam*, 15, p. 425-454;
- , 1963b: « Notes d'Histoire des Religions. 14. Nodons/Núadu et l'interpretatio romana de Mars », *Ogam*, 15, p. 256;
- , et Guyonvarc'h, Christian-J., 1990: *La Civilisation celtique*, Rennes, éd. Ouest-France université.
- Mathey-Maille, Laurence, 2015: *Le Roi pêcheur dans quelques récits médiévaux*, Revue du GRIC-Université du Havre (Eolles), n° 3, texte mis en ligne en 2015 : <https://gric.univ-lehavre.fr/IMG/pdf/mathey-2.pdf> consulté le 16 février 2024.
- Meyer, Kuno, 1904: « Finn and the man in the tree », *Revue celtique* 25, 1904, p. 344-349.
- O'Curry, Eugene, 1863: *Oidhe Chloinne Tuireann*, *The Atlantis*, IV, p. 158-227.
- O'Rahilly, Thomas F., 1946: *Early Irish History and Mythology*, Dublin, DIAS.
- Ó Riain, Pádraig, 1997: *The Making of a Saint. Finbarr of Cork 600-1200*, London, Irish Texts Society, Subsidiary Series, n° 5;
- , 2006: *Feastdays of the Saints. A History of Irish Martyrologies*, Bruxelles, Soc. des Bollandistes, Subsidiaria Hagiographica, t. 86.
- Oudaer, Guillaume, 2017: *La Pseudo-histoire du mythe des invasions d'Irlande*, Thèse, Littératures, Université Paris sciences et lettres, Français, NNT : 2017PSLEP064. tel-02107007 (<https://theses.hal.science/tel-02107007>).
- Pirart, Éric, 2002: « Le dieu iranien Zarvan et la figure indo-européenne du Temps », *Ollodagos*, 16, 2002, p. 167-194;
- , 2018: « L'élasticité des derniers millénaires dans la tradition zoroastrienne », in *Mélanges en hommage à Dean A. Miller* (= *Ollodagos*, 34), p. 247-260.

- Plaine, R. P. Dom Fr., 1882: « Vita sancti Pauli episcopi Leonensis in Britannia minori auctore Wormonoco », *Analecta Bollandiana*, 1, p. 208-258.
- Provost, Michel, et alii, 2009: *Carte archéologique de la Gaule : la Côte d'Or*, t. 21/3, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
- Raydon, Valéry, 2015: *Le Chaudron du Dagda*, Croix-Marseille, Éd. du Cénacle-Terre de promesse;
- , 2019: *Le Cortège du Graal*, Marseille, Terre de promesse.
- Rees, W. J., 1853: *Lives of the Cambro British Saints*, Llandovery.
- Roberts, Brinley F., 1975: *Cyfranc Lludd a Llefelys*, Dublin, Dublin Institute for Advanced Studies, Maedieval and Modern Welsh Series, vol. VII;
- , 1980-1981: « Gwyn ap Nudd », *Llên Cymru*, XIII, p. 283-289.
- Robreau, Bernard, 1997: « Les origines mythiques de la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans », *Ollodagos*, 10, p. 165-177;
- , 2002: « L'héritage indo-européen dans la Vie de saint Paul Aurélien », *Ollodagos*, 17, p. 65-117;
- , 2006: *Les Divinités des Celtes. Définition et position* (Mémoires de la Société belge d'Études celtiques, 26), Bruxelles;
- , 2008: « Le dieu à la coule multicolore », *Ollodagos*, 22, p. 91-154;
- , 2011: « Les Carnutes et la Bretagne insulaire. Recherches sur les Minerve carnute et romano-bretonne », *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, n° 110, p. 10-24;
- , 2014: « Du Mars celtique à saint Martin », *Mythologie française*, n° 255, p. 52-64;
- , 2019a: « Note Le chaudron de Gundestrup (5) Le combat aérien des druides », *Mythologie française*, 276, p. 16-17;
- , 2019b: « Note de lecture, Raydon Valéry, Le cortège du Graal », *Mythologie française*, 276, p. 11-13;
- , 2021: *Iconography of the Gundestrup Cauldron*, Châteaudun, éd. Soc. Dunoise et SBEC;
- , 2021-2022: « Le décryptage de l'iconographie du chaudron de Gundestrup », *Ollodagos*, 36 (paru en 2023);
- , 2023a: « Le saint du trimestre : saint Paul Aurélien », *Mythologie française*, n° 290, p. 13-19;

- , 2023b: « De Mars Nodens à saint David. Le dieu cadre celtique », in *Petit traité de mythologie celtique*, III, 2 (<http://www.mythofrancaise.asso.fr/index2.html>);
- , 2023c: « Rites et mythes de la roue », *Mythologie française*, n° 291, p. 36-56.
- Roussel, Louis, 1979: « Fouilles de Malain – Mediolanum (Côte-d'Or) », *Gallia*, 37, p. 201-228.
- Roussel, Nicolas, 1863: *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, Bar-le-Duc.
- Sayers, William, 2013: « Finn and the Man in the Tree Revisited », *E-Keltoi : Journal of Interdisciplinary Celtic Studies*, Vol. 8, article 2, p. 37-55 (<https://dc.uwm.edu/ekeltoi/vol8/iss1/2>).
- Scheid, John, 1991: « Sanctuaires et territoires dans la Colonia Augusta Treverorum », in *Les Sanctuaires celtiques et le monde méditerranéen* (Dossier de Protohistoire, 3), Paris, éd. Errance, p. 42-57.
- Sellès, Hervé, 2006: « Le sanctuaire de la capitale carnute, Chartres-Autricum (Eure-et-Loir) », *Mars en Occident*, Actes du colloque international du Mans, Presses universitaires de Rennes, p. 205-210.
- Sergent, Bernard, 1992: « L'arbre au pourri », *Études celtiques*, 29, = Actes du IX^e congrès international d'études celtiques (dir. P.-Y. Lambert et V. Kruta), p. 391-402;
- , 2000: « Elcmar, Nechtan, Óengus : qui est qui ? », *Ollodagos*, 14, p. 179-277;
- , 2004: *Le Livre des dieux. Celtes et Grecs, II*, Paris, Payot.
- Sharpe, Richard, et Davies, John Reuben, 2007: « Rhygyfarch Life of St David », in Evans et Wooding (dir.), 2007, p. 107-155.
- Sjoestedt, Marie-Louise, 1926: « Le siège de Druim Damhghaire », *Revue celtique*, 43, p. 1-123.
- Stalmans, Nathalie, 1995: *Les Affrontements des calendes d'été dans les légendes celtiques*, Mémoires de la Société belge d'études celtiques, 2, Bruxelles.
- Sterckx, Claude, 1994a: *Les Dieux protéens des Celtes et des Indo-Européens*, Mémoires de la Société belge d'études celtiques, 4, Bruxelles;
- , 1994b: « Nûtons, Lûtons et dieux celtes », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 46, p. 39-79;

- , 2000: *Essai de dictionnaire des dieux, héros, mythes et légendes celtes*, fasc. II, Bruxelles, SBEC;
- , 2008: « Les deux bœufs du Déluge et la submersion de la ville d'Is », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 115-1, p. 15-53;
- , 2019: *La Neuvième vague et autres essais sur le légendaire celtique de Bretagne*, Marseille, Terre de Promesse, 2019;
- , et Oudaer, Guillaume, 2014-2015: « Le feu dans l'eau, son bestiaire et le serpent criocéphale », *Nouvelle mythologie comparée*, 2, p. 1-66.
- Stokes, Whitley, 1889: « The voyage of Mael Duin », *Revue celtique*, 9, p. 447-495, et 10, p. 50-95.
- Tanguy, Bernard, et Daniel, Tanguy (dir.), 1997: *Sur les Pas de saint Paul Aurélien*, Actes du colloque international de Saint-Pol-de-Léon (7-8 juin 1991), Brest-Quimper.
- Tonon, Michaël, 2022: « Aryaman-Quirinus-Toutatis-Irmin », *Mythologie française*, n° 287, p. 60-78.
- Trunk, Markus, 1991: *Römische Tempel in den Rhein- und westlichen Donauprovinzen* (Forschungen in Augst, 14), Augst.
- Vadé, Yves, 1972-1974: « Le système des Mediolanum en Gaule », *Archéocivilisation*, n° 11-13, p. 87-109.
- Vendryes, Joseph, 1928: « Saint David et le roi Boia », *Revue celtique*, 45, p. 141-172;
- , 1956: « Saint David l'Aquatique », *Études celtiques*, 7, p. 340-347.
- Vurpillot, Damien, 2016: *Les Sanctuaires des eaux en Gaule de l'est : origine, évolution, organisation (I^{er} siècle av. J.-C. - IV^e siècle apr. J.-C.)*, Thèse d'archéologie de l'université de Franche-Comté, 2 vol., Besançon.
- Wade-Evans, Rev. A. W., 1923: *Life of St David*, London-New York-Toronto.
- Walter, Philippe, 2022: « Un graal et trois fonctions duméziliennes : illusion, falsification, déception », *IRIS*, [En ligne], 42 | consulté le 20 novembre 2023. URL : <https://publications-prairial.fr/iris/index.php?id=2730>
- Wheeler, R. E. M., Lit, D., et Wheeler, R. T., 1932: *Report on the Excavation of the Prehistoric, Roman and Post-Roman Site in Lydney Park, Gloucestershire* (Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, n° IX).

Figure 1.
La mosaïque aquatique de Lydney Park



Figure 2.
La conception de sainte Non
Lambris peint de la voûte de l'église de Saint-Divy (Finistère).
Crédits: Wikimedia Commons.



Figure 3.
Site de la naissance légendaire de David
au sommet de la falaise dominant la Baie de sainte Non,
près de St Davids au Pays de Galles



Figure 4.
Plaque C 6569 du chaudron de Gundestrup,
portant le dieu à cornes de bélier
Crédits: CC-BY-SA, Roberto Fortuna ag Kira Ursem,
National Museum of Denmark.

